

Yann Le Bohec

# ALÉSIA

52 avant J.-C.



**L'EXPERTISE  
DÉFINITIVE**

© Tallandier

YANN LE BOHEC

ALÉSIA

*Fin août-début octobre de 52 avant J.-C.*

T ALLANDIER



Éditions Tallandier – 2, rue Rotrou 75006 Paris

[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

© Éditions Tallandier, 2012

Cartographie © Florence Bonnaud, 2012

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)*

EAN : 979-1-02100-030-8

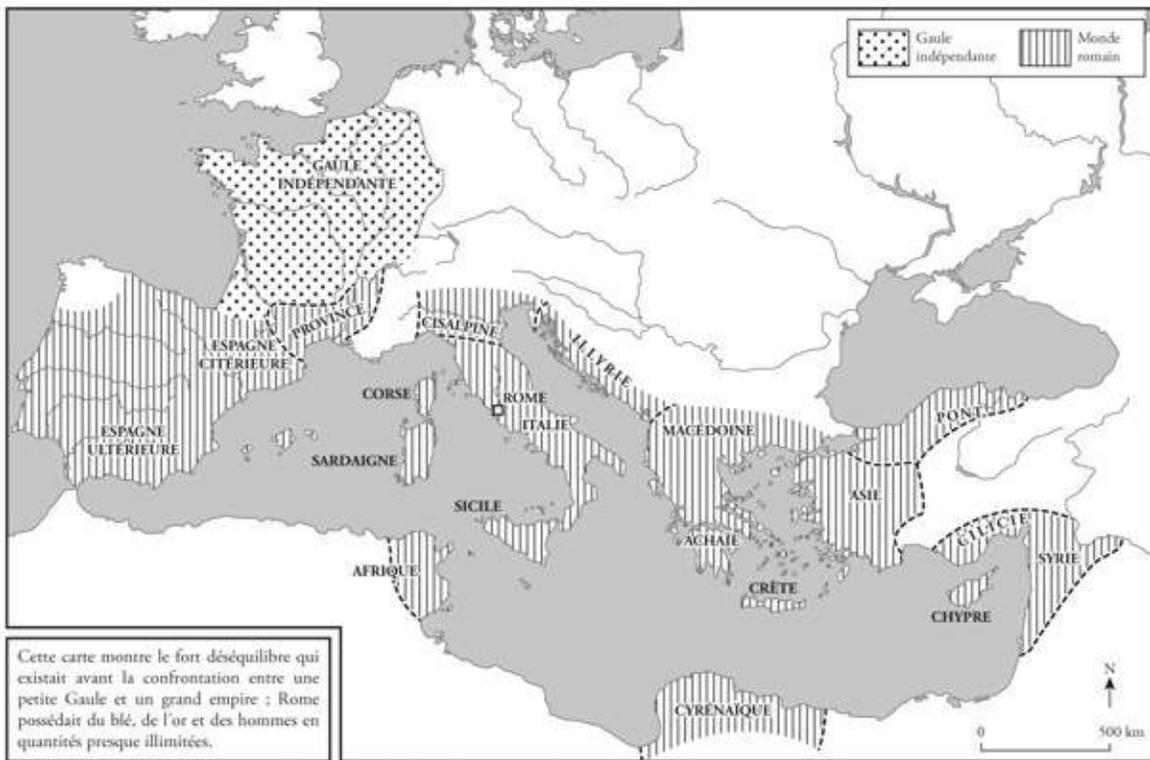
# TABLE DES CARTES, DES PLANS ET DES ILLUSTRATIONS

## *Cartes et plans*

- [1. Carte de l'empire romain](#)
- [2. Carte de la Gaule](#)
- [3. Alésia : plan des fouilles de Napoléon III](#)
- [4. Alésia : plan des fouilles de M. Reddé et S. von Schnurbein](#)
- [5. Photographie aérienne du site d'Alésia](#)

## *Illustrations*

- [1. Buste et monnaies avec le portrait de César](#)
- [2. La défense élémentaire](#)
- [3. Le légionnaire et le Gaulois](#)
- [4. Monnaies avec le portrait de Vercingétorix](#)
- [5. Les pièges devant Alésia](#)



La Gaule indépendante et le monde romain en 58 avant J.-C.

## INTRODUCTION

Un nouveau livre sur Alésia ? Non, un livre nouveau.

On pourrait croire que tout a été dit, d'autant plus que, récemment, l'Académie des Inscriptions a publié trois gros volumes, totalisant près de mille pages et sobrement intitulés *Alésia*<sup>1</sup>. En réalité, les esprits ont été obnubilés depuis des décennies par deux thèmes majeurs, la localisation du site et les travaux de poliorcétique effectués par les légionnaires – d'authentiques travaux de Romains, il est vrai –, en sorte que le principal centre d'intérêt de cette affaire, la bataille, a été oublié. Et pourtant !

### *Ce qui a été vu et ce qu'il reste à voir*

Remarquons en premier lieu que ces sentiers que l'on pouvait croire balisés demandent une nouvelle visite. D'abord, quelques personnes ont récemment (et même très récemment) assuré avoir de nouveaux éléments à apporter au dossier de la localisation. Lesquels ? Que valent-ils ? Ensuite, la publication faite par l'Académie des Inscriptions modifie plus que sensiblement ce que l'on croyait assuré. Elle fait connaître des fouilles qui ont été menées entre 1991 et 1997 et qui changent le tableau jusqu'alors peint par les érudits, lesquels fondaient leurs analyses et descriptions sur les écrits des archéologues mandatés par Napoléon III. Il faut voir ce qu'elles apportent de neuf et mesurer leur importance, plus grande que ne l'ont dit les auteurs eux-mêmes, trop modestes.

Mais il y a mieux. Nous devons rappeler, en second lieu, que l'histoire militaire a fait de grands progrès depuis quelques années, surtout en France. Le poids culturel du marxisme-léninisme empêchait toute enquête dans ce domaine : puisque – affirmaient ses idéologues – c'est l'économie qui finalement règle tout, il est inutile de s'attarder sur les batailles et les guerres. Après des décennies d'ostracisme, elle est pourtant revenue au premier plan. Non seulement les historiens actuels, toutes tendances idéologiques confondues, s'y adonnent, mais encore une nouvelle problématique a été élaborée par un Anglais, John Keegan (décédé en août 2012)<sup>2</sup>, qui s'inspirait d'un Français (et qui reconnaissait sa dette !), le colonel Charles Ardant du Picq<sup>3</sup>.

Ainsi, l'histoire-batailles, tant décriée dans la Sorbonne au temps où nous y étions étudiant, y a reçu une place dans les programmes officiels au temps où nous y étions enseignant. Quant aux apports de John Keegan, ils sont loin d'être négligeables. Ce professeur d'histoire à l'École militaire de Sandhurst avait analysé les récits des guerres et constaté que ceux-ci s'attachaient exclusivement à la place et au rôle des généraux, jamais à celui des soldats. Or, quand un historien aborde la vie rurale ou industrielle à un moment donné, il ne se limite pas au cas des grands propriétaires ou des maîtres de forges ; il décrit aussi la vie des paysans ou des ouvriers. Pourquoi ne pas traiter les armées de la même façon ? Les soldats ne sont-ils que des pions sans intérêt ?

Et c'est là que surgit Charles Ardant du Picq. Né en 1821, ce colonel de l'armée française est mort le 18 août 1870 devant Metz, dans des conditions héroïques : blessé, il avait demandé au chirurgien de s'occuper d'abord de ses soldats ; et quand le médecin s'est tourné vers lui, il était trop tard. Il avait auparavant compris qu'on ne peut pas expliquer une guerre si l'on fait abstraction des hommes, de leurs sentiments, de la peur qu'ils éprouvent en allant à l'ennemi. Il s'inscrit dans une lignée de militaires en rupture complète avec Napoléon I<sup>er</sup>. Ce dernier, si le mot atroce qu'on lui prête est exact (une nuit de Paris, aurait-il dit devant un champ de bataille, compensera ces pertes), semble ne pas avoir éprouvé beaucoup de compassion pour les soldats. Napoléon III était déjà d'un autre temps : le romantisme était passé par là, apportant à un monde qui les ignorait la découverte des sentiments et notamment de la pitié. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si Henri Dunand a donné naissance à la Croix-Rouge après la bataille de Solferino, qui eut lieu le 24 juin 1859.

Il nous faudra donc revoir Alésia non seulement comme un chantier où ont travaillé des soldats, mais comme un lieu de mémoire où eurent lieu pas moins de quatre batailles en quelques jours. Il conviendra aussi de dire si César, notre principale source d'informations pour ces événements, s'est conduit inhumainement comme Napoléon I<sup>er</sup> ou humainement comme Napoléon III, c'est-à-dire de manière originale.

## *À quoi et à qui se fier*

L'archéologie ne peut pas laisser l'historien indifférent, et il en sera fait un large usage dans les pages suivantes, à partir des fouilles de Napoléon III, de Michel Reddé et de Siegmund von Schnurbein, également de quelques personnages qui ont « des idées sur la question », sans avoir encore trouvé beaucoup de matériel ou de structures, ce qui au moins leur permet de parler sans préjugés.

Mais les textes devront être relus. Et le principal auteur pour ces événements est César, dans le livre VII de *La Guerre des Gaules*, le *Bellum gallicum*. Dans ce cas, il entre dans la catégorie des « sources primaires directes » : l'expression « source primaire » signifie que l'auteur concerné est contemporain des événements qu'il décrit ; et quand il est défini comme « source directe », cela veut dire qu'il a en outre participé aux événements. C'est assurément très précieux.

Pourtant, il faut se méfier : César fut un grand menteur. Il y a plus de cinquante ans, Michel Rambaud avait décortiqué dans sa thèse toutes les astuces d'écriture du proconsul<sup>4</sup>. Quand César a 50 000 hommes, il s'arrange pour laisser entendre qu'il n'en a que 40 000 ; quand ses ennemis sont au nombre de 50 000, il parle de 60 000. Et, quand il subit un échec, voire une défaite (c'est arrivé), il explique qu'il s'est replié sur des positions préparées à l'avance. Évidemment, quelques grincheux ont pris le contre-pied de cette thèse ; bien à tort.

La réalité est, malgré tout, que César a travesti la vérité, mais seulement quand le mensonge l'arrangeait, pour mettre en valeur sa personne et son action : il voulait qu'à Rome on sût qu'il était un grand général. Le reste du temps, il respectait strictement la vérité ; après tout, pour bien faire passer un mensonge, il est essentiel qu'il soit caché au milieu d'un bouquet de vérités. Il était en outre parfaitement indifférent à certains aspects de la réalité, par exemple la localisation d'Alésia : qu'Alésia se soit trouvée à l'est ou à l'ouest de la Saône ne lui apportait rien. Alors, pourquoi aurait-il menti sur ce sujet ?

Un autre point demande à être éclairci. Dans le passé, les philologues pensaient que les écrivains se recopiaient les uns les autres, pour faire étalage de leur culture. Ils ont accordé beaucoup d'importance à un certain Posidonius d'Apamée, qui aurait inspiré tous ses contemporains et les générations suivantes ; hypothèse invérifiable puisque la plupart de ses écrits ont disparu. Quelques commentateurs ont avancé que César aurait recopié ce qu'il avait lu dans l'œuvre de ce Posidonius d'Apamée. Il est probable que

César lui a emprunté quelques idées, quelques phrases, quelques tournures. Mais enfin, il est allé en Gaule, il y a mené huit campagnes, et la lecture de *La Guerre des Gaules* ne laisse planer aucun doute : il apporte du nouveau à ses lecteurs.

Le dossier des textes est passionnant, parce que, pour une fois, on peut comparer deux auteurs qui donnent des points de vue opposés. Dion Cassius, un sénateur de langue grecque qui a écrit au début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., a laissé une *Histoire romaine* dans laquelle il n'oublie ni la conquête de la Gaule ni les batailles d'Alésia. Il aurait pu utiliser César comme source principale et le comparer à d'autres écrits. Mais les historiens de l'Antiquité ne travaillaient pas comme nous : le plus souvent, ils choisissaient un texte unique et le récrivaient. Par bonheur, Dion Cassius a utilisé un texte qui est perdu, mais dont on voit vite qu'il a été rédigé par un officier qui a servi sous les ordres de César en Gaule et qui est passé par la suite dans le camp des pompéiens, ennemis du proconsul<sup>5</sup>. Lui aussi, il savait de quoi il parlait, et ses avis étaient différents<sup>6</sup>. Que pourrait souhaiter de plus un historien du XXI<sup>e</sup> siècle ?

Quelques autres auteurs ont parlé d'Alésia, mais très peu ou, ce qui est pire, après avoir mélangé leurs fiches, comme fit Florus. Hélas !

## CHAPITRE PREMIER

### AUX ORIGINES DU CONFLIT

César et Vercingétorix chevauchèrent beaucoup avant de se rencontrer sur un champ de bataille. Certes, ils se connaissaient, car le Gaulois avait vécu dans l'entourage du Romain ; il se trouve que ce contact initial n'avait pas été conflictuel. Pourquoi s'entendaient-ils bien ? Et comment en sont-ils arrivés à ce conflit ?

C'est que l'affaire d'Alésia est la conséquence d'événements qui se sont déroulés sept ans plus tôt, en 59, à Rome, dans la curie et sur le Forum.

### LES CAUSES DE LA GUERRE

Toutes les guerres de l'Antiquité répondaient aux mêmes motifs ; mais la guerre des Gaules présente des caractéristiques qui lui sont propres.

Il paraît évident que les hommes font la guerre pour des motifs économiques. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les adeptes des deux grandes idéologies dominantes ont proposé des explications qui, malgré les conflits qui les ont opposés les uns aux autres, se rejoignent assez bien sur ce point, miraculeusement ; à tort au demeurant. Les libéraux imaginaient comme buts de guerre le contrôle des voies de communication et des régions de production les plus riches. Pour les marxistes-léninistes, c'était la possession des moyens de production, ce qui revenait dans l'Antiquité à une quête forcenée des esclaves.

Mais les anciens, qui n'avaient lu ni John Locke, ni Adam Smith, ni Raymond Aron, ignoraient tout autant les écrits de Karl Marx et de Lénine. Évidemment, au matin d'une bataille, tout soldat espérait que le soir il serait riche, ce qui arrivait assez rarement il est vrai, car il risquait davantage la mort que la fortune. Ce qu'espéraient les Gaulois et les Romains, quand ils partaient au combat, c'était le butin. Ce souhait, qui choque les mentalités du XXI<sup>e</sup> siècle, était tout à fait normal pour les anciens, Romains et Gaulois compris<sup>7</sup> ; il était conforme au droit de la guerre, *ius belli*, droit coutumier, non écrit, tacitement reconnu par tous les peuples<sup>8</sup>. Les Romains l'avaient intégré dans leur législation : « Ce que nous prenons à l'ennemi, dit le juriste Gaius, devient nôtre également par considération naturelle<sup>9</sup>. » Le butin était constitué des soldats vaincus ou qui s'étaient rendus, de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs esclaves, en plus des biens qui leur avaient appartenu. La répartition était soigneusement organisée, surveillée et opérée avec un maximum d'équité<sup>10</sup>. Le général prenait tout quand la ville s'était rendue, et il partageait avec les soldats quand elle avait été prise d'assaut. C'était un puissant moteur pour faire avancer les soldats avant une bataille<sup>11</sup>.

Si les combattants recherchaient le butin, le Sénat tirait une autre sorte de profit matériel d'une victoire : le tribut. Les traités de paix comprenaient normalement une clause indiquant ce que le vaincu devait régulièrement verser au vainqueur, et pendant combien de temps ; ces sommes étaient rassemblées grâce à un impôt spécial de même nom, le *tributum*, reconnaissant de la défaite et donc ressenti comme très humiliant.

Vaste pays aux grandes richesses, la Gaule avait des raisons d'attirer les combattants et de plaire au Sénat. Voilà pour l'aspect matériel des causes de guerre. Mais il y a plus : des causes psychologiques ont joué. D'une manière générale, les hommes préfèrent commander qu'obéir et ils se battent pour leur liberté. En outre, la guerre résultait d'une sorte d'enchaînement : après une conquête, quoi de plus naturel qu'une autre conquête ? Après avoir pris la Gaule du Sud entre 125/124 et 121/118 avant notre ère, les Romains pouvaient être tentés de prendre la Gaule du Nord, pour protéger leur dernière province. C'était alors une suite sans fin de guerres ; disons plutôt une suite qui ne trouvait de fin que par un grand désastre.

Dans le cas particulier de la Gaule, deux autres facteurs doivent être pris en compte, et en premier lieu ce que nous avons appelé le « syndrome du gendarme ». Au lendemain de la défaite d'Hannibal, en 201 avant J.-C., le Sénat constata qu'il n'existait plus aucun adversaire à sa mesure et il se sentit l'obligation de maintenir l'ordre dans le monde, c'est-à-dire dans l'aire méditerranéenne. Mais ce n'est pas ce qui prima dans la guerre des Gaules. Si elle fut très populaire à Rome, c'est que le Gaulois était considéré comme l'ennemi héréditaire. Et les Romains avaient dans ce cas une totale bonne conscience : c'étaient les Gaulois qui avaient commencé, qui avaient attaqué et pillé Rome en 390, 361 et 350/349 avant J.-C. Que ces Gaulois aient été installés dans la plaine du Pô et pas dans la vallée de la Seine n'y changeait rien ; ils étaient tous des Gaulois.

Il ne faudrait pas pour autant imaginer que les Romains ne pensaient qu'à faire la guerre. Deux freins les modéraient ; d'abord la peur que ressent tout homme normal quand il va au combat et qu'il voit le visage de son ennemi (nous reviendrons plus loin sur ce thème) ; ensuite, la notion de *bellum iustum*<sup>12</sup>. Il était impossible d'engager un conflit si un ensemble de conditions n'était pas réunies ; Cicéron a étudié cette question, qui a été reprise et mal comprise par des chrétiens, Lactance et saint Augustin. Pour qu'une guerre fût engagée par l'État romain, il fallait qu'elle réponde au moins à deux exigences : qu'elle soit justifiée et déclarée conforme au droit, que le *bellum* soit *iustum piunique*. Concrètement et préalablement, des ambassadeurs devaient informer l'adversaire qu'il avait causé du tort aux Romains et qu'il devait le réparer. En cas de refus, des cérémonies religieuses devaient être célébrées pour obtenir la protection des dieux, sans lesquels aucun succès ne peut être espéré. On comprend donc qu'il fallait agir conformément au *ius fetiale*, la législation des fétiaux, des prêtres. Il est remarquable qu'en réalité la morale n'intervient pas : tout est affaire de formes, essentiellement une forme religieuse d'où dérive une forme juridique.

Ce court tableau n'est pas éloigné de César et de la guerre des Gaules. En effet, César avait des ennemis politiques à Rome ; il soutenait les idées des populaires, la loi agraire, et donc il s'opposait aux *optimates*, qui refusaient même l'idée de loi agraire. Ces derniers estimaient qu'il avait commis diverses fautes contre le droit et la religion en déclenchant le conflit, puis au cours des différentes opérations qu'il avait voulu mener ; César ne l'ignorait pas. Mais sa personnalité et la vie politique nous ramènent à une autre cause de ce conflit, sans doute la plus importante, un motif lié aux structures sociopolitiques de Rome. César aimait le pouvoir. Pour l'obtenir des comices et du Sénat, il lui fallait prouver sa *virtus*, son « dévouement à l'État » (c'est le vrai sens de ce mot ; « courage » n'est qu'une interprétation dérivée). Il lui fallait une grande guerre. Les Gaulois la lui fournirent et elle le conduisit à Alésia.

# L'HOMME CÉSAR

Il importe donc de bien voir qui était César pour comprendre ce qu'il cherchait<sup>13</sup>.

L'homme n'est pas facile à connaître, malgré (ou peut-être à cause de) l'abondance des sources et surtout de la bibliographie. Un des livres les plus utiles à cet égard est dû à un Allemand, Karl Christ, qui, en 1994, étudia les principaux ouvrages consacrés à ce personnage et en tira une conclusion lumineuse : chaque auteur de biographie décrit le César qu'il imagine, son César à lui<sup>14</sup>. Fort de cette leçon, nous éviterons les interprétations et nous nous limiterons à rappeler des faits<sup>15</sup>.

Né le 13 juillet 100 avant notre ère, il appartenait à une famille de la très ancienne noblesse, le patriciat. De plus, il revendiquait d'illustres origines puisqu'il prétendait descendre de la déesse Vénus. Toutefois, son père était mort trop jeune pour faire une carrière brillante et pour parfaire son éducation, dont se chargea une mère sublime, Aurelia.

Caius Iulius Caesar suivit la carrière de tous les aristocrates de son temps, une carrière très lente au début, ce qui lui arracha des pleurs quand il vit un buste d'Alexandre le Grand qui, à trente-trois ans, était déjà célèbre et même mort. Pour être élu, il lui fallait appartenir à l'un des deux clans qui se partageaient le pouvoir au Sénat, les populaires et les *optimates*. Contrairement à ce que l'on pense parfois, les populaires appartenaient souvent au meilleur monde possible ; en outre, aucun Romain n'a même jamais songé à la démocratie, dans un État totalement aristocratique, passé directement à la monarchie en 31 avant J.-C. Dès le début, César se rangea sans la moindre hésitation aux côtés des populaires, clan de son oncle, le célèbre Marius.

Le portrait psychologique du personnage est, on l'a dit, difficile à broser et sans doute vaut-il mieux rester prudent. Les modernes s'accordent en général à reconnaître son intelligence, son talent littéraire et ses capacités militaires.

Homme d'action, ambitieux et travailleur (il pouvait dicter quatre lettres à la fois, comme Napoléon I<sup>er</sup>), il fut aussi un grand écrivain ; les apprentis latinistes savent que, quand ils ne trouvent pas un mot dans Cicéron, ils doivent le chercher dans César. *La Guerre des Gaules* a été écrite à la troisième personne, ce qui crée une fausse impression d'objectivité. Les modernes sont plus divisés sur quatre points : fut-il un grand chef de guerre ? Croyait-il aux dieux ? À l'astronomie ? A-t-il élaboré une doctrine, le césarisme ? César respectait sans doute la religion, comme tous les hommes de son temps, mais il ne la percevait certainement pas de la même manière que ses soldats ; il se conduisait en intellectuel. Quant à l'astronomie, il s'y intéressait sans doute aussi comme ses contemporains. Mais, dans ce domaine comme en politique, il ne se sentait pas lié par un corps de doctrine. Ce qu'on a appelé le « césarisme » a été formé par un ensemble de thèmes regroupés au gré des circonstances, sans théorie préalable. Enfin, en ce qui concerne ses compétences militaires, ce sont ses victoires et même ses défaites qui constituent la meilleure réponse à ses détracteurs, peu nombreux il est vrai sur ce thème.

Il n'est pas sûr qu'il ait souffert d'épilepsie ; une seule mention ne fait pas une certitude. En revanche, sa sexualité a beaucoup intéressé. Descendant de la déesse Vénus, déesse qui en outre donnait la victoire aux généraux, il ne pouvait pas ne pas aimer les femmes. Mais on l'a accusé d'homosexualité, ce qui était dans l'Antiquité une injure, au demeurant peu grave : il aurait été « l'homme de toutes les femmes, la femme de tous les hommes », le « séducteur chauve ». Et, si « César a dompté la Gaule, Nicomède (roi de Bithynie) a dompté César ». Il fut aussi appelé la « reine de Bithynie ». En fait, rien ne prouve ce penchant.

On peut décrire son physique avec une plus grande objectivité. Sans nous y attarder, nous voudrions l'évoquer. Aucun portrait datant de la guerre des Gaules n'a été conservé. Suétone a laissé une description célèbre<sup>16</sup> : il avait « la taille haute, le teint blanc, les membres bien faits, le visage un peu

trop plein, les yeux noirs et vifs » ; mais il le décrit là encore jeune. Le visage le plus ressemblant se trouve sur des monnaies posthumes qui, même si elles datent de 43 avant J.-C., ont été gravées à la demande d'Octave, son neveu et fils adoptif ; on peut raisonnablement penser qu'il savait à quoi ressemblait son oncle et père. On y voit un homme chauve, un visage au front plutôt bas, un nez busqué, des lèvres petites, marquées et une pomme d'Adam saillante. Le buste qui se rapproche le plus de cette description a été trouvé en Italie, à Tor d'Agliè, et il est conservé au Musée archéologique de Turin. Un autre buste, découvert récemment dans le Rhône, à Arles, lui a également été attribué ; quelques auteurs ont contesté ce rapprochement, peut-être aventuré.



### 1. Buste et monnaies avec le portrait de César

a. Le buste de Tor d'Agliè ; b. monnaies.

Le profil de César peut être connu de manière assez précise par des monnaies qui sont souvent posthumes, mais gravées peu après la mort du personnage et à la demande de son fils adoptif. On voit un personnage au front assez fuyant, chauve sur le haut du crâne, avec un nez aquilin, des lèvres petites et gourmandes, un petit menton bien net et une pomme d'Adam au contraire très marquée.

Pour comprendre comment César est arrivé là, il faut remonter dans le temps. Il recherchait donc le pouvoir. Mais ce n'était pas facile, surtout dans le contexte d'un conflit politique (entre populaires et *optimates*) qui avait déjà tourné à la guerre civile, solution à laquelle il valait mieux ne recourir qu'en toute dernière extrémité. En 60 avant J.-C., au moment de poser sa candidature au consulat, il conclut un accord privé avec deux personnages importants, Pompée, politicien aimé de tous bien qu'il fût le chef des *optimates*, et bon général, et Crassus, du clan des populaires, immensément riche. C'est cette entente entre trois particuliers qui a été improprement appelée « le premier triumvirat » – improprement parce que le triumvirat était en fait une magistrature exceptionnelle et légale, en tout cas très officielle. Les trois hommes s'étaient seulement promis de s'entraider dans leurs carrières respectives. Le premier bénéficiaire fut César, qui obtint un consulat.

Consul en 59, César n'avait pourtant pas désarmé ses ennemis, le clan des *optimates*. Ces derniers avaient vite vu non seulement qu'il avait des ambitions, mais encore qu'il avait les moyens de ses

ambitions. Ils le combattirent donc avec énergie et, quand il fallut attribuer les provinces pour 58, ils lui firent donner un lot sans intérêt : les forêts et les pâturages de l'Italie du Sud (le mot province désignait, à l'origine, la mission d'un ancien magistrat, n'importe laquelle et pas forcément un territoire). Cette décision suscita un tel tollé que le Sénat la révisa. César obtint un proconsulat sur une vaste région, les provinces de Cisalpine (la plaine du Pô), de Transalpine (la vallée du Rhône, la Provence et le Languedoc) et d'Illyrie (l'ex-Yougoslavie), avec trois légions. Il envisageait alors de faire la guerre à Burebistas, roi de Dacie (en gros, la Roumanie actuelle), un souverain qu'on disait considérablement riche, grâce à l'or de ses mines.

## LE PRÉTEXTE DE LA GUERRE

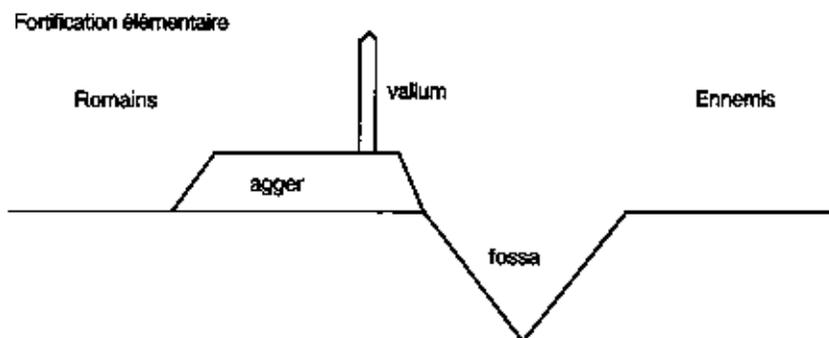
César voulait donc une grande guerre. Mais il lui fallait un prétexte pour l'engager en conformité avec le droit et la religion, pour qu'elle fût un *bellum iustum piumque*. Et ce furent les Helvètes qui sauvèrent Burebistas, sans que ce dernier l'ait jamais su.

Les Helvètes vivaient dans les montagnes de la Suisse actuelle, et ils trouvaient ce cadre misérable, trop pauvre<sup>17</sup>. Ayant entendu dire que la Saintonge était à la fois riche et médiocrement peuplée, ils décidèrent d'émigrer vers cet Eldorado. Ce comportement, qui peut nous surprendre, n'avait pourtant rien que de très banal ; la Gaule avait ainsi été recouverte par une population celtique arrivée en vagues successives depuis le VIII<sup>e</sup> et surtout le milieu du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère (époques dites de Hallstatt : VIII<sup>e</sup> siècle-milieu du V<sup>e</sup> siècle ; et de La Tène : milieu du V<sup>e</sup> siècle-58 avant J.-C.<sup>18</sup>). Ces candidats à l'émigration avaient le choix entre deux trajets possibles. Le plus direct passait par la Savoie, le Bugey, le confluent Rhône-Saône (Lyon n'existait pas encore) ; il suffisait ensuite d'aller tout droit à travers le Massif Central. Une autre route passait plus au nord. Elle traversait le Jura puis la Bresse, la Saône et le Morvan. Il y avait bien une troisième possibilité, plus au nord encore, toujours par le Jura, mais ensuite par le Bassin parisien.

César fit semblant d'ignorer le troisième chemin. Il refusa aux Helvètes les deux premiers. Pour quitter les montagnes par le sud-ouest, il fallait emprunter un pont qui menait directement sur le territoire des Allobroges, peuple de la Province donc soumis à l'autorité de César et en même temps placé sous sa protection. Or il est vrai qu'une migration aussi importante ne pouvait pas ne pas causer des dégâts et par conséquent diminuer le tribut exigible des Allobroges par Rome (César chiffre à 368 000 le nombre des migrants). Venant à marche forcée de la plaine du Pô – la rapidité, la *celeritas*, était une vertu majeure des chefs de guerre –, il fit couper le pont du Rhône, engagea des négociations en attendant que ses forces fussent regroupées, et ordonna des travaux. Une défense linéaire s'étendit sur une longueur de dix-neuf milles romains, soit vingt-huit kilomètres, sans doute entre Genève et la montagne de Vuache, le long de la rive gauche du Rhône. Comme tous les ouvrages défensifs de ce type, elle comprenait un fossé en avant et un bourrelet de terre surmonté d'une palissade en arrière ; c'est la trilogie *fossa-agger-vallum*. Puis César demanda et obtint des renforts, doublant l'effectif initial, porté à six légions.

Les Helvètes tentèrent de forcer le passage. En vain. Ils se retournèrent alors vers la deuxième voie envisagée. Avec l'accord des Séquanes du Jura, ils franchirent la montagne, puis la Bresse. Les Ambarres, peuple des Dombes, et les Allobroges, dont ils étaient les clients, adressèrent une plainte au proconsul pour les dégâts commis sur leurs terres. L'armée romaine arriva et suivit à distance les migrants. César les laissa traverser la Saône, à hauteur de Mâcon sans doute ; quand les trois quarts des effectifs se furent trouvés sur la rive droite, il attaqua et détruisit le dernier quart, qui n'avait pas encore traversé. Puis il reprit sa marche à distance et engagea la première grande bataille de la guerre des Gaules en rase campagne, près de Bibracte, le mont Beuvray.

## TRAVAUX DE SIÈGE



### 2. La défense élémentaire

Les légionnaires savaient se protéger ou qu'ils soient en se mettant à l'abri derrière ce que nous avons appelé une « défense élémentaire ». Ils creusaient un profond fossé en V ou en U, la *fossa*, rejetaient la terre vers l'arrière pour former un bourrelet, l'*agger*, qu'ils surmontaient d'une palissade en bois, le *vallum*. Ils pouvaient ériger un *vallum* de cent mètres ou plus, uniquement pour barrer un passage dangereux pour eux, ou le conduire sur quatre cotés de façon à construire un camp de marche le soir.

Les Helvètes s'élancèrent contre les Romains, mais leur assaut fut brisé par les jets de javelots. Ils se retrouvèrent dans la plaine. Alors leur arrière-garde, abandonnant sa position, effectua un mouvement tournant pour attaquer l'aile droite ennemie. La troisième ligne des légionnaires fit une conversion à 90 degrés pour bloquer l'avance des nouveaux venus, qui furent même repoussés. Deux batailles se déroulaient ensemble car, dans le même temps, les deux premières lignes des Romains bousculaient la phalange qui leur faisait face. Puis elles escaladèrent la colline où avait été installé le camp ennemi. Les deux corps de bataille des Helvètes étaient détruits et leurs bagages saisis. Ils étaient vaincus, et les survivants prirent la fuite ; ils furent renvoyés dans leurs montagnes.

Vainqueur, César aurait pu regagner la Cisalpine ; mais il ne tenait pas encore sa grande guerre. Il se trouva donc un deuxième ennemi, Arioviste, roi des Suèves, un peuple de Germains<sup>19</sup>.

Après sa victoire du mont Beuvray, César réunit une assemblée des chefs gaulois, un *concilium Galliarum*. Là, il apprit que les Éduens et les Séquanais étaient opprimés par les Suèves du roi Arioviste. Les deux peuples avaient été en guerre contre les Arvernes, qui avaient embauché ces gens comme mercenaires. Les Suèves avaient remporté le succès, notamment en 62 ou 61 contre les Éduens à Admagétobrige, puis ils avaient exigé des otages et un tribut des deux peuples vaincus.

Pour justifier son intervention, César alléguait deux motifs : les Éduens étaient non seulement des alliés, mais des frères des Romains ; les Germains représentaient une menace non seulement pour la Gaule, mais encore pour l'Italie et même pour Rome. Pour se « couvrir » encore mieux aux yeux des sénateurs, il engagea avec Arioviste des négociations et fit tout pour les mener à l'échec. Le roi avait pourtant reçu du Sénat en 59 un titre recherché, « ami du peuple romain » ; bien plus tard, ce conflit fut utilisé par les ennemis de César pour lui intenter un procès en abus de pouvoir et il fut un des prétextes qui conduisirent à la guerre civile de 49 à 45. La deuxième grande bataille en rase campagne finit par avoir lieu, dans le sud de l'Alsace, sans doute vers Mulhouse.

Ayant appris de transfuges que les présages étaient défavorables dans le camp des Germains, César décida d'attaquer sans plus tarder. Les Suèves avaient disposé leur phalange en sept corps, un pour chacun des peuples qui accompagnaient Arioviste. César fit sortir les *socii* – alliés –, ce qui était exceptionnel, et les rangea devant un petit camp ; il plaça les légions devant un grand camp. Après les

escarmouches, traditionnelles, l'aile droite romaine attaqua ; les Germains réagirent avec vigueur ; mais les glaives des Romains emportèrent la décision de ce côté. À gauche, ce furent les barbares qui attaquèrent les premiers. Le légat qui se trouvait là réussit à renforcer son dispositif, puis leurs ennemis durent reculer. Ses deux ailes en déroute, l'ensemble du dispositif d'Arioviste craqua. Les Germains prirent la fuite et traversèrent le Rhin à la nage ; ils auraient, d'après Plutarque, perdu 80 000 hommes.

Après cette victoire, comme précédemment, César aurait pu regagner la Cisalpine ; mais il ne tenait toujours pas sa grande guerre. Alors, il eut une idée astucieuse. Au lieu de ramener les légions en Italie, il les laissa dans le Jura, chez les Séquanes. Les Gaulois comprirent qu'il ne s'arrêterait pas là ; ils se préparèrent pour l'année suivante. Le prétexte d'une longue guerre était enfin trouvé.

Ce qui est intéressant dans ce cas, c'est de voir comment pouvait se déclencher un conflit dans l'Antiquité : en dépit de leur réputation, les Romains hésitaient avant de s'engager et ils s'entouraient de précautions juridiques et religieuses pour se préserver d'un désastre. Oui, les Romains agissaient ainsi ; mais pas César.

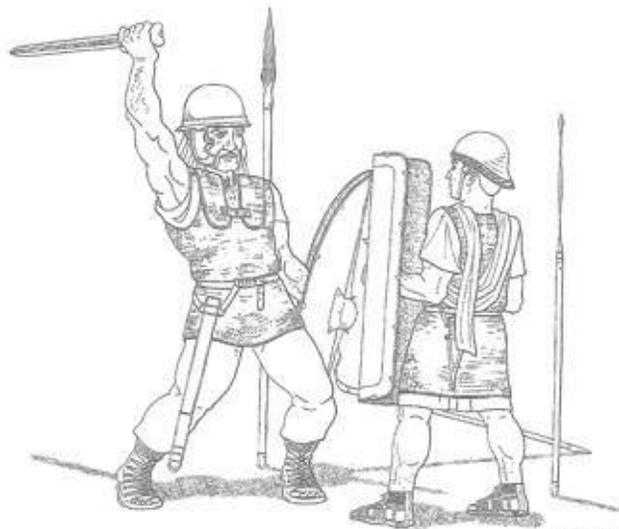
## CHAPITRE II

### LES ARMÉES DES GAULOIS ET DES ROMAINS

Contrairement à l'idée répandue – répandue d'ailleurs par César lui-même –, la vraie guerre des Gaules ne dura pas huit ans, mais trois ; elle s'étala sur 57 et 56, avec une reprise en 52. Ce succès s'explique par l'énorme supériorité militaire de l'armée romaine sur les armées des Gaulois.

#### LES ARMÉES DES GAULOIS

Il est connu que les Gaulois aimaient la guerre, et qu'ils s'y comportaient en hommes de cœur, avec courage<sup>20</sup>. Pourtant, ils souffraient d'une faiblesse que l'expression « les Gaulois » pourrait cacher : ils étaient divisés et n'avaient pas l'idée que la Gaule était une nation ni qu'ils formaient un seul peuple ; chacun n'avait pas pire ennemi que son voisin. Les Arvernes (Auvergne) détestaient les Éduens (Morvan) qui détestaient les Lingons (Langres-Dijon), et ainsi de suite. Quand les Vénètes furent agressés par les Romains en 56, personne ne vint à leur secours, à l'inverse de ce que César a écrit. Il est vrai qu'ils avaient opprimé tous les peuples de l'Armorique dans les décennies précédentes.



La panopie du guerrier gaulois (arrière-plan) et du soldat romain (premier plan).

Cesar dit avec malice que les Gaulois, grands et forts, se moquaient de leurs ennemis italiens qui étaient petits. Et il ajoute que les Germains ressemblaient aux Gaulois ; la même description se retrouve chez Tacite. Ces deux écrivains ne disent pas que, dans les deux cas, ce sont les petits bruns qui l'ont emporté sur les grands blonds ; ils le sous-entendent

Le Gaulois se protégeait avec un casque, un bouclier ovale et une cote de mailles ; il combattait avec une épée longue et une lance de hast (les Gaulois savaient fabriquer une grande variété de lances). Les Romains possédaient à peu près le même équipement. On distingue toutefois quelques différences : le bouclier en tuile protégeait mieux ; le glaive court ou *gladius* permettait de frapper de taille et d'estoc ; la lance ou *pilum* était un javelot forme d'un fer long et mince, à forte puissance de pénétration, et en outre la pointe se pliait sous le moindre choc, ce qui empêchait le retour à l'envoyeur

## Les structures

Les structures gauloises étaient moins élaborées que celles qui organisaient l'armée romaine. Chaque peuple possédait son armée, dont le commandement était confié à ses dirigeants politiques : un roi dans les régimes monarchiques, un groupe de nobles dans les régimes aristocratiques. En fait, la plupart d'entre eux étaient dirigés par des sénats, mais quelques esprits frondeurs estimaient que la monarchie permettrait de mieux vivre, de mieux s'organiser, surtout contre l'intervention romaine. Ce fut le cas de Vercingétorix en 52.

À intervalles réguliers, et plus encore en période de crise, les membres des élites sociales, appelés les *principes Galliae*, se réunissaient pour former une assemblée, un *concilium Galliae* qui devenait une assemblée militaire, *armatum concilium*, si la guerre passait au premier plan des préoccupations. Il est donc un peu inexact de dire que la Gaule n'avait aucune institution commune<sup>21</sup>. Mais la méfiance restait forte et les traités, fruit de la diplomatie, du travail des ambassadeurs, comprenaient toujours des clauses imposant la livraison d'otages – parfois sacrifiés sans trop de douleur – et s'accompagnaient de serments plus ou moins bien respectés. Il semble que comptaient davantage les liens que créaient la clientèle et l'hospitalité (*hospitium*). La clientèle était une institution officielle, légale, qui unissait un fort et un faible par des obligations réciproques : par exemple, le fort s'engageait à ne pas laisser mourir de faim le faible ; en retour, ce dernier promettait d'aider politiquement et militairement son bienfaiteur. Quant à l'hospitalité, elle unissait deux puissants et leurs familles, qui se promettaient le vivre et le logement pendant les déplacements.

S'ils respectaient peu le droit et la morale tels que nous les entendons actuellement, les Gaulois n'en avaient pas moins des principes auxquels ils étaient attachés, et le déclenchement d'un conflit, quel qu'il fût, obéissait à un rituel ; le conseil devait en décider ; peut-être procédait-on à des sacrifices humains (question discutée) et il convenait de faire une déclaration solennelle à l'ennemi qui allait être agressé<sup>22</sup>. Eux aussi devaient respecter les formes juridiques et religieuses<sup>23</sup>.

En cas de guerre, les chefs, devenus pour l'occasion les « chevaliers », les *equites*, avaient besoin d'hommes. Le recrutement obéissait à des règles propres aux peuples celtiques<sup>24</sup>. Le noble qui acceptait de partir au combat appelait en premier lieu ses clients, puis tous les hommes libres de sa communauté ; le service était universel, il n'épargnait que les druides (il est inutile de parler des esclaves, qui n'étaient pas dignes de porter les armes, pas plus chez les Celtes que chez les Romains ; d'ailleurs, étaient-ils vraiment des hommes ?). Certains clients, appelés ambacts ou soldures, avaient des liens plus étroits que les autres avec leur chef. Les soldures d'Aquitaine devaient l'accompagner dans la mort s'il était tué : « Celui à qui ils ont voué leur amitié doit partager avec eux tous les biens de la vie. Mais s'il périt de mort violente, ils doivent soit subir en même temps que lui le même sort, soit se tuer eux-mêmes. De mémoire d'homme, il ne s'est encore vu personne qui refusât de mourir quand avait péri l'ami auquel il s'était dévoué<sup>25</sup>. »

Les effectifs, d'après César, étaient considérables : 92 000 Helvètes en 58, 100 000 Bellovaques en 57, 60 000 Nerviens en 55 et 328 000 combattants en 52, à Alésia. Mais il ne faut pas faire trop confiance à cet auteur qui a tendance à exagérer le nombre des ennemis combattus pour accroître ses mérites.

Les Gaulois combattaient surtout comme fantassins ; chez eux, comme chez les Romains d'ailleurs, l'infanterie était la « reine des batailles<sup>26</sup> ». Beaucoup, comme les Nerviens, n'avaient même pas de chevaux. Certains peuples possédaient une cavalerie et pouvaient organiser des armées mixtes. Les Éduens, eux, avaient acquis la célébrité grâce à leur cavalerie qui était non seulement nombreuse, mais aussi de qualité. Dans ce domaine, César préférait les Gaulois aux Italiens et les Germains aux Gaulois. De plus – ce qui a été rarement vu –, les Gaulois pouvaient devenir de très bons marins. Ils avaient inventé un type de navire, le *ponto*, propre à poursuivre les gros bateaux en fuite. Les Vénètes, en 56, ont ainsi donné beaucoup de fil à retordre aux Romains.

Les armées en campagne ne semblent pas avoir eu de spécialistes, ou du moins très peu. Elles utilisaient souvent des éclaireurs pour prévenir embuscades et pièges, ainsi que des trompettes et des enseignes. Ces hommes devaient être l'équivalent de leurs homologues romains, des sortes de sous-officiers. Parfois, les chefs envoyaient des espions dans le camp ennemi ; était-ce du renseignement stratégique ? Cette expression est peut-être excessive dans ce cas, car il semble que même le renseignement tactique, pris auprès des voyageurs par exemple, était très négligé.

## L'armement

Les Gaulois connaissaient toutes les pièces d'armement qui existaient de leur temps<sup>27</sup>, mais ils utilisaient relativement peu les défensives, pour des raisons financières principalement : le casque, la cuirasse et le bouclier coûtaient cher, et l'État ne fournissait rien.

Les archéologues ont retrouvé les différents types d'armement que possédaient les Gaulois, défensifs et offensifs<sup>28</sup>, sur le site d'Alésia, mais seulement sur la défense linéaire intérieure, au nord-ouest, en direction du mont Réa. Ce fait n'a rien d'étonnant : après une bataille, les armes des morts étaient ramassées pour être fondues, réemployées ou revendues. Il semble que ces pièces provenaient d'une sortie malheureuse des hommes de Vercingétorix assiégés sur le mont Auxois<sup>29</sup>.

De forme allongée, le bouclier possédait en son centre une demi-sphère de métal, l'*umbo*, qui protégeait des flèches et des javalots et qui permettait de porter un rude coup à l'adversaire au moment où s'engageait le corps à corps ; il était normalement attaché à l'avant-bras. Les casques connus avaient l'aspect d'un pot de chambre renversé, constitués d'une demi-sphère qui s'évasait autour de la tête en un rebord protecteur ; des protège-joues et un panache complétaient le dispositif. En guise de cuirasses, les Gaulois revêtaient surtout des cottes de mailles.

Ils connaissaient toutes les armes offensives de leur temps. Les pierres, souvent oubliées parce qu'elles ne sont pas bien repérables par les archéologues, étaient lancées à la main, ou avec des frondes, ou encore à partir de pièces d'artillerie. On trouvait dans leurs rangs de bons archers, formés par la pratique de la chasse.

Ils combattaient volontiers, avec des épées, mais elles étaient souvent de mauvaise qualité, en fer doux<sup>30</sup>. La lame était longue, à deux tranchants, avec une pointe plus ou moins arrondie, ce qui prouve qu'elle servait à frapper de taille et non d'estoc. Face au glaive du légionnaire, elle se révélait un handicap plus qu'une aide. Cependant elle avait une valeur symbolique et son port permettait de mettre en valeur les hommes courageux.

Ils disposaient enfin d'une arme plus originale, la lance. Il en existe de deux sortes : celle qu'on lance et celle qu'on garde en main, l'arme de jet et l'arme de hast, dite encore de choc ou d'estoc. Les pointes en métal mesuraient de 30 à 50 centimètres. César emploie plusieurs mots, empruntés les uns au latin, les autres au gaulois. Il parle des *tela* – « traits », « armes de jet », un terme très général. Ailleurs, de *iacula* – de *iacio*, « jeter, lancer » –, éventuellement enflammés. Ou encore de *verutum*, terme apparenté à *veru*, « broche » (à rôtir), qui désigne un javelot court et léger.

Parmi les mots celtes, on trouve d'abord celui de *tragula*, qui a donné matière à bien des sottises. Cette lance était reliée à un cordon de cuir, et quelques personnes ignorantes des affaires de la guerre ont imaginé que ce cordon servait à faire tourner la lance sur elle-même comme une toupie. Dans quel but ? En fait, le cordon de cuir, servant de propulseur, était fixé au bout opposé à la pointe métallique ; le soldat prenait dans sa main en même temps le fer et l'extrémité du cordon. Au moment où il lâchait la pointe, il tirait fortement sur le cordon, ce qui, concrètement, avait pour effet d'allonger son bras de manière considérable. La portée de l'engin était quadruplée, passant de 20 à 80 mètres. César nomme aussi la *matara* ; peut-être ce mot vient-il de la racine *mat-*, « bon », « faste », ce qui ne nous avance guère. Quant au *gaesum*, très vraisemblablement celtique, il semble que c'était un javelot en fer et une arme de jet ; il ressemblait sans doute au *pilum* des légionnaires.

## Les activités

La pratique de l'exercice était, semble-t-il, peu répandue, voire inexistante, chez les Celtes. Ils s'entraînaient peut-être à l'escrime et au lancer du javelot, mais sans doute à rien d'autre. On a dit que la chasse préparait à la guerre ; à tirer à l'arc sans doute, mais à rien d'autre. Tuer un animal, surtout s'il est sans défense, n'a rien à voir avec le fait de tuer un homme.

Au chapitre de la tactique, il y a plus à dire<sup>31</sup>.

L'ordre de marche traduisait le barbare : les combattants partaient en chantant, sans ordre. Au besoin, l'armée était divisée en trois corps pour ratisser plus largement le pays et mieux retrouver l'ennemi s'il se cachait. Le soir, ils construisaient parfois des « camps de marche ». Mais ils étaient encombrés de bagages en quantité excessive, ce qui les empêchait d'aller vite, et ils accroissaient leur retard en pillant amis et ennemis, tous ceux qu'ils rencontraient sur leur route.

Comme les Romains, ils pratiquaient la bataille en rase campagne et le siège. Ils connaissaient aussi d'autres types de combats. Avant une rencontre, ils « offraient la bataille », c'est-à-dire qu'ils se rangeaient face à l'ennemi. Puis, quand ils le pouvaient, ils commençaient par un combat de cavalerie, ensuite faisaient intervenir l'infanterie légère. Le corps de bataille était organisé en phalange. Il existait deux types de phalange, et les deux étaient connus des Gaulois : la disposition en tirailleurs, qui permettait le maniement de la lance de choc et de l'épée, et le dispositif à la macédonienne, où les hommes se tenaient serrés, épaule contre épaule. Un texte parle aussi du *cuneus*, le « coin » : les unités ou les hommes étaient placés en triangle, pointe vers l'ennemi.

Les Gaulois avaient aussi appris la poliorcétique, c'est-à-dire l'art de prendre et de défendre les villes et les camps. Ils avaient inventé un type de rempart urbain, le *murus gallicus*, qui suscita l'admiration de César. Nous verrons plus loin, en étudiant l'affaire d'Alésia, comment ils menaient et comment ils supportaient un siège.

Les Gaulois savaient recourir au stratagème, mais ils le faisaient rarement ; peut-être l'estimaient-ils indigne de guerriers courageux. Ils pratiquaient, sans l'avoir théorisée, la petite guerre. Ils étaient capables de tendre des embuscades, comme firent les Éburons. Les Vénètes recouraient sans retenue à la « déception », une forme de guérilla. Ils se réfugiaient dans une ville portuaire ; là, ils attendaient que les

Romains réalisent de gros travaux d'investissement ; puis ils fuyaient par bateau juste avant l'assaut. Sur mer, ils s'étaient enfermés dans des vaisseaux à haut bord que les Romains ne savaient comment prendre. Ils connaissaient donc aussi la bataille navale, et les Romains eurent du mal à les vaincre au large de Quiberon, en 56<sup>32</sup>.

Enfin, le problème de la stratégie a été posé<sup>33</sup>. Il n'est pas possible que les Gaulois aient eu ce genre de conception au début de la guerre des Gaules, car ils étaient trop divisés. Mais Vercingétorix réussit, lui, à élaborer une stratégie ; nous y reviendrons plus loin.

## L'ARMÉE ROMAINE

L'instrument de guerre des Romains était le meilleur au monde pour son époque<sup>34</sup>. Il comprenait deux sortes d'unités, les légions et les corps de *socii*, les « alliés ».

### Les unités et les hommes

Chaque chef d'armée avait pour escorte une cohorte appelée prétorienne (environ 500 hommes) ; celle de César était constituée d'une légion entière, la X<sup>e</sup>, la meilleure de ses unités.

La légion<sup>35</sup> comptait environ 5 000 hommes, répartis en dix cohortes, elles-mêmes divisées chacune en trois manipules ou six centuries (les mathématiciens auront vite vu que la centurie ne comptait pas 100 soldats). Elle avait pour emblème une aigle, dont la perte ne pouvait pas être envisagée, sauf si l'unité était détruite au combat.

Le service militaire était obligatoire. Chaque année, les hommes adultes devaient se présenter au camp début mars. Les officiers choisissaient les meilleurs du point de vue physique, intellectuel et juridique (seuls des citoyens romains pouvaient entrer dans une légion). Le conseil de révision s'appelait *dilectus*, mot qui vient du verbe *diligere*, « choisir », et qui a donné, précisément, *legio* : on y « choisissait » les meilleurs. Toutefois, les citadins ayant mauvaise réputation, c'étaient les paysans et plus encore les montagnards qui étaient préférés. Si César ne mentionne pas de Samnites, qui vivaient dans le centre de l'Italie, il parle d'hommes originaires de Transpadane, habitant la partie nord de la plaine du Pô, et de Transalpine, le sud de la Gaule. Résultat, ce furent des Gaulois qui conquièrent la Gaule pour les Romains.

Durant la guerre des Gaules, César disposa d'effectifs mal connus (il s'est efforcé de cacher le nombre exact de ses unités pour faire croire qu'il combattait toujours en position d'infériorité numérique). Au début, il avait reçu trois légions et à la fin en avait dix à douze.

Année	Légions	Année	Légions
58	3 puis 6	54	8
57	8	53	10
56	8	52	12
55	8	51	12

Les légions de César d'après L. Keppie, *Making of the Roman Army*, 1984, p. 97

La légion avait besoin de soldats de moindre qualité pour garder les ponts, assurer la transmission des messages et autres activités secondaires par rapport à la bataille elle-même. Ils devaient aussi fournir des fantassins légers pour harceler l'ennemi avant un engagement et des cavaliers pour protéger les ailes

de ses légions. Ces soldats étaient recrutés en fonction de traités conclus avec des cités dites alliées, et c'est pourquoi on les appelait « alliés », les *socii* du point de vue juridique et les auxiliaires du point de vue tactique<sup>36</sup>. Le texte de César montre, une fois de plus, que ce furent majoritairement des Gaulois qui aidèrent les Romains à conquérir la Gaule. Ces hommes intervenaient par corps de 4 000 ou 5 000. Parmi eux, on trouve des Allobroges, des Rèmes, des Lingons, des Trévires et des Sénons, et surtout, en très grand nombre, des Éduens, qui pouvaient aussi servir comme fantassins. De plus, César utilisa comme cavaliers des Espagnols, comme fantassins légers des Numides, comme archers des Crétois et comme frondeurs des Baléares, il s'était tourné vers ces peuples parce qu'ils excellaient chacun dans une tactique. Il a aussi beaucoup utilisé des Germains, peut-être comme mercenaires. Ces barbares combattaient par couples, formés d'un cavalier et d'un fantassin.

Remarquons que tous les hommes de l'Antiquité savaient monter à cheval : c'était là le principal moyen de transport. Mais se déplacer et combattre sont deux activités très différentes et il faut avoir reçu une instruction particulière pour devenir un cavalier militaire.

## L'encadrement<sup>37</sup>

Le commandement d'une armée en campagne était assumé par un magistrat supérieur, préteur ou consul, ou par un magistrat prorogé, propréteur ou proconsul. En Gaule, César a agi en tant que proconsul. Il était assisté par un magistrat, le questeur, qui s'occupait des finances et pouvait exercer un commandement tactique en cas de besoin. Il désignait des « légats » – lieutenants –, à raison d'un par légion. En dessous des légats se trouvaient des tribuns, un pour deux cohortes dans les légions, et des préfets, un pour 500 hommes chez les *socii*. En dessous de ces « officiers supérieurs », les 60 centurions d'une légion peuvent être qualifiés d'« officiers subalternes ». Quelques soldats remplissaient des fonctions particulières – et ils sont parfois assimilés aux sous-officiers actuels : musiciens, porteurs d'aigle et de *signa* (enseignes du manipule), éclaireurs surtout.

## L'armement

Les fouilles d'Alésia ont livré des armes romaines en assez grand nombre, défensives et offensives, trouvées surtout, comme on l'a dit, dans la défense linéaire intérieure, à hauteur du mont Réa<sup>38</sup>.

Au chapitre de l'armement offensif, c'est surtout le couple glaive-javelot (*gladius-pilum*) qui est devenu célèbre pour son efficacité. Le glaive des légionnaires, court (lame d'environ 70 centimètres), permettait de frapper de la pointe et du tranchant, de taille et d'estoc comme disent les escrimeurs. Il causait des blessures terribles lors du corps à corps. Le javelot, constitué de deux éléments – un manche en bois et une pointe en fer longue et effilée –, atteignait 1,50 mètre. Normalement, il était utilisé comme arme de jet ; mais il pouvait être tenu en main jusqu'au choc et utilisé comme arme de hast. Une fois lancé, il possédait une grande force de pénétration ; par ailleurs, au moindre choc, il se pliait, ce qui empêchait l'ennemi de le retourner à l'envoyeur. César parle à deux reprises de *pila muralia*, « javelots de muraille », objets qui ont divisé la critique. Il nous semble qu'il s'agissait de javelots alourdis par l'ajout d'un poids quelconque, lancés du haut d'un rempart et de ce fait d'une plus grande efficacité. Au besoin, et suivant les circonstances, les légionnaires utilisaient aussi des épieux, des frondes, des arcs et des pierres.

Pour l'armement défensif, on retrouve les pièces habituelles, casque, cuirasse et bouclier. La grande différence avec les Gaulois, c'est que chaque légionnaire possédait une panoplie. Le casque appartenait au type appelé « Mannheim » par les archéologues, parce que c'est dans cette ville qu'il a été bien identifié pour la première fois ; il était constitué d'une demi-calotte surmontée d'un panache et sans

protège-joues (on n'en a pas trouvé d'exemplaire à Alésia). Le bouclier en bois était orné en son centre d'un *umbo* ; il est possible que la partie supérieure ait supporté une autre garniture de métal, pour atteindre l'ennemi sous le menton au moment du corps à corps (on n'a pas retrouvé de bouclier romain intact à Alésia, seulement des clous de fixation). Enfin, la cuirasse était une cotte de mailles, une sorte de tricot en fil de fer, qui imposait de porter dessous un vêtement solide. Elle était efficace contre les coups portés de taille, qui pouvaient tout au plus provoquer des hématomes, mais moins utile contre les coups d'estoc ; elle atténuait sûrement l'impact des flèches et des javelots, comme l'ont montré des expériences d'archéologie expérimentale, mais sans éviter une blessure.

## La marche au combat

Plusieurs conditions régissaient la mise en marche d'une armée : ravitaillement, alliances et ordre de marche.

Il fallait prévoir la logistique, nourrir 50 000 hommes et le bétail qui les accompagnait<sup>39</sup>. César avait tout bien organisé, notamment en recourant aux services de commerçants marseillais, en faisant des achats plus ou moins forcés auprès des Gaulois amis et en pillant les réserves des ennemis. En 52, par sa pratique de la terre brûlée, Vercingétorix lui causa de grosses difficultés ; elles contribuèrent à forcer les Romains de faire retraite vers la Province.

Pour éviter les mauvaises surprises, il fallait avoir tissé un réseau d'alliances. Des officiers étaient envoyés dans ce but comme ambassadeurs auprès des peuples qui n'étaient pas visés par une offensive.

Enfin, tous les matins, César devait choisir quel ordre de marche il adopterait. En principe, il organisait un *agmen quadratum* : les bagages étaient placés au centre d'un carré formé par des légions placées en avant, en arrière et sur les flancs. Toujours et partout, des éclaireurs étaient envoyés en avant et sur les côtés ; César était maniaque en ce domaine et ces soldats sont mentionnés presque à chaque page<sup>40</sup>. S'il y avait lieu de craindre une attaque inattendue, les hommes étaient disposés en ordre de bataille de façon à n'avoir à faire qu'un quart de tour pour se retrouver face à un ennemi qui arriverait par le flanc gauche ou par le flanc droit. La distance moyenne parcourue en un jour était d'un peu plus de dix kilomètres. Chaque soir, les légionnaires construisaient un camp de marche ; chaque matin, ils le détruisaient<sup>41</sup>.

## Les activités

Quelqu'un a écrit que seuls deux peuples de l'Antiquité pratiquaient l'exercice, les Chinois et les Romains. Cette habitude explique en partie le succès des légionnaires<sup>42</sup>. Ils faisaient du sport, s'entraînaient au maniement d'armes (escrime et lancer de javelots) et s'adonnaient à des manœuvres en unités constituées. Ils se préparaient ainsi à la bataille, au siège et aux autres formes de combat possibles.

Le déroulement d'une bataille en rase campagne répondait à un rituel. Le matin, après un conseil de guerre, le général « offrait la bataille » : il rangeait ses troupes en ordre devant son camp, avec un centre, une aile droite et une aile gauche ; il plaçait des fantassins légers en avant, la cavalerie sur les ailes, et des pièces d'artillerie à proximité<sup>43</sup>. Les légionnaires formaient en principe la *triplex acies*, c'est-à-dire qu'ils étaient placés sur trois lignes<sup>44</sup> : les hastats et les principes, à la première et à la deuxième ligne, se relayaient au combat ; quand les uns étaient fatigués, ils cédaient la place aux autres. Les triaires, à l'arrière, tuaient ceux qui tentaient de désertir et ils constituaient un ultime barrage en cas de désastre. Les cohortes étaient elles aussi rangées sur trois lignes, en quinconce, à distance les unes des autres, ce qui donnait une grande souplesse à ce dispositif. Elles se rejoignaient juste avant le choc, pour que les

cuirasses forment un mur de fer. D'autres dispositifs sont aussi attestés : sur deux lignes, sur une seule ligne, en coin (pointe tournée vers l'avant) et en cercle (en cas de danger grave). Alésia ayant connu plusieurs batailles et un siège, le lecteur trouvera plus loin leur description précise.

D'autres formes de combat étaient connues des Romains : la bataille en milieu urbain, la bataille navale<sup>45</sup>, la petite guerre ou guerre asymétrique – dite encore guérilla –, avec ses embuscades et ses coups de main, ses raids de nuit et même sa contre-guérilla.

Ces tactiques répondaient à une nécessité stratégique et, à cet égard, l'affaire d'Alésia s'inscrit dans un ensemble plus vaste. C'est ce que nous allons voir en étudiant les années 57 à 53.

Le bilan est cruel pour les Gaulois. Les Romains avaient un armement de qualité, un entraînement exceptionnel, une tactique imbattable ; et ils avaient César.

## **CHAPITRE III**

### **LE CONFLIT AVANT ALÉSIA (57-53 AVANT J.-C.)**

César appliqua une stratégie simple : attaquer les différents peuples gaulois les uns après les autres, sans leur laisser le temps et la possibilité de s'unir. Il détruisit en priorité l'ennemi le plus redoutable, les Belges ; puis l'ennemi le moins dangereux pour lui, les peuples de l'Océan. Après 56, il put mener des opérations qui visaient surtout à répandre l'idée qu'il était le protégé de Vénus et qu'il était un nouvel Alexandre au service de Rome.

### **LA CONQUÊTE DE LA GAULE (57-56 AVANT J.-C.)**

En réalité, la conquête de la Gaule s'étala sur deux années, 57 et 56 ; les trois années suivantes, de 55 à 53, furent surtout celles de la consolidation<sup>46</sup>.

#### **Destruction des armées belges**

« De tous [les peuples de la Gaule], les Belges sont les plus courageux<sup>47</sup>. » Et, en plus, ils étaient nombreux : les Bellovaques auraient pu aligner 100 000 hommes en 57, si l'on en croit César que d'ailleurs l'on n'est pas obligé de croire ; ils étaient sans doute moins nombreux, assez toutefois pour être dangereux.



Il existe de nombreuses cartes de la Gaule, mais elles demandent à être utilisées avec beaucoup d'esprit critique. Ce pays était occupé par un peu plus de 60 peuples ; il est presque impossible de tracer les limites du territoire de chacun d'entre eux, et même, souvent, dans les grandes lignes. On sait que les Éduens vivaient sur un pays correspondant à peu près au Morvan ; que les Arvernes peuvent être définis comme les ancêtres des Auvergnats ; que le domaine des Lingons était limité à l'est par le cours de la Saône ; et ainsi de suite.

### Les peuples de la Gaule en 58 avant J.-C.

Les peuples de la Gaule en 58 avant J.-C.

Une première rencontre eut lieu sur l'Aisne<sup>48</sup>. Les Romains se fortifièrent considérablement, au point que les Gaulois, après avoir tenté plusieurs fois de les approcher, comprirent qu'ils n'aboutiraient pas sans de lourdes pertes. Finalement, ils rentrèrent dans leurs cités respectives sans avoir combattu, considérant sans doute qu'ils avaient montré leur courage, ce qui leur suffisait. Ce fut une non-bataille.

César se présenta ensuite devant plusieurs agglomérations, *Noviodunum* des Suessions (Pommiers ?), et *Bratuspantium*, peut-être Beauvais<sup>49</sup>. À chaque fois, les Gaulois s'enfermaient derrière leurs murs, les

Romains faisaient leurs préparatifs de siège, et les Gaulois, effrayés par cette technicité, se rendaient sans combattre.

Une première vraie bataille eut lieu contre les Nerviens, sur les rives d'une rivière appelée *Sabis*, jadis identifiée à la Sambre (d'où les mentions de « bataille de la Sambre » dans les travaux anciens), aujourd'hui disputée entre les partisans de la Selle et ceux qui tiennent pour l'Escaut<sup>50</sup>. Les 60 000 Nerviens étaient répartis en trois corps, les Romains organisés suivant la *triplex acies*. S'ils l'emportent rapidement à l'aile gauche, les Romains sont au contraire balayés sur leur aile droite. César en personne intervient et rétablit la situation, non sans effort (il ne veut pas donner l'impression que ses victoires sont trop faciles). L'austère Caton ayant critiqué peu auparavant, au Sénat, le jouisseur César, et les Nerviens ayant toujours refusé les importations de vin, Michel Rambaud a cru voir dans l'issue de cette bataille « une victoire de l'épicurisme sur le stoïcisme et du vin sur la cervoise<sup>51</sup> ». Ce n'est qu'une plaisanterie.

Restait à régler le sort des Atuatuques<sup>52</sup>, arrivés trop tard pour participer à la bataille du *Sabis*. Descendants des Cimbres et des Teutons qui avaient envahi la Gaule à la fin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ces Germains s'étaient installés sur la rive gauche du Rhin, et ils avaient bâti leur capitale à *Atuatuca*, site mal identifié – sans doute Namur, peut-être Tongres ou Liège. Craignant que l'affaire ne s'éternise, César y mit le siège ; il fit construire des fortins pour abriter ses hommes et une défense linéaire de 15 000 pieds de long (4,5 kilomètres), avec fossé, talus et palissade, pour barrer la route à toute tentative d'évasion des assiégés et pour empêcher tout renfort d'arriver. Puis il fit entreprendre une terrasse d'assaut, fabriquer des tortues, une tour mobile et un bélier. Les barbares se rendirent sans délai, mais, dès qu'ils virent les légionnaires démobilisés par leur succès, ils les assaillirent. Mal leur en prit : les légionnaires réagirent vite et tuèrent 4 000 personnes ; les survivants, qui se rendirent une deuxième fois, soit 53 000 personnes, furent vendus comme esclaves. Nulle clémence, nulle pitié pour des traîtres.

## Victoires sur les peuples de l'Ouest

*Prenant pour prétexte une faute (réelle) des Vénètes*, qui vivaient dans notre actuel Morbihan, César entreprit d'écraser les peuples de l'Ouest. Il avait envoyé des officiers demander du blé, et les sénateurs vénètes les avaient retenus, demandant en échange la restitution de leurs otages. Comme les officiers étaient assimilés à des ambassadeurs, il y avait là un comportement contraire au droit international<sup>53</sup>. César, en outre, assure que se constitua à cette occasion une grande coalition contre Rome, comprenant les peuples de l'île de Bretagne et de l'Armorique. Inutile de dire que personne ne vint au secours des Vénètes, et que le proconsul historien ne précise pas ce que devinrent les coalisés.

Il répartit son armée en trois corps. Lui-même se chargea du Centre et partit contre les Vénètes. Il confia l'Aquitaine à Crassus et le Nord-Ouest à Titurius. Labienus, avec une importante force de cavalerie, s'installa à Trèves pour surveiller les Belges.

Les Vénètes, sans doute un des peuples les plus riches de la Gaule, car ils contrôlaient le commerce entre le nord de la Péninsule ibérique et le sud de l'île de Bretagne, étaient sous l'autorité d'un sénat. Des études récentes font état de difficultés économiques ; elles étaient en réalité minimales<sup>54</sup>. Ils choisirent la tactique de la déception, décrite plus haut, qui consistait à s'échapper par mer juste avant l'assaut des Romains.

Irrité par cette pratique, César prépara la seule vraie bataille navale de la guerre des Gaules. Deux faits ont surpris les commentateurs : la rapidité avec laquelle fut construite une marine de guerre romaine ; la victoire de ces mêmes Romains. Sur mer, les Vénètes rejouèrent la tactique de la déception. Ils s'étaient embarqués sur leurs navires traditionnels et les Romains ne pouvaient rien contre eux : s'ils essayaient l'éperonnage, les éperons passaient sous la coque de navires à fond plat ; s'ils essayaient

l'abordage, ils ne réussissaient pas à grimper sur le pont de navires aux flancs trop élevés. Il fallut l'intervention de Neptune en personne pour que les Romains, qui commençaient à se lasser, finissent par l'emporter. Le vent tomba et un militaire eut l'idée de couper les cordages des navires gaulois. Avec de la patience, les légionnaires purent prendre d'assaut les navires ennemis l'un après l'autre. Les Vénètes se rendirent ; les sénateurs furent tous mis à mort, et les combattants vendus comme esclaves.

Dans le Nord-Ouest, Titurius remporta un succès sur les Unelles, quelque part entre Avranches et Vire. Il demanda à ses hommes de faire semblant de fuir puis, quand les Gaulois seraient pleins de confiance, de se retourner et de les vaincre ; c'était la tactique de la fuite feinte, et elle réussit.

Plus au nord encore, les Morins et les Ménapes, qui vivaient dans les Flandres actuelles, mirent au point une forme rudimentaire de guérilla<sup>55</sup>. Ils se cachaient dans les forêts et dans les marécages, et ils tombaient, par petits groupes et par surprise, sur les unités isolées des Romains. César fit raser les forêts chaque fois qu'il le put et, quand il débusquait des révoltés, il tuait tout le monde, sans faire le détail. Les Gaulois furent sauvés non par leur tactique, mais par la pluie, par le retour du mauvais temps.

Dans le Sud-Ouest, les Aquitains, qui ne demandaient rien à personne, reçurent la visite de Crassus et de ses légions<sup>56</sup>. Les Sotiates, dont la capitale était sans doute Sos, furent les premiers visés. Sans attendre l'assaut, ils attaquèrent la cavalerie romaine, en vain ; ils tendirent ensuite une embuscade, toujours en vain. Les Romains assiégèrent leur capitale. Après des tentatives des uns et des autres, et notamment une sortie malheureuse des soldures – leur élite –, les Sotiates se rendirent.

Les chefs aquitains formèrent alors une coalition, qui comprenait notamment des experts de la guerre à la romaine, formés dans le camp de Sertorius pendant un épisode de guerre civile. Crassus assiégea leur camp, qu'il prit grâce à une information providentielle : il apprit que la porte arrière était peu gardée et y envoya des cavaliers qui entrèrent par là.

## LES EXPÉDITIONS LOINTAINES (55-53 AVANT J.-C.)

À la fin de l'année 56, César pouvait penser que la guerre proprement dite était terminée. Mais il fit semblant de croire qu'il n'en était rien et en profita pour développer auprès des Romains de Rome et des sénateurs une image de lui tout à fait exceptionnelle : il était un nouvel Alexandre, qui allait conquérir des pays exotiques et des peuples étranges. Il réussissait tout ce qu'il entreprenait parce qu'il était protégé par son ancêtre, Vénus, déesse des amours certes, mais aussi des guerres victorieuses.

En 55, il mena deux expéditions au-delà des frontières de la Gaule, la première en Germanie, la seconde dans l'île de Bretagne. Officiellement, il voulait punir des peuples qui avaient soutenu les Gaulois dans leur lutte contre Rome. Cet argument ne tient pas : si les peuples du continent se détestaient les uns les autres, ceux qui vivaient dans cette île n'allaient pas se mettre à soutenir des gens qui vivaient au loin et qui ne leur étaient rien.

Donc, nouvel Alexandre, il se rendit en Germanie. Au passage, il fit construire un pont selon une technique banale<sup>57</sup>. Mais il insiste sur ces travaux : d'une part, il était grand pontife, or les philologues de l'époque liaient « pont » et « pontife »<sup>58</sup> ; d'autre part, le Rhin était un dieu (comme tous les grands fleuves de l'Antiquité) et il ne pouvait pas s'opposer au passage d'un protégé de Vénus<sup>59</sup>.

Puis il alla en Bretagne<sup>60</sup>. C'est là l'occasion de voir comment s'effectuait un débarquement. Les navires doivent choisir un endroit libre d'ennemis ou, du moins, où les ennemis occupent une mauvaise position. Puis il faut qu'un gradé donne l'exemple. Cette fois, ce fut le porte-aigle de la X<sup>e</sup> légion, la meilleure, qui se jeta à l'eau, suivi par ses collègues. Dans ce cas, César se conduisait toujours comme un émule d'Alexandre et, en outre, il prouvait que Neptune le protégeait.

En 54, il fit un nouveau raid en Bretagne<sup>61</sup>. Le débarquement fut moins difficile et la suite moins facile. Les Bretons s'étaient unis sous la conduite d'un bon chef, Casivellaunos. Ils causèrent mille difficultés à César, mais le chef breton finit par se rendre et César par repartir. On a parlé d'un échec : il aurait voulu conquérir la Bretagne et il aurait échoué dans ce projet. Peut-être.

Sur le continent, les Trévires s'étaient révoltés à l'instigation d'un chef, Indutiomar ; ils furent écrasés. Les Éburons, qui vivaient sur la rive gauche du Rhin, tout au nord, prirent le relais de la révolte. Leur chef Ambiorix accompagné de ses troupes se rendit devant un camp romain qui se trouvait à *Atuatuca*. Il annonça, aux deux légats qui le commandaient, que la Gaule entière était révoltée et que des Germains traversaient le Rhin pour prendre part au pillage ; il leur conseillait de quitter leur abri et de se joindre à d'autres Romains pour opposer des forces suffisantes aux agresseurs. Après des débats très tendus, les légats suivirent son conseil. Ce fut pour tomber dans une embuscade où périrent environ 7 500 soldats, dont les deux officiers. Les Nerviens et les Atuatuques rejoignirent le mouvement. César dut intervenir et il le fit avec vigueur et avec succès.

En 53, le proconsul entreprit une deuxième incursion en Germanie, sans doute avec les mêmes intentions et avec le même succès. Mais c'étaient les Éburons qui lui posaient le plus gros problème, car ils menaient des actions de guérilla incessantes. Les Romains recoururent à leurs tactique habituelle de contre-guérilla. Ils cherchèrent à affamer les ennemis, en détruisant tout, bétail, récoltes, greniers, demeures. L'objectif était, littéralement, de faire mourir par la faim ceux qu'il n'était pas possible de faire mourir par le fer. Enfin, César offrit à tous les Gaulois les biens des Éburons : il annonça partout que le territoire des insoumis pouvait être pillé. Le problème fut ainsi réglé.

Au terme de ces exploits, César pouvait s'estimer satisfait : il avait vaincu tous les grands peuples qui s'étaient opposés à lui ; il avait fourni la preuve à ses compatriotes qu'il était un héros protégé par les dieux, surtout par Vénus.

La guerre des Gaules : tableau résumé

Année	Peuples en guerre	Remarques
58	Helvètes, Suèves	Recherche d'un prétexte
57	Suessions, Bellovaques, Nerviens, Atuatuques	Guerre contre les Belges, l'ennemi principal
56	Vénètes, peuples du Sud-Ouest, de l'actuelle Normandie et des Flandres	Guerre contre les ennemis secondaires
55	Raids en Germanie puis en Bretagne*	Expéditions à la périphérie
54	Deuxième raid en Bretagne* ; agitation chez des Belges, Trévires, Éburons et Nerviens	Expédition à la périphérie
53	Deuxième raid en Germanie ; agitation chez les Éburons	Expédition à la périphérie
52	Pseudo-révolte générale	Guerre de Vercingétorix
51	Bituriges, Carnutes, Bellovaques, Éburons, Pictons, Cadurques, Trévires	Conflits secondaires

\* Bretagne : actuelle Grande-Bretagne.

## CHAPITRE IV

### VERS ALÉSIA (52 AVANT J.-C.)

Au début du mois de janvier, en cette année 52 avant J.-C., tout était calme en Gaule. Quoi de plus normal ? Les anciens ne faisaient pas la guerre en hiver, parce qu'en cette saison il était impossible d'assurer la logistique nécessaire à une armée ; on ne pouvait pas nourrir des milliers d'hommes, même en pressurant les paysans du pays ennemi, ce qui était pourtant la règle<sup>62</sup>. Par tradition, les recrues se rassemblaient à partir du 1<sup>er</sup> mars (mois consacré au dieu de la guerre, Mars) ; puis les unités se constituaient, et enfin les hommes se préparaient. Les opérations ne commençaient que début juillet, quand les blés étaient mûrs, pour se terminer au début du mois d'octobre. Or, cette année-là, rien ne se passa comme d'habitude.

Pour l'histoire militaire, l'année 52 présente un grand intérêt car elle vit se succéder toutes les formes de tactiques possibles, surtout – mais pas exclusivement – la bataille et le siège. C'est aussi cette année-là qu'émergea une stratégie chez les Gaulois, une stratégie qui conduisit à Alésia.

### LES SOUCIS DE CÉSAR

À la fin de la saison de guerre 53, César était reparti pour sa province, l'Illyrie et la plaine du Pô, afin d'y rendre la justice. C'était normal, mais les ennuis s'accumulaient<sup>63</sup>.

D'abord, à Rome, le climat politique était des plus tendu et le conflit entre populaires et *optimates* se transportait sur le terrain de la violence<sup>64</sup>. Les populaires avaient fait appel à un chef de bande de voyous, Clodius, recruté pour terroriser leurs adversaires. Pas plus bêtes qu'eux, les *optimates* s'étaient assuré le concours d'un personnage tout aussi remarquable, Milon. Le 20 janvier 52, une rencontre de hasard entre les deux équipes tourna à l'avantage des hommes de Milon et Clodius fut tué. Pour venger ce meurtre, ses amis transformèrent la curie – la salle de réunion du Sénat – en bûcher funèbre : elle fut incendiée.

Pour rétablir l'ordre, le Sénat nomma un consul unique, Pompée, et le dota de larges pouvoirs avec l'espoir qu'il rétablirait l'ordre. Le procès de Milon, qui se déroula dans des conditions pour le moins difficiles, permit à Cicéron, le plus grand orateur de la langue latine, de prononcer un de ses plus beaux discours, en tout cas pour la forme ; quant au fond, à la morale, c'est une autre affaire. Ce qui est intéressant, c'est que César, qui ne fait jamais de politique dans sa *Guerre des Gaules*, mentionne pourtant cet événement<sup>65</sup>.

Toujours à Rome, le conflit finit par toucher directement César, un des chefs des populaires (sinon leur chef)<sup>66</sup>. Les *optimates* lui voulaient d'autant plus de mal qu'ils reconnaissaient ses qualités et le craignaient. Or, ils n'étaient pas sans armes et, de son côté, le proconsul savait qu'il n'était pas irréprochable. Il pouvait être accusé, au mieux, d'avoir mené quelques actions illégales : par exemple dès 58 contre Arioviste qui, entré dans l'alliance du Sénat, portait le titre d'« ami du peuple romain » ; au pire, d'avoir mené une guerre totalement injustifiée contre les Gaulois dans leur ensemble.

Pour se prémunir contre ce genre de difficultés, César avait proposé qu'on le laissât passer directement de son proconsulat, une pro-magistrature, à un nouveau consulat, une magistrature, ce qui était contraire aux règles. Les dix tribuns de la plèbe, sans qu'il en manquât un seul à l'appel, « demandèrent l'exception » à Pompée et l'obtinrent. Mais un autre problème surgit alors : quand finissait le proconsulat ? César et ses amis estimaient que, débutant le 1<sup>er</sup> janvier 58, il devait durer jusqu'au 31 décembre 49. Les *optimates* se fondaient sur une loi intermédiaire, la loi Licinia Pompeia, qui avait prolongé son pouvoir mais qui avait été votée avant que les cinq premières années fussent écoulées ; pour eux, le terme de la pro-magistrature tombait le 28 février 49. C'est ce genre de malentendu qui provoque les guerres civiles.

Mais nous n'en sommes pas encore à la guerre civile, qui éclata en 49, trois ans après l'affaire d'Alésia. Auparavant, la guerre extérieure reprit en Gaule avec une vigueur inattendue<sup>67</sup> ; ce mouvement, appelé parfois « insurrection » ou « révolte », fut une vraie guerre. Mais, contrairement à ce qu'en a dit César, qui cherche toujours à faire un tableau cataclysmique des difficultés qu'il avait rencontrées, elle ne fut pas « générale ».

Sa cause profonde était le sentiment des Gaulois qu'ils étaient en train de perdre leur *libertas*<sup>68</sup> ; ce mot latin, comme notre « liberté », peut recouvrir bien des réalités. Pour eux, il possédait un contenu qui s'était confirmé au fil des ans : obéissance à un gouverneur, fourniture de recrues, recours systématique au droit romain, enfin paiement d'un impôt supplémentaire et humiliant, le tribut, reconnaissant de leur défaite. Autre découverte de ces peuples : César les avait vaincus en les attaquant les uns après les autres. De là était née l'idée que, s'ils avaient été faibles séparés, unis, ils pouvaient sans doute vaincre. Oui, mais pour être unis ils avaient besoin d'un fédérateur. Ce fut Vercingétorix.

Le prétexte fut fourni par les désordres qui agitaient Rome : les Gaulois crurent qu'une guerre civile était sur le point d'éclater (ils n'avaient que trois ans d'avance sur l'histoire) et ils estimèrent qu'il fallait en profiter. Vraisemblablement le meurtre de Clodius ne fut pas étranger au déclenchement de la guerre.

César, ne semble pas s'être douté de cette évolution, et il paraît avoir tranquillement réglé les affaires de sa province, soucieux de ce qui se passait à Rome plus que de ce qui arrivait à Orléans. Or, chronologiquement, tout commença à Orléans (*Cenabum* ou *Genabum*, suivant les manuscrits), capitale des Carnutes<sup>69</sup>, en plein hiver, au début de l'année 52 avant J.-C. À l'instigation d'un prêtre du Mars celtique, le *gutuater*, les Carnutes s'assemblèrent, prêtèrent serment et massacrèrent tous les Romains qui se trouvaient sur leur territoire<sup>70</sup>. C'étaient sans aucun doute des commerçants, peut-être aussi des officiers chargés des questions d'intendance, ou même des artisans et des paysans.

Quelques auteurs ont pensé à une sorte de guerre de religions, pour deux raisons : d'une part, c'était dans la forêt d'Orléans que se réunissaient annuellement les druides, une des rares instances donnant un peu d'unité à ces peuples divers et souvent en conflit les uns avec les autres ; d'autre part, c'était un prêtre qui avait initié le mouvement. Mais il faut renoncer à cette hypothèse : la guerre de religions était totalement étrangère aux mentalités de l'époque. La défense de la *libertas* suffit à expliquer la révolte. Il ne faut pas non plus tomber dans l'excès opposé : le poids des Carnutes s'expliquait en partie par la religion.

La révolte des Carnutes ne resta pas longtemps isolée. Les Arvernes, ancêtres de nos Auvergnats, les rejoignirent dans ce mouvement ; or ils comptaient au nombre des grands de ce temps, ayant su se constituer un vrai empire. Parmi eux vivait un jeune aristocrate, appelé Vercingétorix<sup>71</sup>. Il prit à la fois le titre de roi des Arvernes et de chef de guerre des Gaulois<sup>72</sup> ; ce fut l'acte de naissance de la Gaule ; ce fut la première fois que son existence fut mentionnée. En un premier temps, il échoua devant l'hostilité des aristocrates arvernes, attachés à leur pouvoir et qui ne voulaient pas en être dépossédés au profit d'une monarchie. L'opposition fut animée par l'oncle de Vercingétorix, Gobannitio. Le jeune ambitieux dut fuir sa capitale, Gergovie. Ensuite, il prit sa revanche. Il put rassembler dans les campagnes ses clients et une masse d'hommes pauvres, voire très pauvres, qui formèrent une armée. Il reprit Gergovie et s'y fit reconnaître comme roi. À leur tour, les Arvernes « massacrèrent tous les Romains qu'ils trouvèrent, à la ville et aux champs<sup>73</sup> ».

Ces deux tueries montrent, d'une part, que de nombreux Italiens étaient venus en Gaule avec le projet de s'y installer. Et on remarquera que, dans le lot, il y en avait qui se trouvaient « aux champs ». D'autre part, que la Gaule était politiquement divisée : les aristocraties locales ne répugnaient pas à l'alliance des Romains. À l'opposé, un courant monarchiste s'appuyait sur le peuple pour lutter contre eux.

L'alliance des Carnutes, qui comptaient sur le plan religieux, et des Arvernes, qui comptaient sur le plan politique, pouvait inquiéter le proconsul. Il y avait de quoi, car de nombreux chefs et de nombreux peuples s'associèrent immédiatement au mouvement dès qu'il fut connu. Vercingétorix fut rejoint par Comm l'Atrébate (Artois), par Lucter le Cadurque (Quercy), par Camulogène l'Aulerque (Le Mans, Jublains, Évreux ?) et par un autre Arverne, Vercassivelaunos, aussi sans doute par Ambiorix l'Éburon (Tongres). Ils entraînent derrière eux beaucoup de cités du centre et de l'ouest de la Gaule, Sénon, Pictons, Cadurques, Turons, Aulerques Lémovices et voisins de l'Océan<sup>74</sup>.

L'attitude des Bituriges et des Éduens mérite qu'on leur consacre quelques lignes. Les Bituriges (Berry) refusèrent d'abord d'obéir à un Arverne ; puis, cédant sans doute à des pressions plus ou moins amicales, ils entrèrent dans la coalition<sup>75</sup>. Les Éduens paraissaient plus difficiles à convaincre. N'avaient-ils pas été longtemps alliés des Romains ? N'avaient-ils pas inventé une légende qui en faisait leurs frères de sang ? Pourtant, eux aussi depuis quelque temps fournissaient de moins en moins de blé et de cavaliers à César. Puis leurs chefs les uns après les autres rejoignirent le camp de Vercingétorix ; et enfin tout le peuple suivit leur exemple.

Quelques modernes ont été bouleversés par ce changement d'alliance et l'un d'entre eux a même éprouvé le besoin de les défendre dans un livre au titre étonnant : *Les Éduens n'ont pas trahi*<sup>76</sup>. Laissons au lecteur le soin de juger, et tenons-nous-en aux faits : les Éduens ont été les alliés de César, puis se sont rangés derrière Vercingétorix, avant de retrouver le chemin de leurs intérêts ; mais cela, c'est une autre histoire.

César se trouvait à Ravenne quand il apprit qu'une guerre en Gaule s'ajoutait à ses difficultés à Rome.

## **LE PULL AND PUSH (« TIRER ET POUSSER »)**

Pour certains historiens, il est impossible que Vercingétorix ait conçu une véritable stratégie. D'autres au contraire ont écrit un réel éloge de celui qu'ils considèrent comme un héros. De fait, le personnage a fait couler beaucoup d'encre sans qu'il soit aisé de le cerner car la documentation est à la fois maigre et partielle (sur l'homme, et pas sur la politique, on ne dispose que de vingt lignes écrites par César). Par un étonnant paradoxe, ces rares mentions ont donné matière à de très gros livres.

Vercingétorix compte au nombre des personnages le plus souvent mentionnés de l'histoire de France (il faudrait dire : « de la pré-France ») et il a donné naissance, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle surtout, à un des mythes fondateurs de notre nation ; on lui a consacré des statues, des tableaux, il a laissé son nom à des rues, notamment à Paris<sup>77</sup>.

Vercingétorix est né à Gergovie, capitale des Arvernes, un grand peuple comme on l'a dit<sup>78</sup>. Au siècle précédent, ils avaient été gouvernés par des rois, Bituit puis son fils Luern, et ils avaient étendu leur domination sur de nombreux voisins, constituant un véritable empire. Une révolution renversa la monarchie, aboutissant à l'instauration d'un régime aristocratique et à l'institution d'un sénat tout-puissant. Le père de Vercingétorix, Celtillos, avait acquis une grande autorité, mais sans doute pas sur toute la Gaule, car voulant devenir roi chez les Arvernes, il fut mis à mort pour avoir manifesté cette ambition. Il aurait voulu que son fils réussisse à obtenir ce pouvoir, mais il échoua dans ce projet. On ignore l'âge exact de Vercingétorix. César le définit comme un *adulescens* en 52 avant J.-C., ce qui veut dire qu'il avait entre vingt et trente ans. Et donc qu'il était né entre 82 et 72.

Au début de la guerre des Gaules, il avait fait partie de l'entourage de César, mais à quel titre : otage ou ami, on l'ignore<sup>79</sup>. De toute façon, cette présence avait suffi à en faire un « ami » du proconsul ; ce statut, reconnu par le droit romain, l'empêchait de se dresser contre son bienfaiteur. Son attitude en 52, contraire à ce qu'elle avait été auparavant, explique la sévérité du Romain à son égard.

Son portrait est difficile à dessiner, on s'en doute. César l'a accusé de cruauté à l'égard de ses soldats. Pour le reste, il semble n'avoir eu que des qualités. Dynamique, éloquent et intelligent, il montrait des compétences dans les domaines aussi bien de la politique que de l'armée. Ses deux motivations, semble-t-il, étaient la louange attachée à son nom et l'indépendance de la Gaule, qui lui assurerait cette célébrité.

Au physique, on possède là encore peu d'informations. Il aurait été grand et imposant, ce qu'on admet sans difficultés. En outre, quelques monnaies peuvent ne pas être inutiles. On a retrouvé sur le site d'Alésia et à Gergovie des pièces représentant un visage masculin à gauche (le visage tourné vers la gauche, dans le langage des numismates). Cet homme jeune, aux cheveux bouclés, au nez droit, aux yeux grands, à la bouche petite avec des lèvres marquées, serait sans aucun doute Vercingétorix, ont écrit les uns. Mais il n'est pas sûr que les graveurs gaulois aient recopié avec fidélité leur modèle. D'autres ont pensé que ce visage était celui du dieu qui protégeait Vercingétorix, Apollon ou Mercure. Par ailleurs, César a fait frapper des pièces sur lesquelles on voit la Gaule en pleurs, symbolisée par une femme, et un captif enchaîné. Est-ce Vercingétorix ou un Gaulois anonyme, symbolisant l'ensemble de ses compatriotes ? On ne sait pas.



#### 4. Monnaies avec le portrait de Vercingétorix

Monnaies avec, au droit, un buste masculin à gauche, et la légende VERCINGETORIX. (J. B. Colbert de Beaulieu, Gallia, XXVIII, 1970, p. 6-7.)

Ces monnaies ont donné matière à débat ; quelques numismates ont pensé que le visage reproduit n'était pas celui de Vercingétorix mais celui du dieu qui protégeait le chef gaulois. Nous préférons croire qu'il s'agit bien de l'Arverne, parce que le monétaire n'aurait sans doute pas mis le nom d'un homme à côté du buste d'un dieu.

Il est assez difficile de définir son programme. Assurément, il voulait le pouvoir. Mais jusqu'où ? Pouvoir politique et/ou militaire chez les Arvernes ? Sur l'ensemble de la Gaule ? Vraisemblablement souhaitait-il acquérir une autorité aussi vaste que possible, exercer la monarchie d'abord sur les Arvernes puis sur l'ensemble de la Gaule. Dans les faits, il obtint la royauté sur le peuple des Arvernes, mais seulement un commandement militaire partout ailleurs.

Ses capacités ont été contestées. Quelques auteurs ont même douté que les anciens aient pu élaborer quelque pensée que ce soit qui ressemblât à de la stratégie. En outre, parce qu'il avait été vaincu par César, il est apparu comme un militaire médiocre à plusieurs historiens. Cet hyper-criticisme paraît déplacé. Le lecteur aura compris qu'à nos yeux Vercingétorix s'est révélé comme un grand chef de guerre, grand tacticien et grand stratège. Il a su organiser une armée, remporter des victoires (Gergovie, notamment), et il a appliqué une vraie stratégie, ce qu'aucun grand de la Gaule n'avait fait avant lui. Il n'a commis qu'une erreur, et cette erreur s'appelle Alésia. Il l'a payée non sans élégance, au dire même de son ennemi César.

Du point de vue de la tactique, on rappellera qu'il avait reçu l'éducation d'un jeune noble, donc une formation à la guerre, et qu'il s'était trouvé dans l'entourage de César, ce qui lui avait permis de voir comment se battaient les Romains. On sait, en outre, qu'il avait fait fabriquer des armes très rapidement, rassembler des hommes<sup>80</sup> et qu'il avait choisi de privilégier la cavalerie<sup>81</sup>.

En ce qui concerne la stratégie, il sut d'abord unir une grande partie des Gaulois. Puis il fit peser une forte menace sur la Province romaine (la vallée du Rhône, la Provence et le Languedoc) pour contraindre les légions à aller la défendre, donc à évacuer la Gaule sans combats. Ses troupes avaient été réparties en trois corps d'armée<sup>82</sup>. Au nord, les Éduens et les Ségusiaves menaçaient les Allobroges (Dauphiné) ; au centre, les Arvernes et les Gabales faisaient face aux Helviens (Vivarais) ; au sud, les Rutènes et les Cadurques gardaient l'arme au pied devant le territoire des Volques Arécomiques (Languedoc). Pour la première fois, les Gaulois passaient à l'offensive et ils contraignaient les Romains à la défensive.

Et ce n'est pas tout. Après avoir obligé les Romains à partir vers la Gaule du Sud, il chercha à les chasser de la Gaule du Nord : c'est cette combinaison que les spécialistes actuels désignent par une expression anglaise, le *pull and push*, « pousser et tirer ». En effet, il fit appliquer ce que l'on appelle « la tactique de la terre brûlée », qui se révéla alors une vraie stratégie<sup>83</sup>. Il donna ordre à tous ses soldats, d'une part, de tuer les Romains en quête de vivres et, d'autre part, de détruire les stocks de blé et de fourrage, d'incendier les granges, les fermes isolées, les villages et les villes quand elles étaient difficiles à défendre.

La stratégie de Vercingétorix :

Il leur [aux Gaulois] est très facile d'empêcher les Romains de se procurer du blé et du fourrage. Il faut seulement que, sans états d'âme, ils rendent eux-mêmes inutilisable leur blé et qu'ils incendient leurs bâtiments [...] Cela fait, il ordonne aux Éduens et aux Ségusiaves, qui sont les plus proches de la Province, de mobiliser 10 000 fantassins ; il leur ajoute 800 cavaliers. Il met à leur tête le frère d'Époredorix et il lui ordonne de porter la guerre chez les Allobroges. D'un autre côté, il envoie les Gabales et les hommes des cantons arvernes voisins contre les Helviens avec mission de ravager le pays, et il fait de même avec les Rutènes et les Cadurques envoyés sur le territoire des Volques Arécomiques. Cette action ne l'empêche pas de s'adresser aux Allobroges par le biais de messagers secrets et d'ambassades.

(BG, VII, 64, 2-7 ; trad. de l'auteur.)

## LES MOUVEMENTS BROWNIENS

César fut informé de la guerre gauloise alors qu'il se trouvait, avons-nous dit, à Ravenne. Il décida aussitôt de reprendre l'initiative et d'agir avec la plus grande rapidité. Il fut en outre rassuré par l'arrivée des renforts, trois nouvelles légions, soit quelque 15 000 hommes. Elles lui permettaient de mettre en œuvre une contre-stratégie. Quand on le suit sur une carte, on a l'impression d'un mouvement brownien, c'est-à-dire fait de « déplacements incessants et aléatoires ». Cependant, quand on étudie le détail, on voit qu'il ne prenait que des décisions rationnelles. D'ailleurs, on peut découper cette campagne en cinq étapes<sup>84</sup>.

1. César mena d'abord une espèce de *Blitzkrieg*, appuyant son action sur la *celeritas*, la « rapidité », une valeur caractéristique de tous les grands généraux romains. Il arrivait par surprise et sans délai tentait de prendre d'assaut la capitale ennemie. En cas d'échec, il faisait construire des machines terrifiantes, et cette entreprise était accompagnée par des travaux impressionnants. Ainsi il frappait les esprits avant de frapper les corps, autre aspect de la guerre psychologique.

Dès la mi-janvier, tout à fait hors de saison, il gagna la Province<sup>85</sup>. Il y laissa son légat appelé Lucius César, un cousin qui avait été consul, avec 22 cohortes (plus de 10 000 hommes, l'équivalent de deux légions à forts effectifs). Il plaça des garnisons chez les Allobroges, les Helviens et les Volques Arécomiques pour les protéger et les rassurer (la guerre psychologique était toujours présente à son esprit). Encouragés par son activisme, et sans doute désireux de lui plaire, les Helviens du Vivarais attaquèrent leurs voisins, sans doute les Gabales, clients des Arvernes. Ils furent soigneusement étrillés par les indépendantistes. Il semble que ce soit à ce moment que César ait recruté le plus de Germains, qui lui fournissaient une cavalerie très efficace contre celle que lui opposaient les Gaulois. De toute façon, nous avons vu que les Éduens, ses principaux fournisseurs, rechignaient de plus en plus à l'aider.

Puis César traversa les Cévennes malgré la neige qui bouchait les cols<sup>86</sup>. Il arriva chez les Arvernes qui ne l'attendaient évidemment pas et ravagea leur pays par le fer et par le feu. De là, il gagna Vienne puis Sens (*Agedincum*) où l'attendaient six légions, puis dix à la suite de l'arrivée de deux unités de ce type venues du pays des Rèmes (Reims) et de deux autres venues du pays des Lingons (Langres-Dijon). Cette ville joua un rôle stratégique essentiel en 52 avant J.-C.

En mars ou avril, Vercingétorix, sans doute pour le détourner de ses projets, assiégea alors une ville appelée *Gorgobina* ou *Gortona*, on ne sait (on ne sait pas non plus où elle se trouvait<sup>87</sup>). Mais César suivait son plan. Après un rapide siège victorieux de *Vellonodunum*<sup>88</sup>, chez les Sénons, il remplit la mission qui lui tenait le plus à cœur. Il se rendit à Orléans et il détruisit la ville de fond en comble.

2. Ce furent les Bituriges (Berry) qui essayèrent la suite de sa colère. En route, il rencontra l'agglomération de *Noviodunum* qui leur appartenait<sup>89</sup>. Les habitants lui ouvrirent d'abord leurs portes. Puis, à la nouvelle de l'approche de Vercingétorix, ils tentèrent de le chasser. Mais les cavaliers germains de César mirent en déroute les cavaliers gaulois qui leur avaient été opposés et qui firent de nouveau acte de reddition.

L'objectif majeur, à ce moment, c'était Bourges (*Avaricum*)<sup>90</sup>. Les Bituriges y avaient placé 40 000 hommes, malgré les conseils de Vercingétorix ; ils pensaient qu'elle était imprenable parce qu'elle était protégée sur trois côtés par des marais et sur le quatrième par un *murus gallicus*. César y arriva sans doute vers le milieu du mois d'avril et fit construire une terrasse d'assaut. Vercingétorix, qui avait pourtant dit que la ville n'était pas imprenable, tenta une diversion ; comme il ne la poussa pas assez fort, il fut accusé de collusion avec l'ennemi. Les guerriers bituriges tentèrent une sortie – en vain. Ils envisagèrent de fuir ; mais leurs femmes, qui ne voulaient pas être abandonnées aux légionnaires, poussèrent des cris et firent échouer l'entreprise. Finalement, César agit contre toute tradition en attaquant par une pluie battante. Les Bituriges, qui ne s'y attendaient pas, s'en aperçurent trop tard et la ville fut prise. Les légionnaires étaient si furieux contre les Gaulois, qui avaient massacré leurs compatriotes à *Cenabum* et qui leur avaient fait perdre du temps devant ce rempart, qu'ils en oublièrent de piller et tuèrent tout le monde, sans exception.

3. César décida ensuite de s'attaquer à un ennemi tout aussi important, le peuple des Arvernes. Il prit le chemin de sa capitale, Gergovie, où il arriva en mai ou au début de juin<sup>91</sup>. Des discussions ont divisé les érudits sur l'emplacement de ce site. Corrent au sud-sud-est de Clermont-Ferrand et les Côtes de Clermont au nord de cette ville n'ont rien livré qui puisse être daté de l'époque républicaine. Des fouilles récentes sur le site de Merdogne, au sud, ont donné des résultats convaincants<sup>92</sup>. L'agglomération était naturellement bien défendue ; les habitants avaient construit un rempart et, en contrebas, un autre mur de six mètres de haut. César fit aménager deux camps reliés par un fossé unique aux dimensions doubles (et non par deux fossés distincts comme on l'a cru pendant longtemps).

Les difficultés se multiplièrent. Un chef éduen, Litavicos, fit défection. Les légionnaires tentèrent un assaut. Les plus audacieux atteignirent le sommet du rempart, mais ils en furent vite délogés et subirent de lourdes pertes. César parle d'une légion détruite. Mais il ne faut pas comprendre qu'une légion isolée a été trouvée anéantie. Les pertes ont été réparties entre les légions, et elles représentaient en tout quelque 5 000 hommes. Dans ces conditions, le proconsul décida d'abandonner le siège. Les modernes se sont divisés sur la signification qu'il convient de donner à cet abandon. Michel Rambaud y voit la reconnaissance d'un désastre. Jérôme Carcopino, au contraire, affirme que César contrôlait la situation. Deux points restent néanmoins incontestables : César avait mis le siège devant une ville et il n'avait pas pu la prendre ; son armée y avait perdu un dixième de ses effectifs.

Du point de vue stratégique, il apparut alors clairement que Vercingétorix menaçait les peuples de la Province et que Labienus se trouvait en milieu hostile, au nord. Les derniers hésitants parmi les Gaulois cessèrent alors d'hésiter. Les chefs éduens Viridomar et Époredorix passèrent dans le camp de Vercingétorix et leurs compatriotes s'emparèrent de *Noviodunum*. Vers le milieu du mois de juin, César prit la route de Sens, qui jouait alors un rôle stratégique important.

4. La menace pesant sur Labienus se précisa. Une coalition se forma à l'ouest de Sens, et l'armée qui en émanait fut confiée à l'Aulerque Camulogène, un homme très âgé et très expérimenté. Labienus partit vers Lutèce en longeant la vallée de l'Yonne puis de la Seine. Arrêté vers Corbeil par un marais, il se replia en direction de Melun et prit la ville.

La bataille de Paris eut lieu dans la plaine d'Auteuil ou dans la plaine de Grenelle. Les Romains recoururent à une ruse, cas psychologiquement intéressant : quand l'ennemi inventait un stratagème, ils y voyaient une preuve de sa duplicité ; quand c'était eux qui l'inventaient, ils trouvaient que c'était la preuve de leur intelligence. Donc Labienus donna ordre à ses soldats de faire semblant de fuir, puis de se retourner brusquement et de reprendre le combat en bon ordre alors que les Gaulois, en pleine poursuite, seraient désorganisés : il recourait donc à la tactique de la fuite feinte. Camulogène, quand il crut ses ennemis en déroute, divisa ses troupes en trois corps et les lança à leur poursuite. Mal lui en prit. Certes, l'aile gauche des Romains, la VII<sup>e</sup> légion, fut bloquée ; mais leur aile droite, la XII<sup>e</sup> légion, balaya ses adversaires et put même effectuer un vaste mouvement tournant. L'armée gauloise, prise en tenaille, fut anéantie.

Labienus et ses hommes prirent le chemin de Sens où les attendait César. Le proconsul décida de quitter la Gaule du Nord et de retourner dans la Province pour la défendre. Même s'il ne le dit pas, il espérait aussi trouver plus facilement des vivres : la stratégie du *pull and push* avait bien fonctionné.

En outre, Vercingétorix voyait les ralliements se multiplier, notamment chez les Éduens. Une assemblée des chefs gaulois se tint dans leur capitale, Bibracte, et elle confirma les pouvoirs de l'Arverne. C'est cette assemblée qui a été qualifiée de « générale ». S'il est incontestable que de nombreux peuples y furent présents (quarante-et-un sur une soixantaine, soit les deux tiers), il y eut tout de même des absents. Certaines nations, comme les Vénètes, militairement anéantis, ne pouvaient pas même aligner quelques hommes. D'autres restèrent fidèles à Rome, essentiellement les Lingons, les Rèmes et les Ubiens. Et la Province ne bougea pas ; les Allobroges reçurent avec courtoisie les ambassadeurs de Vercingétorix<sup>93</sup>, mais ils ne s'engagèrent pas dans la guerre, peut-être par intérêt, peut-être par peur, peut-être par sincérité. Et peut-être pour ces trois motifs à la fois.

#### 5. Préludes à Alésia.

César était en pleine retraite, bien qu'il n'ait jamais voulu le reconnaître, et il se dirigeait donc vers la Province (d'où vient notre nom Provence<sup>94</sup>) : « Il marchait vers le pays des Séquanes par la frontière des Lingons, pour être plus à portée de secourir la Province romaine<sup>95</sup>. » Cette frontière est marquée à l'ouest par une ligne passant par Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine et Tonnerre, et par le cours de la Saône à l'est. Elle descend un peu au sud de Dijon, vers le gué de la Vouge. Ce membre de phrase du *Bellum gallicum* a été souvent disséqué et utilisé pour prouver qu'Alésia se trouvait à l'est ou à l'ouest de Langres, en Côte-d'Or ou dans le Jura. On voit qu'il ne permet pas de trancher. En revanche, il doit être repris et confronté à la suite pour établir une meilleure localisation de cette bataille.

C'est alors que l'armée romaine fut attaquée par des cavaliers gaulois. Où eut lieu cet affrontement ? Napoléon III a pensé à la vallée de la Vingeanne. D'autres à Dijon. En fait, ce n'est pas possible. En effet, César dit plus loin qu'il campa devant Alésia le jour qui suivit cette bataille. Suivant qu'elle ait eu lieu le matin ou l'après-midi et qu'il soit arrivé devant Alésia le matin ou le soir, le trajet a duré au moins un jour, au plus deux jours. À une vitesse de 10 kilomètres par jour, ou à peine plus, il faut donc chercher un espace dégagé dans un rayon de 10-11 à 20-22 kilomètres depuis Alésia et un lieu plus proche. Christian Goudineau avait proposé les environs de Montbard, ce qui est raisonnable. Bon connaisseur de cette région, Jean-Louis Voisin soutient une autre thèse : Fain-les-Moutiers, dans l'ouest-sud-ouest de Montbard<sup>96</sup>. C'est assurément dans ce secteur qu'il faut chercher.

Rappelons qu'entre la Saône et Alise-Sainte-Reine, la distance est de plus de 100 kilomètres ; d'ailleurs, entre ce fleuve et La Chaux-des-Crotenay, dans le Jura, où quelques-uns veulent placer Alésia, cette distance est à peu près analogue. Les partisans de la thèse jurassienne doivent également dire où aurait eu lieu cette bataille.

S'il n'est pas aisé de résoudre le problème du lieu, il n'est pas facile non plus de répondre à la question de la date, car César n'est pas précis. Mais Jérôme Carcopino a eu d'excellentes idées et, finalement, le moment de cette arrivée est connu avec une relative précision. Ce savant a relevé que le blé venait d'être engrangé ; il en a déduit que cet événement se plaça dans la deuxième quinzaine du mois d'août<sup>97</sup>.

C'est Vercingétorix qui avait pris l'initiative de détourner le proconsul de son chemin, de l'empêcher de gagner la Province et de le provoquer dans une grande rencontre. Il avait marché pendant trois jours et établi son camp à 10 000 pas des Romains, c'est-à-dire à environ 15 kilomètres (nous suivons ici l'interprétation de Michel Reddé qui traduit à juste titre *trinīs castris* par « en trois étapes » et pas par « dans trois camps », comme on le faisait jusqu'alors<sup>98</sup>). Vercingétorix opérait là un changement de stratégie : jusqu'alors, il avait choisi de chasser les Romains de la Gaule du Nord ; désormais, il voulait détruire leur armée<sup>99</sup>. Cette évolution le conduisit à demander un nouveau serment à ses compatriotes, qui s'engagèrent à anéantir leurs ennemis<sup>100</sup>.

Pour ouvrir les hostilités, le chef arverne choisit une bataille de cavalerie. Il répartit ses troupes en trois corps ; il voulait attaquer les Romains à la fois frontalement et sur chaque flanc<sup>101</sup>. César accepta la rencontre. Lui aussi répartit ses cavaliers en trois corps et la bataille s'engagea avec un certain équilibre des forces<sup>102</sup>. Mais il ne fallait pas négliger les Germains de César. Placés à la droite du dispositif romain, ils chassèrent les Gaulois d'une colline dont ils s'emparèrent ; de là, ils prirent leur élan, descendirent vers une rivière, où ils massacrèrent leurs ennemis directs<sup>103</sup>. Leur aile gauche détruite, les cavaliers gaulois furent vaincus et trois chefs éduens capturés<sup>104</sup>.

La bataille de cavalerie avant Alésia :

Le lendemain, la cavalerie [des Gaulois] est divisée en trois corps ; deux d'entre eux font leur apparition sur nos deux flancs ; le troisième, à l'avant, entreprend de nous barrer la route. L'ayant appris, César ordonne que sa cavalerie soit également divisée en trois corps et qu'elle marche contre l'ennemi. On se bat partout à la fois. L'armée s'arrête et les bagages sont placés entre les légions. Si les nôtres paraissent en difficulté ou sérieusement menacés sur quelque point, César ordonnait que les *signa* avancent et que soit adopté l'ordre de bataille [...] Enfin, des Germains, venus de l'aile droite et voyant des ennemis sur une hauteur très élevée, les chassent de ce site et ils poursuivent les fuyards jusqu'au fleuve où Vercingétorix avait pris position avec ses troupes d'infanterie ; ils en tuent un grand nombre. Voyant cette situation et craignant d'être encerclés, les autres se mettent à fuir. Partout c'est le massacre.

(BG, VII, 67, 1-7 ; trad. de l'auteur.)

Vercingétorix changeait une nouvelle fois de tactique, considère-t-on en général. Une telle évolution n'aurait rien d'étonnant. Il est probable que cette première rencontre n'avait d'autre but que de provoquer César pour l'attirer dans ce qui devait être un piège. En effet, le Gaulois se rendit à Alésia, ville des Mandubiens<sup>105</sup>, accompagné par toute son armée, sa cavalerie, son infanterie et ses bagages<sup>106</sup>. Et il semble qu'il avait en tête la tactique dite « du marteau et de l'enclume ». Il rassemblait des forces dans un point (ici la ville d'Alésia) pour y attirer l'ennemi : c'était l'enclume. Une fois les Romains installés, des renforts gaulois, appelés auparavant, arrivaient et prenaient en tenaille les Romains ; ils étaient le marteau. Remarquons au passage que l'armée française fit le même choix tactique à Diên Biên Phu, bien des siècles plus tard. Il est possible que Vercingétorix ait eu en tête le succès qu'il avait remporté sur César dans un autre siège, à Gergovie, peu de temps auparavant. Pourquoi ne pas recommencer la même manœuvre, en mieux, avec le secours de renforts extérieurs ?

Le choix d'Alésia a intrigué les chercheurs. Les explications avancées permettent de les ranger en deux écoles. Pour les uns Alésia était un centre sacré important. Ils fondent leur argumentation sur le grand nombre de documents religieux relevés au cours des fouilles effectuées sur ce site et portant sur les bâtiments d'époque romaine. Pour d'autres, que nous approuvons, ces dévotions n'avaient rien d'extraordinaire<sup>107</sup>. Les Mandubiens étaient certes pieux, mais pas plus que n'importe quel autre peuple de l'Antiquité. De toute façon, le site était exceptionnellement bon pour soutenir un siège ; s'il ne le savait pas déjà, Vercingétorix s'en est vite rendu compte.

Pendant cette marche, César n'était pas resté inactif, mais il était resté prudent. Il plaça ses bagages sur une colline sous la garde de deux légions. Et il suivit Vercingétorix. Son avant-garde rattrapa l'arrière-garde des Gaulois et lui tua 3 000 hommes<sup>108</sup> ; peut-on compter cette affaire comme une deuxième bataille ? Ou comme une escarmouche ? En tout cas, ce fut pour le moins une escarmouche sanglante.

Arrivé à la suite de son ennemi devant Alésia le lendemain, César campa à proximité. Lui aussi se rendit vite compte que ce site, idéal pour la poliorcétique défensive, pouvait aussi être utilisé dans un autre sens : donner la victoire aux Romains. Il entreprit immédiatement l'investissement d'Alésia<sup>109</sup>.

La guerre de mouvement se transformait en guerre de siège. Les deux adversaires pensaient qu'ils avaient les moyens de tenir et de remporter la victoire ; chacun avait des hommes et des connaissances en poliorcétique. Mais l'un des deux a sous-estimé l'autre.

## CHAPITRE V

### CÉSAR ET VERCINGÉTORIX (52 AVANT J.-C.)

Quand un homme politique veut engager une guerre, il devrait toujours mesurer l'équilibre ou le déséquilibre des forces avant de prendre une décision. Une étude objective en ferait hésiter plus d'un. Mais c'est souvent difficile, il est vrai, de calculer qui possède l'avantage. Nous avons vu plus haut que les légionnaires bénéficiaient en principe d'une hiérarchie, d'un armement, d'une pratique de l'exercice et d'une tactique qui leur donnaient une nette supériorité sur les Gaulois. Restent trois éléments à prendre en considération : le nombre, le commandement suprême et le moral.

#### LA DIPLOMATIE

La guerre des Gaules montre que les parties en cause, Romains comme Gaulois, respectaient et appliquaient des règles non écrites, une sorte de « droit international » fondé sur la coutume, non sur des traités, mais respecté en principe par tous<sup>110</sup>. Quand deux États voulaient s'entendre, des ambassadeurs, considérés comme sacrés, allaient de l'un à l'autre. Dans tous les cas, les tractations aboutissaient à un échange de serments prêtés devant les dieux ; bien entendu, si les circonstances y incitaient, certains arrangements se faisaient avec le Diable, à défaut d'arrangement avec Dieu, et, à vrai dire, la parole donnée dans ces conditions ne valait pas grand'chose.

Quoi qu'il en soit, le plus faible remettait au plus fort des contingents de soldats dits *socii*, « alliés », et lui fournissait des vivres, surtout du blé. Enfin, la pratique des otages était institutionnalisée : ils étaient normalement remis par le faible au fort, et sacrifiés si le vent tournait. Ils étaient échangés quand les deux parties disposaient de forces équilibrées<sup>111</sup>. Et seuls les Romains, qui ne se reconnaissaient pas d'égaux, n'en livraient jamais.

#### LES ROMAINS

##### L'armée<sup>2</sup>

Comme souvent, il est impossible de dire avec certitude de combien d'hommes disposait César en 52 avant J.-C. ; il s'est arrangé pour qu'on ne le sache pas avec précision, sans doute dans l'espoir que ses effectifs seraient sous-estimés. Après de savants calculs portant sur les légions mentionnées, celles qui

ont disparu, celles qui ont pu disparaître, etc., Jacques Harmand est arrivé à un total de 10 légions, Napoléon III de 11 et Lawrence Keppie de 12, portant les numéros I et V à XV. Peut-être Jacques Harmand avait-il raison, mais il n'est pas exclu que les comptes de Lawrence Keppie soient justes. Sachant qu'une de ces unités compte environ 5 000 hommes, plus ou moins suivant les circonstances, nous arrivons à un total approximatif de 50 000 légionnaires<sup>112</sup>.

César disposait aussi de soldats fournis par les peuples alliés, les *socii*, qui lui donnaient en particulier la cavalerie dont il avait besoin. Mais il ne leur attachait pas beaucoup d'importance, sauf aux troupes montées ; c'est ainsi que, dans les années précédentes, on a vu surgir de nulle part des Numides, des Baléares ou encore des Crétois, qui disparaissaient aussi vite qu'ils étaient apparus ; de toute façon, ils ne jouaient pas un grand rôle au combat et n'apparaissaient jamais dans les batailles, où seuls les légionnaires intervenaient. Jacques Harmand, toujours par des calculs difficiles, a estimé à 6 000 le nombre de cavaliers disponibles<sup>113</sup> ; c'est un minimum.

De toute façon, au moment d'Alésia, les contingents des *socii* ne devaient pas être nombreux. Les Éduens avaient fait défection, entraînant dans leur sillage les peuples qui étaient leurs clients. Beaucoup d'autres étaient entrés en dissidence et s'étaient placés sous l'autorité de Vercingétorix. Il ne restait guère du côté des Romains que les Rèmes et les Lingons, ainsi que les Ubiens qui étaient des Germains. De plus, César a utilisé à plusieurs reprises des cavaliers germains, qui l'emportaient sur les Gaulois par leur sauvagerie et leur tactique. Les Trévires ne se joignirent pas à la révolte, mais pour des raisons autres que des sentiments philo-romains<sup>114</sup>.

Pour en revenir aux légionnaires, nous constatons que César leur accorde une grande importance et que, s'il ne nomme pas tel ou tel homme qui s'est illustré, s'il ne s'intéresse pas beaucoup aux individus, il tient le plus grand compte d'eux en tant que collectivité. Il sait qu'ils ressentent de la peur en allant à l'ennemi<sup>115</sup>, mais c'est normal, c'est un sentiment partagé de tous temps par tous les soldats. Il n'ignore pas que cette faiblesse est aggravée par la faim : devant Alésia, il n'a que peu de vivres et chaque soldat ne peut compter que sur trente jours de ravitaillement<sup>116</sup>. Elle est aggravée aussi par le bruit dans la bataille, le son des trompettes ennemies et les cris des guerriers<sup>117</sup>.

À l'opposé, plusieurs motifs les poussent à ne pas refuser le danger, malgré ses incertitudes. Ils ont le sentiment que ce combat sera décisif (ils peuvent se tromper, bien sûr, mais ils sont entretenus dans cette idée par leur chef), qu'une fois la victoire acquise, ils pourront se reposer, et que ce sera la fin de leurs misères<sup>118</sup>. Ils ont confiance en leur général ; point n'est besoin de l'exprimer, c'est sous-entendu en permanence. Ils espèrent eux aussi qu'il va les louer, ils attendent sa *laus*. Ils veulent montrer leur dévouement à l'État. Ils redoutent qu'on les accuse de lâcheté<sup>119</sup>. C'est pourquoi ils travaillent jour et nuit à édifier les défenses jugées indispensables<sup>120</sup>.

D'ailleurs, ils sont des professionnels qui connaissent leur métier, ils l'ont appris. À ce propos, une phrase du *Bellum gallicum* pose un problème. En effet, lit-on, un chef gaulois remarque que les légionnaires pratiquent l'exercice chaque jour<sup>121</sup>. Or il n'est pas d'usage de faire pratiquer l'exercice en opération, car il est trop tard pour se former. On peut supposer soit que César venait de recevoir un contingent de recrues, et qu'il ne voulait pas le dire, soit qu'il a demandé cet effort pour effrayer les ennemis, pour leur montrer le niveau de compétence de ses hommes. Les légionnaires ont donc un moral élevé : César ne néglige pas les aspects psychologiques de la guerre.

## Le chef

On le voit, les Romains disposent d'un atout exceptionnel : César. Il le dit lui-même, et il n'est pas sûr qu'il ait menti sur ce point : la plupart des commentateurs reconnaissent son exceptionnel génie militaire, et nous ne les contredirons pas.

En 52, il avait quarante-huit ans. Il faut savoir que l'espérance de vie dans l'Antiquité romaine n'était que de quarante-cinq ans. À quarante ans, un homme passait pour un vieillard. César, lui, était pourtant toujours vert. Jusqu'en 45, il a parcouru l'ensemble du monde romain à cheval, ce qui est un exploit. En 47, il était encore capable de traverser à la nage le port d'Alexandrie – pour sauver sa vie il est vrai.

C'est surtout dans le domaine militaire qu'il avait progressé. Certes, il s'était toujours montré un excellent chef de guerre (tel est du moins notre avis). Mais, en six ans de combats, il avait vu passer sous ses ordres beaucoup de nobles très compétents dans ce domaine et il avait vécu toutes sortes de situations, des sièges, des batailles en rase campagne, des batailles navales, des débarquements, des embuscades, des raids, etc., bref, tout ce qu'il était possible d'inventer à cette époque. Quoi qu'il en soit, il avait acquis une compétence exceptionnelle dans le fonctionnement de l'armée romaine et des guerriers gaulois. Avoir un tel chef représentait un avantage certain pour les légions.

## LES GAULOIS

### L'armée

Vercingétorix, qui commandait en chef l'armée gauloise, disposait au maximum de 80 000 hommes d'élite, et pas de 170 000 comme le dit Plutarque<sup>122</sup>. C'est avec eux qu'il se rendit dans Alésia avec l'intention claire de s'y enfermer pour y attirer l'armée romaine. Mais il se heurtait à un problème, au demeurant le même que celui qui se posait à son adversaire : les vivres. Le mont Auxois possède des sources, et il n'y avait pas à craindre la soif ; mais les Gaulois n'avaient que trente jours de ravitaillement et pouvaient redouter la faim. Vercingétorix commença par réquisitionner le blé et le bétail qui se trouvaient là, et il procéda à un partage de ces biens<sup>123</sup>. Par la suite, redoutant un allongement de la durée des opérations, il se résolut à expulser les non-combattants, c'est-à-dire les femmes, les enfants et les vieillards qui vivaient dans Alésia, des Mandubiens. César refusa de les accueillir : comportement cruel, mais de bonne guerre ; les malheureux moururent de faim et de soif entre les lignes<sup>124</sup>. On remarque d'ailleurs que la bataille d'Alésia ne pouvait pas durer longtemps : les Gaulois et les Romains n'avaient, les uns et les autres, qu'un mois de vivres...

Pour mettre en pratique son plan, il lui fallait une armée extérieure, la fameuse « armée de secours » dont parlent les modernes. Il envoya donc tous ses cavaliers auprès des différents peuples de la Gaule pour qu'ils demandent des renforts<sup>125</sup>. Comme ces derniers représentaient une part non négligeable de ses effectifs, et comme une partie des fantassins restants pouvait camper sur le flanc ouest du mont Auxois, on peut rassurer les historiens qui s'inquiétaient de la surpopulation d'Alésia : les nouveaux défenseurs étaient peut-être un peu serrés, mais ils tenaient dans cet espace.

Vercingétorix avait réclamé à chaque peuple de la Gaule tous les hommes disponibles. Mais les chefs à qui la requête fut formulée estimèrent qu'une telle masse d'hommes entraînerait une pagaille indescriptible, nuisible au bon déroulement des opérations<sup>126</sup>. Après de longs palabres, ils fixèrent des effectifs imposants, leur donnant une forte supériorité numérique, au total 240 000 fantassins et seulement 6 000 à 8 000 cavaliers<sup>127</sup>. Certains auteurs, qui semblent moins fiables, avancent des chiffres de 200 000 et 300 000 hommes<sup>128</sup>.

Éduens + clients ( <i>clientes</i> ), Ségusiaves, Ambivarètes, Aulerques Brannovices, Blannoviens		35 000
Arvernes + sujets ( <i>qui sub imperio sunt</i> ), Éleutètes, Cadurques, Gabales, Vellaves		35 000
Séquanes, Sénons, Bituriges, Santons, Rutènes, Carnutes	12 000 x 6	72 000
Bellovaques	10 000 demandés ; 2 000 accordés	2 000
Pictons, Turons, Parisiens, Helvètes	8 000 x 4	32 000
Ambiens, Médiomatriques, Pétrocores, Nerviens, Morins, Nitiobriges, Aulerques Cénomans	5 000 x 7	35 000
Atrébates		4 000
Véliocasses, Lexoviens, Aulerques Éburovices	3 000 x 3	9 000
Rauraques, Boïens	1 000 x 2	2 000
Coriosolites, Riédons, Ambibares, Calètes, Osismes, Lémovices, Unelles		20 000
Total général		246 000

Les historiens disent que ce fut une levée en masse ou une insurrection générale. En fait, il y avait pourtant des absents : les Lingons et les Rèmes par fidélité à Rome, les Trévires aussi, retenus par d'autres difficultés, et les Vénètes militairement anéantis en 56 avant J.-C. Deux peuples sortaient du lot par leur puissance, les Éduens en première position et les Arvernes derrière eux. Les Éduens étaient d'ailleurs un peu mécontents parce que c'était un Arverne qui avait pris la direction des opérations<sup>129</sup>.

Quoi qu'il en soit, Vercingétorix avait fait choix d'une nouvelle tactique qui était en même temps une stratégie. (Nous rappelons que nous employons par commodité le mot « tactique » pour désigner la mise en œuvre de moyens divers en vue de gagner une bataille, et le mot « stratégie » pour définir la même organisation pour gagner une guerre.) Il voulait en finir une bonne fois pour toutes, instaurer la paix durablement en détruisant l'armée de César. Pour ce faire, il eut recours, comme on l'a dit, à la tactique du marteau et de l'enclume : les 80 000 hommes installés sur le mont Auxois fixaient les légionnaires autour d'eux, comme sur une enclume ; les 246 000 hommes de renfort, agissant comme un marteau, les écraseraient contre ce relief.

Le texte de César pose ici un problème trop vite évacué. Il dit en effet que quatre chefs furent placés à la tête de l'armée de secours, Comm l'Atrébate, les Éduens Viridomaros et Époredorix, et l'Arverne Vercassivellaunos. En outre, un conseil de guerre, formé des délégués des cités, devait les assister<sup>130</sup>. Jacques Harmand a vu dans cette organisation une preuve de méfiance à l'égard de Vercingétorix. On peut l'expliquer autrement : elle permettait de commander les troupes de renfort, qui ne pouvaient pas recevoir d'ordres donnés par le commandement installé sur le mont Auxois. Dans ce cas, la méfiance s'exerçait plutôt sur chaque membre du groupe des quatre.

Voilà pour le commandement. Qu'en était-il des hommes ? Si les Gaulois, comme tous les hommes, devaient ressentir de la peur en allant à l'ennemi, une peur aggravée par la faim dans le cas des combattants du mont Auxois, ils avaient de solides motifs pour aller de l'avant. Et d'abord, leur courage, que César n'a jamais mis en doute. Comme les Romains, ils recherchaient la louange (*laus*), voulaient prouver leur dévouement à la cause commune (*virtus*) et redoutaient le déshonneur (*timor ignominiae*)<sup>131</sup>. Et ils avaient une raison supplémentaire de se conduire ainsi qui leur était propre, la recherche de la

*libertas*, l'indépendance<sup>132</sup>. Ce mot, qui peut être traduit par « liberté », peut certes recouvrir des réalités très diverses. Dans ce cas, il est défini à plusieurs reprises et opposé à *servitus*, le statut servile, niveau social des esclaves<sup>133</sup>. Dans un passage important, un des lieutenants de Vercingétorix, Critognatos, le définit comme le refus du droit romain et de la mainmise des Italiens sur les biens fonciers des Gaulois<sup>134</sup>.

Les Gaulois se battaient pour la liberté de leur pays et pour en chasser les Romains ; c'était là leur but de guerre, un but de guerre parfaitement clair. Mais César leur reprochait leur ingratitude<sup>135</sup>. Ils oubliaient l'*amicitia*, une notion qui se rapproche de notre amitié, mais pour les Romains plus contraignante. Elle sous-entend que des bienfaits, des *beneficia*, ont été accordés. Elle comporte en outre des implications non seulement morales, philosophiques et religieuses, mais encore juridiques. L'oubli de ces liens fondés sur la générosité constitue un délit ; Cicéron et Sénèque ont accordé assez d'importance à l'*amicitia* pour lui consacrer chacun un traité.

Autre avantage pour les Gaulois : ils avaient enfin l'unité de commandement, tactiquement surtout sur le mont Auxois, mais aussi, au moins en théorie, sur l'ensemble de l'armée. César dit en effet que Vercingétorix fut *imperator*, même s'il ajoute aussitôt qu'il devait ce titre à la multitude (ce mot chez un Romain, même ardent défenseur du clan des populaires, ne possédait pas un sens très élogieux)<sup>136</sup>. Et ils avaient un chef exceptionnel, Vercingétorix.

## **Le chef**

En 52 avant J.-C., Vercingétorix était plus jeune que César, puisqu'il avait entre vingt et trente ans. Aristocrate, il avait reçu une éducation générale et surtout militaire ; ancien compagnon de César, il connaissait l'armée romaine. Il semble qu'il n'ait pas eu moins d'ambition politique que son illustre adversaire ; et qu'il ait fini par devenir un tacticien et un stratège très compétent – c'est du moins ce que nous croyons.

Au total, nous voyons que les Romains bénéficiaient d'un avantage certain, grâce à une armée très professionnelle, très bien équipée et très bien commandée, César n'étant pas le moindre de ses atouts. Contre cette terrible machine de guerre, les Gaulois avaient peu de chances de l'emporter. La principale, c'était sans doute Vercingétorix. Ils pouvaient aussi compter sur le nombre et le courage, ce qui n'est pas inutile dans ce genre de situations.

## CHAPITRE VI

### LA CÔTE-D'OR OU LE JURA

La localisation de l'Alésia où eut lieu une grande bataille de la guerre des Gaules en 52 avant J.-C. a donné naissance à un de ces conflits franco-français dont notre pays a le secret, une deuxième bataille d'Alésia, non moins acharnée que la première, mais heureusement moins sanglante. Deux théories se sont affrontées et s'affrontent encore avec passion. Il n'est pas vain de revenir sur ce sujet, car récemment de nouvelles découvertes ont été annoncées. En bonne méthode (la bonne méthode des études historiques), il convient de présenter les deux thèses et les arguments qui les soutiennent, en commençant par la plus ancienne. Il paraît inutile de s'attarder sur les nombreuses propositions fantaisistes formulées dans un passé plus lointain, à commencer par Alès dans le Gard ; elles ont été énumérées par Michel Reddé et par Jean-Louis Voisin<sup>137</sup> ; plus personne ne défend aucune d'entre elles. En outre, nous essaierons d'éviter la polémique et les injures (car on a entendu et lu : « escroquerie », « imposture », par exemple) ; restons scientifiques.

#### LA THÈSE DE LA CÔTE-D'OR

Les historiens et les archéologues actuels s'accordent tous pour dire que l'Alésia de César correspond à Alise-Sainte-Reine, département de la Côte-d'Or, dans la province de Bourgogne<sup>138</sup>. Ce site sera décrit plus loin ; bornons-nous en un premier temps au problème de la localisation.

La mention d'Alise comme *Alesia*, lieu de la bataille de César, se trouve dès le IX<sup>e</sup> siècle dans un écrit de Héric, moine de Saint-Germain d'Auxerre. Mais elle n'a été énoncée pour la première fois de manière scientifique que par des savants qui avaient été requis par Napoléon III et qui ont fait des fouilles sur ce site entre 1861 et 1865. Depuis, tous les grands noms de l'université ont admis cette thèse, à commencer par Camille Jullian ; sans prétendre à l'exhaustivité, on peut lui ajouter les noms d'Émile Espérandieu, Jules Toutain, Jérôme Carcopino, Jacques Harmand, Joël Le Gall, Christian Goudineau, René Goguy et Michel Reddé. Bien d'autres mériteraient d'être cités ; qu'ils nous pardonnent de ne pas tous les mentionner. Notons en outre que les étrangers ne se posent jamais ce problème : pour eux, Alésia et Alise, c'est un seul et même lieu ; on verra là-dessus le point de vue de l'Allemand Siegmund von Schnurbein, à qui Michel Reddé a demandé sa collaboration pour les dernières grandes fouilles qui y ont été effectuées. C'est donc bien un problème franco-français.

Les partisans de la Côte-d'Or considèrent que les textes doivent être lus avec calme et esprit critique. Ils constatent que les passages de César, très souvent cités, n'apportent pas de preuves absolues, et

surtout qu'ils ne contredisent pas leur thèse.

Le site d'Alésia :

La ville d'Alésia elle-même se trouvait au sommet d'une colline, sur un emplacement tout à fait élevé, au point qu'il paraissait impossible de la prendre autrement que par un siège. Les deux pieds de cette colline étaient arrosés par deux cours d'eau. En avant de cette ville s'étendait une plaine d'une longueur d'environ trois mille pas [4,400 kilomètres] ; sur tous les autres côtés, des collines, à peu de distance et d'une même hauteur, entouraient la ville.

(BG, VII, 69, 1-4 ; trad. de l'auteur.)

En revanche, les défenseurs de cette thèse accordent une attention plus limitée à cette description : un plateau étroit et allongé, encadré par deux cours d'eau et dominant une plaine. En effet, le proconsul ne cherchait pas à préparer des visites touristiques ni à faire œuvre de géographe, il ne se souciait pas de descriptions précises : pas de point coté, pas d'altitude. Il voulait seulement montrer que le site était difficilement prenable et que son propre succès ne s'expliquait que par son talent et son génie. Cette description ne donne donc pas une image nette et précise du mont Auxois.

C'est ainsi que, dans le passage le plus utilisé, César dit qu'il « marchait vers le pays des Séquanes par la frontière des Lingons, pour être plus à portée de secourir la Province romaine ». Puis il ajoute qu'après une première bataille « Vercingétorix [...] prit le chemin d'Alésia, ville des Mandubiens », et qu'il l'y suivit. De fait, arrivé sur le territoire des Lingons, le proconsul a pu tourner soit à droite, vers la Côte-d'Or, soit à gauche, vers le Jura. Plutarque ne donne pas de renseignements exploitables, ni dans un sens ni dans l'autre. Quant à Dion Cassius, selon qui le Romain se trouvait chez les Séquanes du Jura, nous mesurerons plus loin la valeur de ses indications.

D'autres écrits semblent plus précieux à l'appui de cette thèse.

Une inscription d'époque romaine, du II<sup>e</sup> siècle de notre ère sans doute, et rédigée en langue gauloise, mentionne ALISIIA<sup>139</sup>. On ne s'étonnera pas de cette forme comportant un premier « i » transformé en « e » par la suite, et un deuxième « i » long, à condition de se tourner vers les philologues. Elle a été étudiée par Pierre-Yves Lambert et Xavier Delamarre qui expliquent linguistiquement la forme ALISIIA. En voici le texte et la traduction de Pierre-Yves Lambert :

MARTIALIS DANNOTALI ievrv vcvete sosin celicnon etic gobedbi dvgiiontio vcvetin in... alisiia	Martialis, fils de Dannotalos, a offert à Ucuëtis ce bâtiment (celicnon), et cela avec les forgerons qui honorent Ucuëtis à Alise.
--	---

Ucuëtis était le dieu des forgerons, métier pour lequel les ouvriers d'Alésia étaient réputés d'après Pline l'Ancien (XXXIV, 48). Michel Mangin a trouvé et fouillé par la suite des ateliers de métallurgie, installés dans cette agglomération<sup>140</sup>.

Le mot gaulois *alisia* désigne soit l'« alisier », un arbre, soit la « roche », ou encore la « falaise » (\**alisa*), ce qui convient bien à ce site ; et c'est lui qui a donné la forme latinisée *Alesia* par une évolution banale pour les linguistes<sup>141</sup>. De plus, six tessères de plomb, datées de la fin du II<sup>e</sup> siècle ou du III<sup>e</sup> siècle, portent le même nom sous une forme plus ou moins abrégée : ALI, ALISIENS. Puis les textes se suivent de manière continue et en grand nombre : La *Vie de saint Germain d'Auxerre*, rédigée vers 430, mentionne le *locus Alisiensis*. Dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle, les archives le désignent sous l'appellation de *pagus Alisiensis*. Une charte de 717 appelle ce lieu *Alsinsse*<sup>142</sup>. Et, comme on l'a dit, le moine Héric fut le

premier à mettre en relation, vers 866, César et ce site, appelé Alésia. Il serait trop long d'énumérer tous les passages ultérieurs où Alise-Sainte-Reine est nommée *Alesia*. En résumé, ces historiens ne voient aucune raison de douter qu'Alise-Sainte-Reine ait été l'*Alesia* de l'Antiquité.

Ce qui intéresse davantage les partisans de cette thèse est l'apport de l'archéologie.

Des découvertes fortuites d'armes et de monnaies avaient été faites depuis longtemps sur ce site ; ce furent elles qui, ajoutées à la toponymie, incitèrent les fouilleurs de Napoléon III à y entreprendre des recherches. Elles montrent en effet, d'un côté, une agglomération gauloise, située sur le mont Auxois, qui a été assiégée par des Romains qui ont fait d'importants travaux de poliorcétique. Les fouilles les plus récentes ont montré l'existence de cette agglomération. Elle était défendue par un mur du type *murus gallicus*, retrouvé sur environ vingt-cinq mètres à La Croix-Saint-Charles et sur une trentaine de mètres au lieu-dit En-Curiot ; on aurait même vu une porte en tenaille.

D'un autre côté, du côté des Romains, les archéologues de Napoléon III ont trouvé deux défenses linéaires flanquées de tours, des pièges aménagés devant elles et des défenses ponctuelles, des camps. Ces trouvailles, disent-ils, correspondent bien au texte de César. Sans doute agacé par les critiques dirigées contre cette théorie, Michel Reddé entreprit des campagnes de fouilles sur ce site. Pour que les résultats en fussent incontestables, il associa au projet une équipe allemande, dirigée par Siegmund von Schnurbein. Les recherches eurent lieu, et les résultats furent publiés avec une grande célérité. Les auteurs concluaient que les archéologues de Napoléon III avaient bien travaillé, certes avec les moyens de leur temps, mais bien en tout cas. Les deux défenses linéaires furent retrouvées, mais non fouillées sur toute leur longueur. Les défenses ponctuelles furent retrouvées elles aussi, mais les derniers travaux apportèrent quelques changements au tableau : certains camps n'en étaient pas. En revanche, ils ajoutèrent une enceinte à la liste préalable. Et, si l'on retrouva les pièges, on constata qu'ils n'avaient pas tous été installés partout de manière systématique : suivant les endroits, les hommes de César avaient eu recours aux uns ou aux autres.

La photographie aérienne fut aussi employée avec bonheur, en particulier grâce aux missions de René Goguet. Très récemment, des spécialistes ont eu recours au LIDAR, un scanner aéroporté. Cet appareil est recalé en permanence par GPS et il envoie des ondes radar qui mesurent la distance de l'appareil au sol et qui permettent de pénétrer sous le couvert végétal. Il a ainsi été possible de confirmer les relevés de René Goguet, qui eux-mêmes confirmaient les fouilles du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il faut aussi prendre en compte ce que les archéologues appellent le « mobilier », les armes et les monnaies. Elles étaient déjà abondantes avant et dans les fouilles de Napoléon III. Par la suite, beaucoup d'autres furent trouvées, par des paysans ou des promeneurs, ainsi qu'au cours de fouilles programmées, certes de moindre ampleur que les précédentes, en particulier celles de Jacques Le Gall ; elles n'en ont pas moins eu lieu et il est dommage qu'on les oublie souvent. Enfin, d'autres trouvailles doivent être portées au crédit des équipes dirigées par Michel Reddé et Siegmund von Schnurbein.

Le site avait livré plus de six cents armes, malheureusement difficiles à exploiter, car il n'est pas souvent possible de dire si elles avaient appartenu aux Romains ou aux Gaulois : les uns et les autres utilisaient des instruments assez semblables, et ils pouvaient les avoir achetés à des marchands parce qu'ils les jugeaient efficaces et bien qu'elles aient été conçues pour des ennemis. Comme, en outre, les armes perdues étaient souvent ramassées après la bataille, car le fer avait une grande valeur économique et pouvait être refondu, les découvertes prouvent bien qu'une grande bataille eut lieu sur ce site. Ce qui est peut-être le plus intéressant, ce sont des balles de fronde en plomb, car elles portent le nom de l'un des lieutenants de César, Labienus : T LABI, pour T[itus] Labi[enus].

Il y a mieux. Les monnaies, disent les défenseurs de cette thèse, sont encore plus riches d'enseignements et nombreuses (près de neuf cents). Elles se répartissent en deux groupes, différenciés

sans ambiguïté. Près de deux cents pièces, 164 précisément, avaient été frappées par l'État romain, et aucune n'est postérieure à l'année 54 avant J.-C.<sup>143</sup>. Quant aux 731 pièces gauloises, elles appartenaient aux peuples ayant participé à la bataille, Arvernes, Éduens, Bituriges et Sénon ; toutefois, Michel Reddé a estimé que les pièces retrouvées ne venaient pas de l'armée de secours<sup>144</sup>. Certes, elles portaient les noms de chefs impliqués dans l'affaire, et au premier rang VERCINGETORIXIS, ainsi que les Arvernes Epasnactos et Vercassivellaunos, Togirix le Séquane, Comm l'Atrébate, Dumnorix l'Éduen, Lucter et Litavicus. Mais elles ont été trouvées soit sur la défense linéaire interne – elles proviendraient alors de pertes subies par des assiégés tentant de rompre le siège –, soit dans un camp romain – elles correspondraient à la paie de *socii* ou à du butin. Il est possible qu'il y ait eu un peu de désordre dans les rangements effectués au musée de Saint-Germain-en-Laye au temps de Napoléon III. Mais les découvertes dues au hasard depuis 1865 et celles qui proviennent des fouilles de Michel Reddé confirment ce tableau.

Devant cette accumulation de preuves, les partisans de la thèse *Alesia* = Alise-Sainte-Reine ne doutent pas de leur interprétation. En 1967 déjà, Jacques Harmand considérait que le problème de la localisation était une « question morte ». Michel Reddé, récemment, a manifesté quelque exaspération et refusé de perdre du temps à reprendre le débat. Pourtant, le débat a repris.

## LA THÈSE DU JURA

Il est normal et même sain de remettre en cause les théories, même celles qui semblent le mieux assurées. Et aucune thèse ne peut être balayée d'un revers de main.

Quelques personnes ont relu César et remarqué que son texte ne prouve pas qu'une fois arrivé sur le territoire des Lingons il a tourné à droite plutôt qu'à gauche. En outre, elles s'appuient sur Dion Cassius qui va plus loin, car il dit que César se trouvait sur le territoire des Séquanes, le peuple du Jura. Deux sites de cette région ont successivement retenu les faveurs de quelques contestataires de la *communis opinio*.

Se fondant sur une approximation phonétique, un architecte du XIX<sup>e</sup> siècle, Alphonse Delacroix, proposa d'identifier l'*Alesia* de César avec Alaise, village du Doubs. Il rallia à sa cause un spécialiste de géographie historique, Ernest Desjardins, en 1859, et le latiniste Jules Quicherat en 1860. L'affaire reçut un écho très fort quand un spécialiste de botanique et de zoologie, maître de conférences en Sorbonne, Georges Colomb, lui apporta sa caution. Ce scientifique était surtout connu comme l'un des pères de la bande dessinée sous le nom de plume de Christophe, inventeur du sapeur Camembert et de la famille Fenouillard. Il signa même de ce nom un livre sur l'Alésia du Jura<sup>145</sup>. Aucun historien, aucun archéologue ne se rallia à cette thèse. Pourtant, elle fut prise en considération, des fouilles furent effectuées, qui ne donnèrent aucun résultat. Finalement, Alphonse Delacroix lui-même reconnut que son hypothèse ne reposait sur rien. Elle fut abandonnée.

On pouvait croire la thèse jurassienne enterrée. Mais elle ressuscita grâce à André Berthier qui entraîna dans son sillage une poignée de passionnés qui prennent très à cœur cette affaire<sup>146</sup>.

André Berthier, archiviste paléographe retraité, s'était illustré en Algérie en fouillant avec beaucoup de profit scientifique le site de *Tiddis* ; il en avait retiré l'honneur d'être choisi comme membre correspondant de l'Institut. Il rencontra moins de succès dans ses tentatives de localisation de divers sites de la guerre de Jugurtha (il tenta de placer Constantine au Kef...). Cet homme courtois nous a quittés il y a quelques années. Auparavant, il avait entraîné dans son sillage André Wartelle, lui aussi récemment décédé ; ce prêtre, latiniste et helléniste, fit des études de théologie et il enseigna à la Faculté catholique de Paris. Les rejoignirent M. François Chambon, architecte, Mme Danielle Porte, jadis maître de conférences de latin à l'université Paris IV-Sorbonne, Mme Antoinette Brenet, ancien professeur de latin,

et enfin M. Franck Ferrand, journaliste de talent à Europe 1, qui tient une chronique d'histoire très écoutée, qui lui a assuré une solide culture historique, surtout centrée, il est vrai, sur l'événementiel et des périodes plus récentes que l'Antiquité. Peu d'historiens de Rome ou de la Gaule et peu d'archéologues – pour ne pas dire aucun – dans cette petite cohorte.

Le principal atout d'André Berthier, dans cette affaire, fut de revenir à une méthode autrefois mise en pratique par S.A.R. le duc d'Aumale : le portrait-robot. Il fit donc une relecture attentive du *Bellum gallicum* de César, et il en tira quarante arguments appelés par lui « composantes » : dix-huit « composantes » géographiques, huit « composantes » stratégiques et quatorze « composantes » tactiques. Quelques-unes de ces caractéristiques servirent ensuite à dessiner un plan ; il fallut alors trouver à quel lieu il correspondait et la recherche aboutit à désigner le site de La Chaux-des-Crotenay, près du village de Syam-Cornu, dans le Jura ou, si l'on préfère, en Franche-Comté.

La découverte ne déplut point aux habitants de la région, et l'on vit fleurir au long des routes des établissements appelés « auberge de Vercingétorix », « hôtel de César », sans préjudice d'autres maisons accueillantes où Astérix et Obélix furent appelés à la rescousse. Mais, le moins qu'on puisse dire, c'est que la localisation dans le Jura ne fut pas acceptée de manière unanime par les historiens et archéologues professionnels qui d'ailleurs, sans le vouloir, fournirent un argument à la théorie jurassienne en courant le risque de créer une thèse « officielle ».

La meilleure défense, c'est l'attaque. Pour imposer la vision d'une Alésia jurassienne, il fallait d'abord déconsidérer la thèse favorable à la Côte-d'Or. Les arguments s'alignèrent, en telle quantité qu'il est impossible de les citer tous ici. Mais ils entrent dans deux catégories majeures et ils ont suscité des contre-attaques de la part de spécialistes pour qui ces critiques négligeaient un peu trop ce que l'on sait par ailleurs, grâce à l'archéologie et à l'histoire, qu'il s'agisse de l'histoire générale ou de l'histoire militaire.

Les premiers reproches visaient un thème d'ordre général. Il aurait existé une « histoire officielle » (du site ?)<sup>147</sup>, créée par Napoléon III tellement attaché à son idée qu'il n'aurait pas hésité à « tricher » et à inventer de toutes pièces des mensonges historiques. Pour des raisons mystérieuses (peut-être par solidarité idéologique et politique ?), Camille Jullian puis Jérôme Carcopino les auraient reprises à leur compte. De plus, très attachés à la mémoire de leurs maîtres, les élèves de ces savants (il en survivrait quelques-uns ?) auraient fomenté un « complot » pour perpétuer le mensonge, devenu une véritable « escroquerie » et une « imposture ».

Les partisans de la thèse opposée firent valoir que Napoléon III n'avait aucun intérêt personnel à imposer un site plutôt qu'un autre. Qu'il a peut-être triché sur un détail, mais pas sur tout. Qu'en outre l'« histoire officielle » n'existe plus en France depuis un certain nombre de décennies ; bien au contraire, n'importe quel chercheur serait trop content de pouvoir prouver l'erreur des autres (c'est même, nous l'avons dit, un des fondements de la science). Qu'enfin, les défenseurs du site localisé en Côte-d'Or ne sont pas tous, loin de là, des admirateurs et des défenseurs de l'idéologie politique véhiculée par Napoléon III et Jérôme Carcopino ; beaucoup d'entre eux n'éprouvent pas la moindre sympathie pour le Second Empire, et il serait même plutôt bien vu de critiquer Jérôme Carcopino, qui fut secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la Jeunesse dans le gouvernement de l'amiral Darlan, c'est-à-dire ministre du maréchal Pétain. Ajoutons qu'il y a quelque incohérence à condamner comme « comploteurs » les universitaires tout en se référant à certains d'entre eux, qui sont des latinistes peu expérimentés dans les domaines de l'architecture et de l'histoire militaires.

Mais ce n'est pas tout, car d'autres critiques contre la thèse de l'empereur et de ses épigones visaient des éléments de leur description. Il serait trop long de tout redire ici, et nous renvoyons aux œuvres complètes des défenseurs de la thèse jurassienne. Mais les historiens et les archéologues ont répondu

point par point, regrettant souvent que leurs adversaires n'aient pas acquis une maîtrise suffisante de leurs disciplines.

– Le paysage d'Alise-Sainte-Reine ne correspond pas à la description de César ? La description de César est intentionnellement vague, imprécise. Il écrivait pour des Romains de Rome, auxquels il voulait seulement dire qu'il avait eu du mérite à remporter la victoire. Et puis, est-il raisonnable de se placer derrière César pour la description quand on l'a critiqué pour la localisation ?

– Les superficies des camps romains et de l'agglomération gauloise sont insuffisantes pour les effectifs rapportés ? Les chiffres des Romains sont souvent approximatifs, et les humains peuvent être davantage compressés qu'on ne l'a dit (voyez Polybe, VI, 27-32, qui met 516 hommes à l'hectare).

– Le tracé des défenses linéaires est illisible ? Dommage ! Peut-être faut-il recourir aux services d'un archéologue professionnel pour bien les distinguer.

– Le fossé n'a que quelques décimètres de largeur et de profondeur à certains endroits ? C'est donc qu'il est lisible. Il vaudrait mieux éviter les arguments contradictoires. On peut penser que les travaux n'étaient pas achevés, et que l'érosion des sols a joué.

– Les demandes de fouilles ont été refusées ? Ce n'est pas exact (nous y reviendrons plus loin).

– Les tours de la défense linéaire sont irrégulières, parfois proches de seulement dix mètres ? Heureusement ! César et ses officiers n'étaient pas des sots appliquant bêtement un schéma préalablement dessiné ; ils adaptaient leurs travaux au terrain et à l'ennemi. Quant aux tours séparées par dix mètres, c'est un cas qui se retrouve à des centaines d'exemplaires dans le monde romain : il se rencontre chaque fois qu'il y a une porte.

– Un nouveau procédé de photographie aérienne, le LIDAR, a révélé des structures enfouies à La Chaux-des-Crotenay ? Bien ! Il en a révélé aussi à Alise-Sainte-Reine. Et, de toute façon, les vues aériennes ne prouvent rien ; elles doivent être confirmées par un examen au sol (c'est de la méthodologie élémentaire pour les archéologues aviateurs).

– Les monnaies sont trop neuves ou trop usées ? Les unes n'ont pas bougé, les autres ont été remuées par des charrues pendant des siècles.

Il nous semble inutile de poursuivre ce genre de dialogue qui, de toute façon, ne fera changer d'avis ni les uns ni les autres.

Par ailleurs, les archéologues et les historiens de l'Antiquité n'ont pas manqué de rappeler que la méthode du portrait-robot n'est rien moins que probante, avançant en ce sens une série d'arguments.

Des arguments textuels, en premier lieu, ils retiennent l'incohérence qu'il y a à récuser le *Bellum gallicum* pour la localisation et à l'utiliser pour la description. On peut certes préférer Dion Cassius qui place Alésia sur le territoire des Séquanes. Mais alors il est illogique de revenir à César après avoir jugé d'abord que ses informations sont erronées.

Il y a plus. C'est qu'il est toujours difficile d'utiliser Dion Cassius, car il a écrit au début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, près de quatre siècles après les événements ; nous ne savons pas avec certitude quelle fut sa source, sans doute un officier de César devenu par la suite ennemi de ce même César, et surtout nous ne savons pas s'il a lu cet auteur avec toute l'attention souhaitable. De toute façon, il est probable que César, qui connaissait depuis longtemps la Gaule en général et en particulier le territoire des Séquanes et des Lingons, savait de quoi il parlait.

De plus, les géographes ne peuvent pas accepter la méthode du portrait-robot, et il est remarquable que les partisans de la thèse jurassienne ne comptent aucun spécialiste de cette discipline dans leurs rangs, personne pour faire un commentaire de carte au 1/50 000. Car il faut donner des précisions, notamment des points cotés, pour identifier et décrire un site quelconque. Sans ces indications, il est impossible de désigner un lieu précis, et mille possibilités s'offrent au lecteur. Michel Reddé a remarqué

qu'avec la méthode du portrait-robot on pouvait localiser Alésia en Espagne ; nous pensons qu'on pourrait surtout la placer en Angleterre, dans le bassin de Londres qui n'est que la partie occidentale d'un plus vaste ensemble regroupant le bassin parisien et le bassin londonien. César, qui est utilisé pour donner les bases du portrait-robot, se moquait éperdument de dire où se trouvait Alésia ; il écrivait pour des Romains de Rome, qui n'éprouvaient aucun désir d'identifier le lieu de ce siège. Ce qui comptait pour tous, c'était les difficultés rencontrées et surmontées par le proconsul. Le texte de César n'est donc pas assez précis pour permettre le recours à un portrait-robot.

L'archéologie ne va pas non plus dans le sens souhaité par les tenants de la thèse jurassienne. Il est inexact d'affirmer que les partisans de La Chaux-des-Crotenay n'ont pas eu le droit de faire de l'archéologie sur le terrain. Bien au contraire, André Berthier se vantait d'avoir obtenu des autorisations de tous les ministres de la Culture en poste sous la V<sup>e</sup> République, André Malraux et Jacques Duhamel pour les fouilles, Michel Guy, Michel d'Ornano et Jean-Philippe Lecat pour les sondages<sup>148</sup>. Michel Reddé, dans ses investigations, a trouvé la trace d'autorisations de fouilles accordées pour les années 1964, 1965, 1970, 1972, et des permissions pour des sondages valables pour 1976, 1977, 1984, 1985 et 1986. Mais ces fouilleurs n'ayant rien trouvé n'ont donc rien publié. Antoinette Brenet le reconnaît même avec simplicité : « Pendant des années de recherche sur l'oppidum, nous ne trouvâmes aucun mobilier susceptible d'expliquer et de dater ces vestiges<sup>149</sup>. » Trouver, c'est bien là toute la difficulté de l'archéologie et, même si l'on n'a rien dégagé pendant des années, on peut encore avoir cette chance un jour ou l'autre. Attendons donc.

Aux obstacles opposés par les archéologues et les historiens à la localisation jurassienne, nous en ajouterons deux autres, qui relèvent de l'histoire militaire ; ils n'ont jamais été exploités, ni même envisagés jusqu'à présent. Tout d'abord, du point de vue de la tactique, on constate qu'André Berthier n'a pas donné un portrait-robot complet. Il n'a pas lu jusqu'au bout le texte de César qui dit que la décision fut emportée à l'issue d'une bataille générale. Or César avait au moins 50 000 légionnaires et les Gaulois ont aligné certainement plus que ce nombre. Certes, il vaut mieux rester prudent : il diminuait toujours ses propres effectifs et augmentait ceux dont disposaient ses ennemis, à son propre avantage.

Supposons néanmoins que 50 000 Romains aient été présents à cet endroit et à ce moment. Il faut savoir qu'une armée de ce type occupait un terrain large d'au moins 3,5 kilomètres, et davantage pour manœuvrer : le légionnaire, qui combattait à l'épée, avait besoin de 1,50 mètre ; les soldats étaient répartis sur trois lignes de six rangs chacune, à raison de 1 400 *hastati*, de 1 400 *principes* et de 700 *triarii*. En outre, pour que les deux armées puissent s'affronter, il fallait une profondeur d'au moins 4 à 5 kilomètres<sup>150</sup>. Nous n'avons pas trouvé, dans les environs de La Chaux-des-Crotenay, un espace qui permette de livrer une si grande bataille.

Au problème tactique vient s'ajouter le problème stratégique. L'armée dite de secours, sur laquelle Vercingétorix comptait beaucoup, venait de l'ouest. Il eût été insensé de sa part qu'il s'installât dans le Jura pour laisser à César tout le loisir de couper ses voies de communication. En outre, on se demande comment ce renfort de Gaulois aurait traversé les lignes des Romains qui se trouvaient entre eux et cette « Alésia ». Mais nous abordons ici la stratégie fiction.

Quittons le registre des débats scientifiques et revenons à la méthode historique. Bien que ses défenseurs méritent le respect, la thèse de La Chaux-des-Crotenay n'a pas rencontré une approbation unanime, c'est le moins qu'on puisse dire. Et, s'ils veulent convaincre leurs adversaires, ils doivent encore beaucoup travailler pour résoudre plusieurs problèmes. Ils doivent trouver :

- les remparts gaulois et romains qu'ils pensent avoir vus grâce à la technologie du LIDAR ;
- les défenses linéaires et les défenses ponctuelles, également soupçonnées grâce à cette technologie ;
- des armes, romaines et gauloises, y compris des glands de fronde avec le nom d'un légat de César ;

- des monnaies, romaines et gauloises ;
- les ateliers de métallurgie mentionnés par Pline l’Ancien.

Ils devront aussi expliquer :

- où a eu lieu la dernière grande bataille ;
- pourquoi Vercingétorix a pris le risque de se couper de ses arrières ;
- et comment a procédé l’armée de secours pour arriver devant cette « Alésia ».

Après ces découvertes, ils devront prouver que ce site s’appelait *Alesia*. Il restera alors à expliquer comment deux sièges ont eu lieu dans deux sites différents, appelés du même nom, durant la même année 52 avant J.-C. Il est peu probable que la démonstration aboutisse. En tout cas, pas dans les cinquante ans à venir.

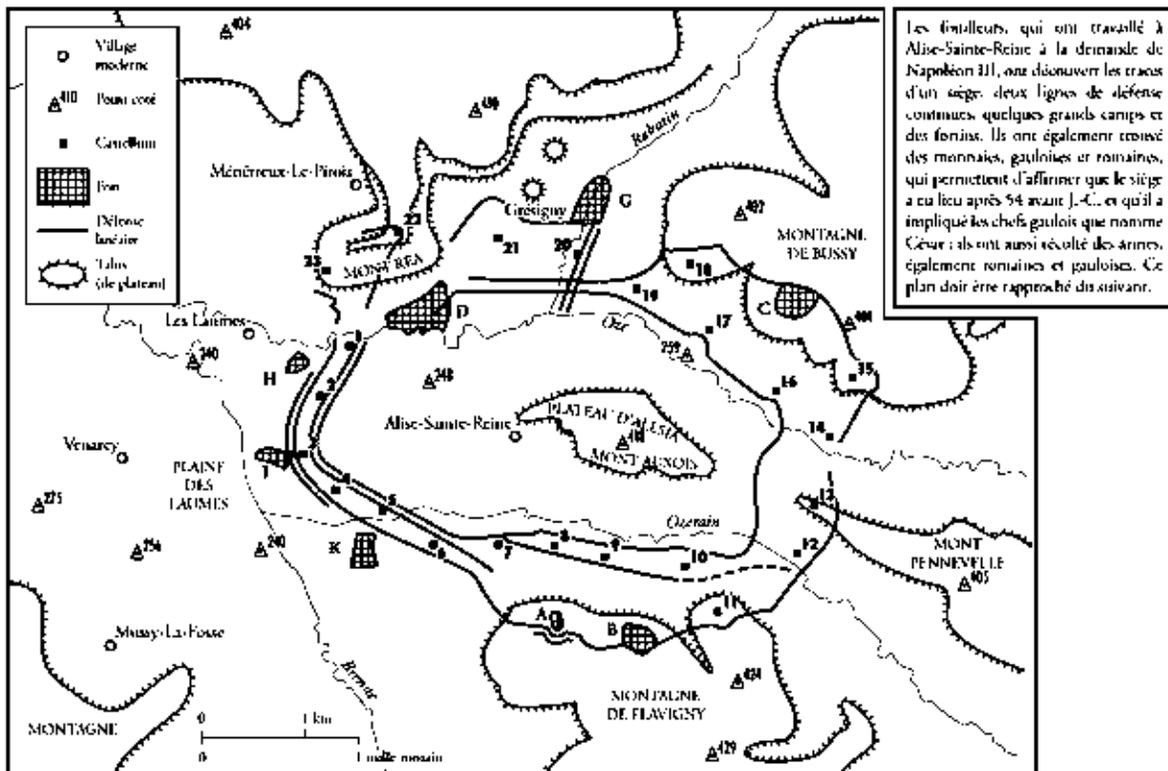
En conclusion et en bonne méthode, il vaut mieux suivre pour l’instant et jusqu’à preuve du contraire l’avis de la majorité des chercheurs : l’*Alesia* de la guerre des Gaules correspond à Alise-Sainte-Reine, qui se trouve dans la Côte-d’Or, en Bourgogne.

## CHAPITRE VII

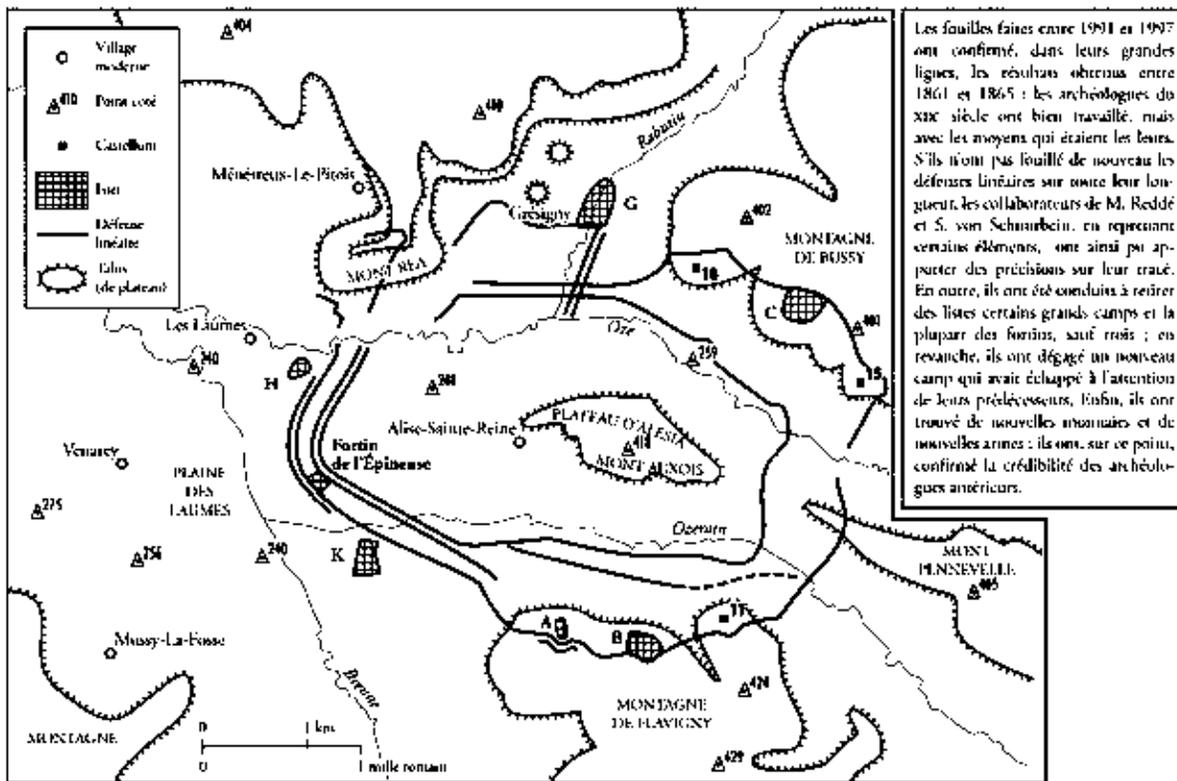
### LA POLIORCÉTIQUE À ALÉSIA, 1

La poliorcétique n'a pas permis d'emporter la décision : elle aurait dû imposer aux Gaulois de se rendre sans combattre. Elle ne joua donc, en un certain sens, qu'un rôle secondaire. Et, en fait, si elle ne donna pas la victoire à César, elle lui évita la défaite. Mais nos amis archéologues, à la suite de César lui-même d'ailleurs, lui ont accordé une grande importance, et ils ont donc suscité des réflexions.

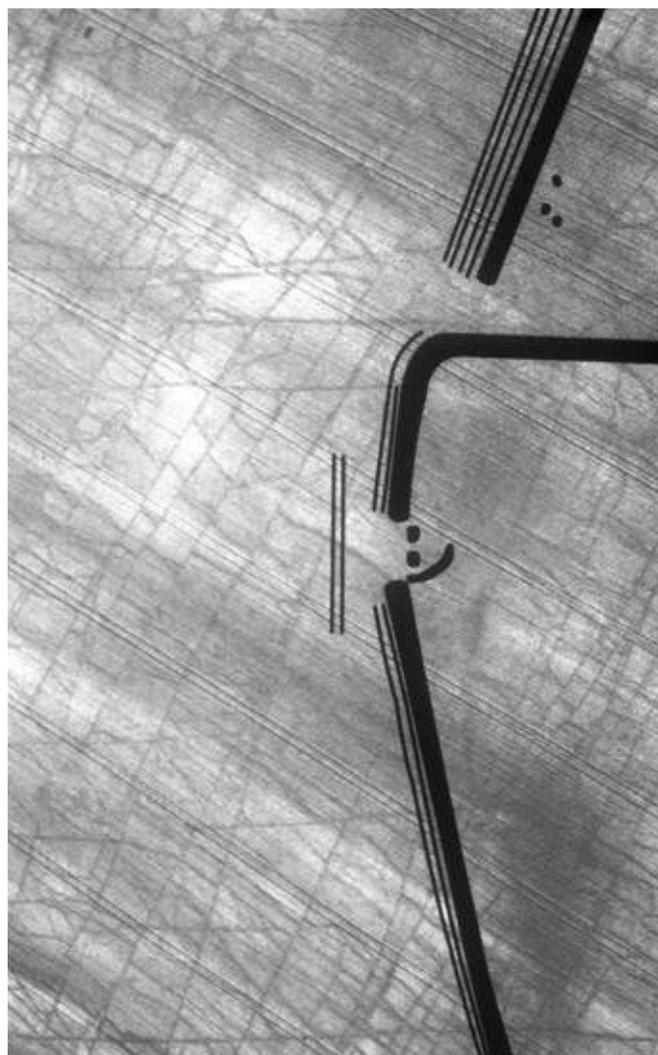
César avait déjà donné la preuve de ses compétences dans ce domaine. Certes, les Gaulois n'y étaient pas médiocres. Mais Vercingétorix aurait dû le savoir : dès l'année 57, lors de la guerre contre les Belges, il suffisait que César déploiyât ses hommes et installât ses machines pour que les ennemis abandonnent la partie et proposent leur reddition. Mais Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. Or, en 52, il voulait perdre Vercingétorix.



Plan des fouilles de Napoléon III



Plan des fouilles de Michel Reddé et Siegmur von Schnurbein



Rene Goguey, un des maîtres de la photographie aérienne en France, a pris de nombreuses vues du site d'Alise-Sainte-Reine ; elles ne contredisent pas ce que dit César de ses travaux devant Alésia et elles prouvent qu'un siège a bien eu lieu à cet endroit. (Cliche : Rene Goguey.)

## LE *MURUS GALLICUS* ET LE *VALLUM*

Le mot poliorcétique vient du grec et désigne d'abord une pratique née de l'empirisme, aussi vieille que l'urbanisme. En effet, dès que des agglomérations ont été construites par des humains, elles ont servi de dépôts pour des biens, des richesses, et attiré les convoitises (Égypte, Hébreux de la Bible, Assyrie...). Les voisins cherchaient à les piller ; c'est pourquoi ceux qui les habitaient voulaient se protéger, et ils ont eu recours à des murailles. Cette pratique a ensuite été théorisée à l'époque hellénistique, où elle a connu un grand développement : Démétrios, devenu roi de Macédoine en 294 (mort en 283), a été surnommé le Poliorcète.

Les Gaulois n'ignoraient pas la poliorcétique, et leur science en ce domaine a puisé à trois sources<sup>151</sup>. D'abord, ils ont inventé des techniques qui leur furent propres et leur construction la plus célèbre, le mur gaulois ou *murus gallicus*, a été décrite avec admiration par César. Les ouvriers déposaient sur le sol des poutres, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au sens du rempart ; ils les clouaient les unes aux autres, puis ils remplissaient de terre et de pierres les espaces laissés libres, et ils recommençaient ainsi jusqu'au moment où ils atteignaient la hauteur voulue. La façade, garnie de moellons, laissait dépasser des morceaux de poutres ; l'ensemble présentait un bel aspect. On peut en voir un segment reconstitué au mont Beuvray. Ensuite, les Celtes ont subi des influences grecques, phocéennes depuis Marseille et macédoniennes à travers la voie du Danube et des Alpes. Enfin, ils ont été en contact avec les Romains, non seulement en Italie du Nord où une partie d'entre eux s'était installée, mais encore en Gaule proprement dite, à travers la province de Transalpine. Un type d'enceinte particulier est connu sous le nom allemand de *Viereckschanze*. Il avait la forme d'un carré entouré d'un rempart, fait d'une levée de terre surmontée d'une palissade, et précédé d'un fossé ; les archéologues lient ce type de construction à la vie religieuse : c'était un sanctuaire.

Pour en revenir à cette discipline d'une manière plus générale, nous rappellerons que la poliorcétique comprend deux volets complémentaires, l'un défensif, l'autre offensif.

Pour défendre une ville, il fallait l'entourer de murailles, précédées de fossés et percées de portes, points faibles à protéger avec soin. Des tours permettaient l'observation des ennemis susceptibles d'arriver ; de leur sommet, on avait l'avantage de lancer des projectiles avec une plus grande force de pénétration ou de choc ; des bastions supportaient des pièces d'artillerie. En cas d'attaque, les défenseurs jetaient sur l'ennemi tout ce qu'ils pouvaient, eau et huile bouillantes, pierres et projectiles divers, surtout des javelots, des flèches et des glands de fronde.

La défense des camps s'apparentait à celle qui était mise en œuvre pour les villes. Les Romains avaient mis au point une trilogie – mentionnée plus haut – qui comprenait un profond fossé en V ou en U (*fossa*), une levée de terre (*agger*) et une palissade (*vallum*). La palissade était accompagnée de créneaux et de merlons, d'un chemin de ronde et percée de quatre portes. Les portes avaient deux formes possibles, la petite clef (*clavicula*) et la barrière (*titulum*). Le *titulum* était un petit mur, placé parallèlement au grand mur, et un peu en avant. Pour construire une *clavicula*, on prolongeait le rempart de bois en lui donnant la forme d'un arc de cercle. Dans tous les cas, un espace était laissé libre en arrière du rempart, pour permettre aux soldats de se déplacer rapidement en cas de besoin, et pour accueillir flèches et javelots lancés de l'extérieur.

Pour prendre une ville, il fallait connaître les moyens disponibles et les Romains avaient mis au point des techniques redoutables, peu et mal décrites par l'architecte Vitruve qui écrivit au temps d'Auguste, fils et successeur de César. Il connaissait bien les bâtiments civils et mal les affaires militaires ; il a consacré un livre à la poliorcétique dans son traité *De l'architecture* et il y parle surtout d'artillerie, de balistes.

Les assaillants pouvaient passer sur ou sous le rempart, ou encore à travers. Les Romains, comme la plupart des habitants du monde ancien, savaient creuser des mines, qui permettaient de passer sous un mur. Cette méthode a été pratiquée pendant longtemps (la mine la plus célèbre dans le milieu des archéologues a été trouvée à Doura-Europos, en Syrie, et elle date du milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère). Cette méthode avait deux inconvénients : les coups de pic s'entendaient, et l'assaillant était attendu ; de toute façon, il ne savait pas toujours où il allait sortir.

Pour passer à travers un rempart, les Romains pouvaient choisir d'attaquer le mur proprement dit ou la porte. Dans tous les cas, ils utilisaient des machines très simples appelées tonnelles (*vinea, -ae*), petits rats (*musculus, -i*) ou tortues (*testudo, -ines*). Elles étaient faites d'un bâti en bois, assemblage de poutres monté sur roues et protégé par un toit renforcé de plaques de métal et de peaux de bête. S'ils approchaient de la porte, souvent bien défendue par des bastions et des tours, ils plaçaient un bélier sous la toiture de leur machine. S'ils s'attaquaient directement au mur, ils enlevaient les pierres du parement avec des pioches et des leviers métalliques. Puis ils creusaient un trou, le remplissaient de broussailles qu'ils enflammaient, ce qui provoquait un effondrement, donc une brèche.

Il semble que le plus simple ait été, finalement, de passer par-dessus le rempart. Plusieurs possibilités s'offraient alors au général qui dirigeait le siège. Il pouvait faire fabriquer des échelles de bois. Ou des tours mobiles, montées sur roues. Ou encore une rampe dite terrasse d'assaut. Celle-ci pouvait être en gazon, en bois ou en pierre. La plus connue a été aménagée un siècle après Alésia par Flavius Silva, à Masada, contre les derniers résistants juifs ; elle était faite de pierres. Mais César a pris d'assaut Bourges (*Avaricum*), peu avant l'affaire d'Alésia, grâce à une rampe de bois que les Bituriges assiégés s'efforçaient de détruire par le feu ou avec de grosses pierres.

Les Romains avaient largement recours à l'artillerie, que ce soit en position offensive ou défensive<sup>152</sup>. Les pièces utilisées étaient appelées, d'un nom général, balistes, qui vient du grec *ballein*, « lancer », « projeter » ; plusieurs autres termes, comme scorpions ou onagres, désignaient des armes particulières. Elles utilisaient toutes essentiellement l'énergie que dégage un nerf de bœuf tordu puis brutalement libéré ; cette énergie, considérable, propulsait des flèches, des javelots, des boulets de pierre et toutes sortes d'objets, comme des rochers ou des poutres. Les assaillants essayaient de détruire les tours d'angle ; les assaillis s'efforçaient de tuer un maximum d'ennemis.

Dans tous les cas, la technicité des Romains était très efficace. Il est souvent arrivé, notamment en 57 chez les Belges, que des citadins se rendent sans plus de résistance dès qu'ils voyaient comment ils travaillaient. Ou alors, les agglomérations étaient prises d'assaut.

## LE PLATEAU ET LA PLAINE

César donne une description schématique du site, mais rien dans son récit ne contredit la thèse d'Alise-Sainte-Reine en Côte-d'Or<sup>153</sup>. Alise-Sainte-Reine se trouve dans le sud-est du Bassin parisien, à un endroit où un plateau calcaire, entamé par des cours d'eau, domine une plaine marneuse. La carte au 1/50 000 est divisée en deux par une ligne nord-nord-ouest / sud-sud-est. La partie orientale de ce paysage est occupée par un plateau dont l'altitude est en général supérieure de peu à 400 mètres, alors que la plaine et les vallées fluviales sont à environ 250 mètres. Les pentes sont fortes, ce qui explique une

partie des difficultés rencontrées par les légionnaires. La raideur des versants a marqué les esprits et les habitants de la région donnent aux hauteurs des noms précédés des mots « mont » ou « montagne », manifestement excessifs pour une zone d'aussi modeste altitude.

À l'est, le plateau est divisé en trois parties par les vallées de cours d'eau.

Au sud se trouve la montagne de Flavigny, qui tire son nom d'une agglomération actuellement réputée pour ses bonbons à l'anis. On y relève des altitudes de 424 et 429 mètres.

Au centre, séparé de la montagne de Flavigny par le cours de l'Ozerain, un autre élément du plateau portait l'agglomération gauloise d'Alésia<sup>154</sup>. Il a une forme spécifique, en amande ou en ellipse, et se divise en deux, plateau d'Alésia proprement dit au nord, mont Auxois au sud. Atteignant une altitude maximum de 418 mètres, il domine les vallées environnantes de 160 à 170 mètres. L'ellipse mesure 2 100 mètres en longueur et 800 au maximum en largeur, ce qui donne une superficie de 1 400 000 m<sup>2</sup> ou 140 hectares, soit 973 000 m<sup>2</sup> ou 97 hectares pour le plateau supérieur, et 400 000 m<sup>2</sup> ou 40 hectares pour les terrasses et leurs contreforts.

Il n'offre aucun accès facile ; le moins malaisé se trouve à l'est. Ailleurs, les versants sont très raides, du moins pour des légionnaires qu'un supérieur lancerait à l'assaut. Il est isolé par deux cours d'eau, l'Oze au nord et l'Ozerain au sud, comme on l'a dit<sup>155</sup>. En plaine, ces deux cours d'eau se jettent dans la Brenne, affluent de l'Armançon, qui se déverse dans l'Yonne, qui elle-même alimente la Seine. Naturellement bien défendu, le plateau possède un autre avantage en cas de siège : l'eau, qui traverse le calcaire quand il pleut, est retenue par la marne, et elle ne manquait donc pas aux habitants qui savaient forer des puits.

Le mont Auxois est placé dans le prolongement du mont Penneville, dont il est séparé par un ensellement, et où le plus haut point coté se trouve à 405 mètres.

La région située au nord du mont Auxois est divisée en deux par un cours d'eau, le ruisseau de Rabutin, qui termine son cours dans l'Oze. Au nord-est, la montagne de Bussy atteint des altitudes de 401 et 402 mètres. La montagne et le cours d'eau ont donné son nom à Roger de Rabutin, comte de Bussy, dit Bussy-Rabutin ; ce cousin de Mme de Sévigné fut célèbre au temps de Louis XIV pour ses compétences dans le domaine des armes et du libertinage. Au nord-ouest, le mont Réa (dont le nom est parfois orthographié Rhéa) est prolongé par un vaste plateau, lui aussi légèrement supérieur à 400 mètres. Il contourne par le sud et enserre le village actuel de Ménétreux-le-Pitois.

La partie occidentale de ce paysage est constituée par la vaste plaine des Laumes<sup>156</sup>, large de 4 400 mètres entre Les Laumes et Pouillenay. On a déjà précisé qu'elle est parcourue par la Brenne dans laquelle se jettent l'Oze et l'Ozerain. Actuellement, on y trouve deux villages, Les Laumes et Venarey ; on y relève des altitudes comprises entre 240 et 250 mètres, analogues à celles qui s'observent le long des deux vallées des cours d'eau entamant le plateau oriental. Au sud-ouest, un nouveau relief dépasse les 400 mètres (il atteint 425 et 430 mètres) : c'est la Montagne, où se trouve le lieu-dit Grand Ruchot, qui domine le village actuel de Mussy-la-Fosse.

Au total, et pour notre propos, le site du mont Auxois et du petit plateau qui l'accompagne est naturellement bien défendu. Mais les Gaulois l'avaient encore fortifié.

## LES TRAVAUX DES ARCHÉOLOGUES

Les modernes ont tendance à simplifier à l'excès leur description des travaux archéologiques, à la limiter aux fouilles faites de 1861 à 1865 puis de 1991 à 1997. Si ces deux campagnes sont évidemment essentielles, il n'en reste pas moins qu'avant, entre-temps et après, on a trouvé une bonne quantité de ce

que les savants actuels appellent du « mobilier » ou du « matériel », mots qui désignent en fait tous les objets, par opposition aux restes architecturaux.

On sait que le site d'Alise-Sainte-Reine a été identifié avec Alésia dès le IX<sup>e</sup> siècle, dans un écrit de Héric, moine de Saint-Germain d'Auxerre. Et c'est au cours des XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles qu'il a commencé à intéresser les érudits, Claude Courtépée, Pierre Laureau, Jacques-Félix Lecouteulx, Charles-Hippolyte Maillard de Chambure ; tous ces personnages, dont les noms sont bien connus des historiens de la Bourgogne, furent puissamment aidés quand furent créées des sociétés savantes, la CACO, Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or, et la SSS, Société des Sciences historiques et naturelles de Semur (Semur-en-Auxois)<sup>157</sup>.

La première grande étape est due à la volonté de l'empereur des Français, Napoléon III<sup>158</sup>. Il voulut étudier le site d'Alésia et confia le soin des fouilles à y effectuer au colonel baron Eugène Stoffel<sup>159</sup> assisté par un groupe hétéroclite, composé d'officiers, d'ingénieurs, d'érudits locaux, de savants français et étrangers, diversité qui donnait une garantie d'objectivité. Elles ont duré de 1861 à 1865 et révélèrent des défenses ponctuelles, des défenses linéaires, des monnaies et des armes<sup>160</sup>. Beaucoup de savants se sont interrogés sur la ou les motivations du chef de l'État. Ils ont évidemment pensé à la politique : Napoléon III voulait suivre les traces de Napoléon I<sup>er</sup> qui avait commenté *La Guerre des Gaules* ; il voulait justifier sa propre idéologie en lui trouvant des racines dans le césarisme. En fait, fouiller Alésia ne justifie en rien le césarisme : un commentaire de *La Guerre civile* de César eût été plus approprié ; et aucun texte ne prouve que Napoléon III ait eu des arrière-pensées politiques en organisant ce chantier. Au contraire, nous avons montré<sup>161</sup> qu'il était passionné d'artillerie (il avait écrit plusieurs ouvrages sur ce sujet), donc de poliorcétique<sup>162</sup>. Aussi, une thèse « culturelle » semble bien préférable à une thèse « politique ».

Le bilan, considérable, ne peut pas être négligé, même encore actuellement. L'équipe du colonel baron a trouvé deux longues défenses linéaires, correspondant à celles que César a décrites, des camps, des armes (gauloises et romaines) et des monnaies (également gauloises et romaines), ces dernières fournissant une datation précise : les espèces romaines les plus récentes datent de l'année 54 avant J.-C. La différence entre 54 et 52 n'a rien d'étonnant : les soldats étaient rarement payés avec des pièces sortant directement des ateliers officiels.

La période qui suivit 1865 vit un certain ralentissement des activités. Mais les trouvailles se succédèrent ; elles étaient dues à des promeneurs, des curieux et des paysans qui retournaient leurs champs. Ensuite, les fouilles reprurent et elles ne cessèrent pratiquement pas entre 1905 et 1990. Les commentaires non plus. Jérôme Carcopino s'intéressa aux *Ruses de César* en 1958. Jacques Harmand consacra à *Alesia* (sans accent !) sa thèse annexe, publiée en 1967. Et Joël Le Gall, professeur à l'université de Dijon, effectua de nombreuses campagnes de fouilles, dont les résultats furent publiés de manière continue entre 1959 et 1979.

En 1981, Michel Mangin donnait un gros livre en deux volumes, consacré à des ateliers d'époque romaine<sup>163</sup>. En 1984, il publiait un article dans lequel il revenait sur les résultats acquis à son époque concernant la présence celtique sur le mont Auxois<sup>164</sup>.

Un premier renouvellement du sujet vint de René Goguet, l'un des pères fondateurs de l'archéologie aérienne en France, comme on l'a dit précédemment. Du haut de son avion, il put repérer de nombreux éléments, surtout les défenses linéaires (intérieure au nord, extérieure au sud et au nord-est, intérieure et extérieure dans la plaine des Laumes), le grand camp C et le petit camp 18, ainsi que le nouveau camp qui se trouve près de la ferme de l'Épineuse. Il en ramena des clichés nets et convaincants.

Un vrai bouleversement des connaissances vint des fouilles faites entre 1991 et 1997 par deux équipes, l'une française et l'autre allemande, dirigées respectivement par Michel Reddé et Siegmund von

Schnurbein. Ils ne travaillèrent pas sur la totalité des sites déjà explorés par les collègues du colonel baron Eugène Stoffel, mais ils firent de nombreux sondages et enquêtes sur la plupart des points importants, surtout sur les camps (il était inutile, en effet, de revenir sur la totalité des deux défenses linéaires). Les résultats furent publiés avec une merveilleuse rapidité, en 2001. Et nous pouvons, ici et brièvement, en tirer deux apports essentiels. D'abord, avec une honnêteté intellectuelle qui les honore, ils rendirent hommage au bon travail des fouilleurs de Napoléon III. Relevons ensuite que leur droiture et une modestie excessive ont peut-être parfois caché leurs apports, qui sont considérables : les défenses linéaires sont bien mieux connues qu'auparavant et la liste des camps a été bouleversée. Nous y reviendrons.

## LES TRAVAUX DES GAULOIS

Quelques auteurs se sont demandé si Alésia avait bien été entourée par un rempart. Il est certes louable de poser des questions, et c'est même le devoir de l'historien. Mais, dans ce cas, l'historien peut faire une économie de temps en ne posant pas cette question.

D'abord, le site était occupé par une agglomération, et donc il fallait la défendre ; elle est connue depuis longtemps et de nouvelles fouilles ont confirmé sa présence : *murus gallicus* et *maceria* dont parle César, voie gauloise, mur à logettes et murs divers, portes enfin<sup>165</sup> ; quatre habitations rectangulaires ont été récemment retrouvées, du moins leurs traces au sol. On sait ainsi que l'occupation permanente date au plus tard des environs de 80 avant J.-C., période que les archéologues actuels appellent la phase D1 de la Tène ; elle remonte plus précisément à la transition des phases D1/D2. Cette chronologie est fournie par les tessons de céramique et les fibules, agrafes pour vêtements, qui y ont été trouvés<sup>166</sup>.

Ensuite, César dit que Vercingétorix, à un moment donné, fit fermer la porte de la ville ; s'il y avait une porte, c'est qu'il y avait un mur. Plus loin, il parle même de plusieurs portes<sup>167</sup>. Il est d'ailleurs très raisonnable d'admettre que le rempart existait et qu'il entraînait dans la catégorie des *muri gallici* ; ce point a été établi par des archéologues qui ont travaillé sur le site. Ils ont dégagé cette muraille sur environ vingt-cinq mètres à La Croix-Saint-Charles, à l'est, et sur une trentaine de mètres au lieu-dit En-Curiot, à l'ouest. Ils auraient même retrouvé une porte en tenaille (ou à ailes rentrantes ?), ce qui n'est pas encore bien établi.

Enfin, s'il n'y avait pas eu de rempart, Vercingétorix ne se serait pas abrité là ; car les légionnaires y seraient entrés sans autre difficulté que de mener une bataille de rues, ce qu'ils savaient très bien faire comme l'avaient appris à leurs dépens quelques semaines plus tôt les habitants d'*Avaricum*. S'il choisit Alésia, ce fut sans doute en partie parce que le rempart qui entourait l'agglomération présentait toutes les garanties de solidité<sup>168</sup>. Néanmoins, il est normal que ce rempart n'ait pas laissé beaucoup de traces. Bien qu'il ne le dise pas – soit qu'il ait jugé ce point sans intérêt, soit qu'il ait considéré que c'était une évidence –, César l'a sûrement fait démonter pour qu'il ne puisse pas servir à une éventuelle nouvelle guerre conduite contre lui.

Jacques Harmand, notons-le, rappelle que tous les sites gaulois défendus n'étaient pas totalement entourés d'un rempart<sup>169</sup>. Comme il s'agissait souvent d'éperons rocheux inaccessibles, ou difficilement accessibles sur trois côtés, il suffisait de barrer le quatrième côté. Dans le cas d'Alésia, le danger pouvait venir de l'est ou de l'ouest. Comme on l'a dit en décrivant le site, un des points les plus faibles en raison de la topographie se trouvait à l'est, face au Penneville<sup>170</sup>. Vercingétorix s'en rendit vite compte et fit renforcer cet endroit par un fossé et un muret de six pieds de haut (soit 1,80 mètre), appelé

*maceria* et qui a fait couler beaucoup d'encre ; il n'est pas assuré qu'on l'ait trouvé et plusieurs localisations ont été proposées dans le passé, sans qu'aucune soit jugée satisfaisante.

Il est toutefois assuré que les troupes gauloises avaient été installées surtout à l'est de la ville qu'elles occupaient tout entière<sup>171</sup>. Elles étaient protégées par le *murus gallicus* que renforçait la *maceria* à cet endroit. Nous verrons plus loin que Vercingétorix aurait disposé de 80 000 hommes au départ<sup>172</sup>, si l'on en croit César (et comme toujours il vaut mieux penser qu'il a un peu exagéré) ; de cet effectif, il faut encore retrancher les cavaliers dont les effectifs sont inconnus, et qui furent envoyés dans toutes les cités de la Gaule pour appeler à l'aide et demander la constitution d'une armée de secours. Il est très probable que ces cavaliers n'étaient pas peu nombreux, comme parfois dans les armées celtiques de cette époque.

De la sorte, même s'ils disposaient de peu de place, les hommes de Vercingétorix pouvaient se loger à cet endroit. Polybe indique que les soldats romains dans les camps de marche de son temps, le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, s'entassaient à raison de 516 hommes par hectare<sup>173</sup>. Sur 140 hectares, on pouvait donc installer 72 240 hommes, ce qui est bien près des 80 000 dont parle César.

Ce n'est pas tout. Quand arriva l'armée dite de secours, elle construisit un « camp<sup>174</sup> » que les modernes n'ont pas retrouvé et qu'ils situent volontiers au sud-ouest, sur la Montagne, autour du lieu-dit le Grand Ruchot, qui domine le village actuel de Mussy-la-Fosse. Le mot latin qui correspond à « camp » est un pluriel, *castra*. De la sorte, on ne sait pas si toute l'armée de secours se trouva réunie dans une enceinte unique ou dans plusieurs. En effet, au dire de César, elle aurait compté 246 000 hommes, dont 6 000 cavaliers, ce qui imposait aussi de loger les chevaux. Même en tenant compte de l'exagération plus que probable de l'auteur, il fallait une énorme superficie pour les protéger tous par un rempart. Si l'on comptait 140 hectares pour les 80 000 hommes du mont Auxois (chiffre exagéré, avons-nous dit), il en aurait fallu environ 400 pour les 246 000 soldats de l'armée de secours et leurs chevaux. Un camp aussi immense serait à notre connaissance sans exemple. Il est donc raisonnable de penser que les Gaulois se sont abrités derrière plusieurs enceintes.

Ce camp, ou plutôt ces camps, entraient dans la catégorie que les archéologues appellent camps provisoires ou temporaires, qui était la règle sous la République, et dans la sous-catégorie des camps de siège ; les camps permanents n'ont fait leur apparition que peu après, sous Auguste, quand l'armée est devenue professionnelle. Cette expression est certes ambiguë car elle peut désigner également un camp construit pour préparer un assaut contre une ville. Dans le cas d'Alésia, au contraire, l'objectif militaire consistait à faire lever un siège. Toutefois, il s'agit toujours de poliorcétique.

César ne les décrit pas, et même n'en dit rien, alors que ce fut un élément non négligeable. En effet, les Romains considéraient que savoir construire un camp constituait une marque de civilisation ; les barbares ne possédaient pas cette technique. Quelques années plus tard, en 46, dans la guerre civile, les Numides du roi Juba I<sup>er</sup> campèrent près des légions et l'auteur anonyme du *Bellum Africum* se moqua de ces Africains qui ne savaient pas se protéger<sup>175</sup>. Il faut donc imaginer que les Gaulois avaient su creuser un fossé et, sur un talus de terre, construire un rempart en rondins, avec des merlons, un chemin de ronde et des portes défendues avec soin. Cet abri protégeait les tentes sous lesquelles ils dormaient quand ils étaient en campagne<sup>176</sup>.

Il appert donc que les Gaulois n'étaient pas des barbares, au moins dans le domaine de la poliorcétique. Pour le reste, leur civilisation, non sans charmes, n'était pas sans rudesse. En tout cas, leur armée ne pouvait vaincre l'armée romaine ni en rase campagne ni dans le domaine de la poliorcétique, comme nous l'avons dit et comme nous allons le voir.

## CHAPITRE VIII

### LA POLIORCÉTIQUE À ALÉSIA, 2

Si les Gaulois n'ignoraient pas la poliorcétique, Vercingétorix ignorait que César lui était supérieur dans ce domaine. Il pensait sans doute que l'échec de son ennemi devant Gergovie, quelques semaines plus tôt, prouvait qu'il n'était pas invincible sur ce terrain. Il aurait pourtant dû se méfier, car au cours des six premières années de la guerre des Gaules, César avait au contraire manifesté un grand talent dans cette discipline.

#### DES TRAVAUX DE ROMAINS

César, sitôt arrivé devant Alésia, ville des Mandubiens, fit exécuter par ses légionnaires des travaux considérables, des travaux de Romains : un grand nombre de défenses ponctuelles (des camps) et deux défenses linéaires (des remparts en plaine) que les archéologues ont pris la mauvaise habitude, depuis Napoléon III, d'appeler « circonvallation » et « contrevallation ». C'est, à deux titres, tout à fait regrettable. D'abord parce que ces mots n'apparaissent pas dans le texte de César et s'avèrent inadaptés. En effet, le mot *circumvallatio* est rare, utilisé deux fois seulement pour désigner l'« action de bloquer » au sens moral, figuré<sup>177</sup> ; au contraire, le verbe *circumvallare* est bien attesté pour dire « entourer d'un rempart »<sup>178</sup>. En revanche, nous n'avons trouvé dans le *Thesaurus*, un dictionnaire répertoriant tous les mots latins connus, ni substantif ni verbe correspondant à *contravallation* ou à *contravallare*. Ensuite, parce que, dans les ouvrages de Napoléon III, la légende de l'illustration mélange parfois les deux mots et se trouve alors en contradiction avec le texte. Michel Reddé a d'ailleurs relevé cette erreur, mais il a conservé ces termes ambigus, et il a justifié son choix<sup>179</sup>. Nous préférons recourir à des expressions plus neutres et somme toute plus claires ; nous parlerons donc de « défenses linéaires ». Le lecteur appréciera sans doute cette formulation plus claire.

Une première remarque importante permet de comprendre l'organisation de l'espace militaire par César et ses légionnaires : on retrouve à Alésia une disposition analogue à celle qui avait été organisée en Espagne presque un siècle plus tôt, par Scipion, au siège de Numance, siège qui s'est terminé en 133 par le suicide des habitants. Les légionnaires y construisirent des camps et une défense linéaire<sup>180</sup>.

#### LES CONDITIONS

Les travaux énormes qui vont être analysés n'ont pas été réalisés dans des conditions d'extrême facilité pour les légionnaires. Ils devaient aller chercher le bois nécessaire pour le rempart et le blé indispensable pour l'alimentation<sup>181</sup>. Or, bien qu'il n'y insiste pas, César indique que ses hommes ont vécu de durs moments. En arrivant devant Alésia, ils manquaient de vivres ; il fallut limiter la consommation, répartir ceux qui étaient disponibles et aller voir s'il était possible d'en trouver d'autres dans les environs. Mais les ordres de Vercingétorix, qui avait imposé la destruction des stocks, semblent avoir été assez bien suivis. Chaque homme n'avait que trente jours de céréales, la base de l'alimentation en ces temps, et les animaux n'étaient pas mieux servis<sup>182</sup>. En outre, les Gaulois assiégés ne se gênaient pas pour faire des sorties ; ils essayaient de surprendre les hommes envoyés en corvées de bois ou de blé, et ils attaquaient ceux qui travaillaient à la mise en place du *vallum* pour les empêcher de mener à bien leur mission<sup>183</sup>.

## LES CAMPS

Dès qu'ils arrivèrent en vue de la place forte d'Alésia, les légionnaires entreprirent sans délai de construire des camps, sans doute par habitude et avant même d'en avoir reçu l'ordre. C'était la tradition. Chaque soir, quand ils étaient en opération, ils dressaient une enceinte pour la nuit, de façon à se prémunir contre de mauvaises surprises. En outre, ils savaient qu'ils pouvaient s'y abriter au cas où des ennemis trop nombreux les mettraient en danger. Ces bâtiments remplissaient donc une double fonction.

Les travaux des Romains :

L'organisation défensive qui fut mise en place par les Romains formait un cercle de 10 000 pas [14 kilomètres]. Des camps avaient été installés aux bons endroits et on y avait construit vingt-trois fortins. Dans ces fortins, on plaçait le jour des postes de garde pour éviter des raids ; ces mêmes postes étaient occupés de nuit par des postes de veille et par de solides garnisons.

(BG, VII, 69, 6-7 ; trad. de l'auteur.)

Ces camps ne ressemblent en rien à ceux qui furent édifiés ensuite, sous le Haut-Empire, et dont le plan en carte à jouer est bien connu ; les tracés étaient d'une extrême variété et ils affectent toutes les formes, surtout les plus irrégulières, peut-être pour suivre des endroits où la terre était plus facile à remuer, comme l'a suggéré le géographe Christian Petit. Ils étaient construits suivant le modèle traditionnel. À l'intérieur, tout le monde vivait sous la tente – à Alésia, on a retrouvé une tente en cuir<sup>184</sup>. Un espace était réservé au centre pour le commandant d'armée et ses officiers. Le long du rempart, une rue était aménagée pour permettre aux soldats de courir s'il leur fallait se précipiter à un point quelconque du camp, en cas d'attaque. C'était là aussi que devaient échouer les flèches et javelots éventuellement envoyés de l'extérieur par les ennemis.

Mais ici, César nous réserve une mauvaise surprise car il utilise une formulation ambiguë : « Des camps furent installés aux endroits où c'était utile, ainsi que vingt-trois petits camps. » En effet, s'il donne le compte des petits camps, « vingt-trois », il ne dit pas combien il a fait construire de grands camps. Plus loin, et à deux reprises, il indique qu'il les a placés sur des hauteurs<sup>185</sup>. Christian Petit a remarqué qu'ils avaient été installés près de points d'eau, ce qui est conforme aux traditions de l'armée romaine, et sur des terrains pas trop difficiles à travailler à la pioche<sup>186</sup>.

Les fouilleurs de Napoléon III ont pensé avoir retrouvé huit grands camps, qu'ils ont désignés par commodité par des lettres : A, B, C, D, G, H, I et K. Et, sur les cartes du site, ils ont identifié les vingt-trois petits camps, auxquels ils ont attribué des numéros pour les distinguer des précédents, donc de 1 à 23. C'est ici qu'on apprécie le mieux le travail de Michel Reddé et de Siegmund von Schnurbein<sup>187</sup>. D'abord, ils ont montré qu'il existait une solide conformité entre le récit césarien et ce que l'archéologie

révèle<sup>188</sup>. Ensuite, ils ont fait des coupes claires dans ce que l'on croyait acquis. Ils ont supprimé des listes les établissements D et I, qui n'étaient pas des camps<sup>189</sup>. S'ils n'ont pas pu étudier K, ils pensent que, là également, on a affaire à des constructions de nature et d'époque différentes. Quant à G et H, on ne peut vérifier ni leur nature ni leur date, car des bâtiments récents en ont recouvert les emplacements. Il ne reste donc que trois grands camps dont l'existence soit assurée : A, B et C.

Pour les petits camps, l'entreprise de démolition des théories anciennes est encore plus rude. Les fouilleurs du colonel baron Eugène Stoffel n'en avaient trouvé que très peu, et ils avaient placé des indications et des numéros là où il leur avait paru probable que ces fortins s'étaient trouvés. Cette méthode ne convient pas aux archéologues actuels et, après examen du dossier, ils n'ont accordé leur confiance qu'à trois enceintes, celles qui portent les numéros 11, 15 et 18.

Superficie des camps d'après J. Harmand<sup>190</sup>

A	3 ha	H*	2,5 ha
B	7 ha	I**	4,5 ha
C	9,5 ha	K*	6 ha (?)
G*	9 ha		

NB : Plusieurs de ces enceintes n'étaient peut-être pas des camps (\*), ou ne l'étaient assurément pas (\*\*); voir ci-dessus. Cet auteur obtenait une superficie totale de 82 hectares environ, suffisante pour 40 000 à 50 000 légionnaires. Hélas, nous ne savons toujours pas où étaient logés tous ces soldats.

Il est donc temps de revenir aux vrais camps.

Les camps A et B se trouvent au sud, sur la montagne de Flavigny ; César avait pris ses quartiers dans ce secteur, peut-être dans le camp A (mais le camp B a aussi ses partisans).

Le camp A présente l'aspect d'un rognon<sup>191</sup>. Il mesure environ 220 mètres de long sur 80 à 150 de large ; au total, il atteint 2,32 hectares. On y a vu la trilogie habituelle *fossa-agger-vallum*. Des trous de poteaux permettent de localiser une partie des tours et les portes y avaient la forme du *titulum*.

On trouve un établissement plus important avec le camp B, qui mesurait 360 mètres sur 230, soit quelque 8 hectares<sup>192</sup>. Les fouilleurs ont isolé le rempart du type habituel, un *vallum* et des tours.

Les fouilles faites entre 1991 et 1997 ont permis de découvrir une nouvelle enceinte, baptisée par ses inventeurs « le fortin de l'Épineuse », du nom d'une exploitation agricole actuelle qui se trouve à proximité<sup>193</sup>. Il se présente sous une forme qui a d'ailleurs de quoi surprendre, ce qui montre que les Romains ne se sentaient pas obligés d'appliquer un modèle unique et préétabli. En cet endroit, les deux défenses linéaires, intérieure et extérieure, se rapprochent à environ 120 mètres ; deux murs perpendiculaires ont uni ces deux lignes, découpant un carré qui fait approximativement 120 mètres de côté, et c'était là le camp.

Il faut ensuite passer au nord-est pour trouver le camp C, sur la montagne de Bussy : le camp de Labienus<sup>194</sup>. Il couvrait plus de 7 hectares, avec une longueur de 355 à 400 mètres et une largeur de 250. Il est connu grâce aux fouilles et à la photographie aérienne. Il a été possible de dégager le fossé et de repérer la palissade grâce aux trous de poteaux. L'enceinte présente une particularité : les portes sont soit du type à *titulum*, comme dans le camp A, soit du type à *clavicula*. Tout près se trouve le camp 18, peu fouillé celui-là<sup>195</sup>.

Enfin, dans la catégorie des fortins, on connaît mieux le *castellum* 11, qui a été identifié sur photographie aérienne et fouillé ; il avait été installé avec les camps A et B sur la montagne de Flavigny.

De forme presque circulaire, il possédait un diamètre de 100 mètres, ce qui lui donne une surface de 0,8 hectare.

## LES DÉFENSES LINÉAIRES AVORTÉES

Les légionnaires avaient immédiatement entrepris de mettre en place des sections de défenses linéaires qui furent ensuite abandonnées pour des raisons que nous ignorons, sans doute parce que les emplacements choisis n'ont finalement pas paru appropriés. Elles sont souvent qualifiées de « primitives ». Comme les camps, elles reposaient sur la trilogie fossé-bourrelet-palissade – *fossa-agger-vallum* – et l'on y trouvait des portes. C'est Jacques Harmand qui les a découvertes à partir de travaux anciens, plus confus et incomplets, et c'est lui qui les a décrites de la manière la plus claire<sup>196</sup>.

Il a relevé devant le mont Réa la présence d'un de ces murs, qui avait atteint une longueur de 2 à 3 kilomètres quand il avait été délaissé. Les modernes l'appellent parfois « contrevallation » (défense linéaire intérieure), ce qui est pour le moins malheureux car elle se trouvait au-delà de ce qu'ils appellent « circonvallation ». Une autre de ces barrières, au pied de la montagne de Flavigny, se trouvait, cette fois, un peu en retrait de la « contrevallation » définitive, et elle atteignait environ 1,5 kilomètre. Enfin, une troisième ligne, plus courte, est mentionnée par Jacques Harmand qui la place au pied de la montagne de Bussy.

## LA DÉFENSE LINÉAIRE INTÉRIEURE

Cette défense linéaire, dans la plupart des ouvrages actuels, est appelée normalement « contrevallation » ; nous avons exprimé des préventions contre ce mot. Quoiqu'il en soit, elle répondait aux objectifs traditionnels : d'une part, empêcher les assiégés, les Gaulois, de sortir ; d'autre part, protéger les assiégeants, les Romains, contre les attaques qui auraient pu être dirigées contre eux depuis le mont Auxois.

Elle s'étendait sur 10 milles, c'est-à-dire 10 000 pas romains, soit près de 15 kilomètres<sup>197</sup>. D'une manière générale, elle reposait elle aussi sur la trilogie *fossa-agger-vallum*<sup>198</sup>. Le *vallum* comprenait un parapet et des créneaux, ainsi que des tours placées tous les 80 pieds (23 mètres). Quelques auteurs actuels, partisans de la thèse jurassienne, ont constaté que la distance « réglementaire » n'était pas toujours respectée, et ils ont fait valoir que ces irrégularités « graves » empêchaient de considérer ces travaux comme l'œuvre de César devant Alésia. Qu'ils se rassurent : les officiers romains n'étaient pas des maniaques et César se bornait généralement à donner une distance moyenne. Selon ce que la topographie imposait, les tours pouvaient être plus rapprochées ou plus éloignées. Rappelons aussi qu'un espace d'une dizaine de mètres entre deux tours n'avait rien que de très banal ; cette disposition est attestée par des centaines de cas bien connus, quand il y avait une porte.

À la base du *vallum*, des pièces de bois fourchues, appelées *cervi*, les « cerfs » dont ils imitaient les bois, devaient gêner toute tentative d'escalade<sup>199</sup>. Encore fallait-il arriver là.

En effet, l'originalité de ce rempart se trouve ailleurs. César, utilisant sans doute ses propres connaissances et les conseils de ses officiers, voire de quelques sous-officiers particulièrement compétents, avait fait disposer de véritables champs de mines devant le *vallum*, de façon à en rendre l'accès très difficile.

D'abord, il avait fait creuser trois fossés en avant du rempart<sup>200</sup>. L'un, à 400 pieds du mur (environ 120 mètres), avait des côtés (presque) verticaux ; il mesurait 20 pieds de large et autant de profondeur,

soit près de 6 mètres. Contre le *vallum*, un deuxième fossé ne faisait que 15 pieds, soit un peu plus de 4 mètres, et le troisième fut rempli d'eau par détournement d'une rivière.

Les travaux devant Alésia :

César fit creuser un fossé de vingt pieds de large [6 mètres], à bords verticaux, en sorte que la base du fossé avait des dimensions égales à celles des côtés. Il fit placer les autres défenses à quatre cents pieds de ce fossé [115 mètres]... Au-delà de cet espace, il fit creuser deux fossés de quinze pieds de large et de même profondeur [4,3 mètres]. Dans les parties qui étaient en plaine et basses, il fit remplir le fossé avec de l'eau qui avait été dérivée depuis un des cours d'eau. Puis il fit dresser un bourrelet de terre et un rempart de bois haut de douze pieds [3,50 mètres]. Il fit ajouter à ce dernier un parapet et des merlons [...] Il fit dresser sur la totalité de l'ouvrage des tours qui étaient à quatre-vingts pieds les unes des autres [23 mètres].

(BG, VII, 72 ; trad. de l'auteur.)

Ensuite, il avait fait préparer des pièges de quatre sortes, trois dont il parle ; la quatrième, sur laquelle il ne dit rien, était très banale (d'où son silence), et a été révélée par l'archéologie. Ils étaient tous camouflés par des feuillages. 1° En avant du rempart, il avait fait installer cinq rangées de tranchées dans lesquelles avaient été placés des pieux taillés en pointe, reliés entre eux ; les malheureux qui ne les auraient pas vus couraient le risque de s'empaler. Ils étaient appelés des « cippes » (*cippi*)<sup>201</sup> ; les modernes préfèrent les appeler des « trous de loup ». 2° En avant avaient été préparés des « lis » (*lilia*), en raison de leur ressemblance avec cette fleur<sup>202</sup>. Mais c'étaient des fleurs mortelles. Les légionnaires creusaient des fosses de trois pieds (moins d'un mètre) en forme d'entonnoirs ; ils y plantaient des pieux, la pointe vers le haut, et recouvraient le tout. Ils étaient disposés sur huit rangées, orientées en oblique et distantes de trois pieds. Ils servaient eux aussi de pals. 3° Encore plus loin, devant ces lis, avaient été mis en place des « aiguillons », *stimuli*<sup>203</sup>. Les archéologues en ont retrouvé. Il s'agit de longues pointes en fer, pliées en trois sections, en baïonnette, de façon que l'une puisse être fichée sur un pieu, en terre, que la seconde s'appuie sur le sol et que la troisième se dresse vers le ciel pour percer le pied d'un assaillant distraît ou trompé par le camouflage. 4° Des objets, eux aussi terriblement efficaces, appelés jadis *tribuli* et aujourd'hui « épines du Christ », ont également été ramassés<sup>204</sup>, et pourtant César ne les mentionne pas ; ils sont constitués par quatre pointes de métal assemblées de façon que l'une d'entre elles soit toujours dressée vers le haut. Malheur à celui qui pose le pied dessus.

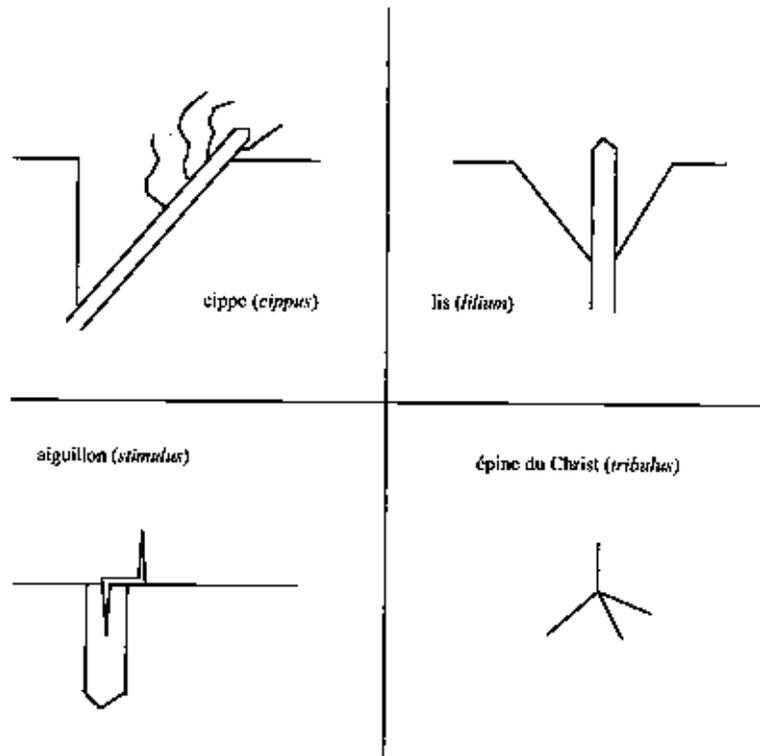
Les pièges devant Alésia :

On coupa des troncs d'arbres à forte ramure ; l'extrémité des branches fut débarrassée de l'écorce et taillée en pointe, puis on creusa des fossés continus profonds de cinq pieds [1,50 mètre]. Ces pieux furent enfoncés dans le sol et reliés entre eux par la base, de façon qu'il soit impossible de les arracher et que seules dépassent les pointes des branches. Il y en avait cinq rangées, reliées entre elles et entrelacées. Ceux qui pénétraient dans cette zone s'empalaient sur ces pieux très pointus. On les avait appelés des cippes. Devant eux, on creusa des trous profonds de trois pieds [1,50 mètre] qui allaient en se rétrécissant depuis le haut vers le bas ; ils étaient disposés obliquement et en quinconce. Des pieux épais comme une cuisse, taillés en pointe au sommet et durcis au feu, y avaient été placés de façon à ne laisser dépasser du sol que quatre doigts [7 centimètres]. En même temps, pour les renforcer et les stabiliser, chaque trou était rempli sur une hauteur d'un pied [0,29 mètre] de terre foulée ; le reste était recouvert de branches et de broussailles pour cacher les pièges. Il y eut huit rangées de ce type, séparées par des intervalles de trois pieds [1 mètre]. On les appela des lis en raison de leur ressemblance avec cette fleur. Encore en avant, des pieux longs d'un pied auxquels était fixé un crochet de fer étaient complètement enterrés ; ils étaient placés à peu de distance les uns des autres, et installés partout ; on les appela des aiguillons.

(BG, VII, 73 ; trad. de l'auteur.)

Il est évidemment passionnant de comparer ce que dit le texte de César sur ces travaux avec les résultats des fouilles archéologiques, surtout – mais pas exclusivement – celles qui ont été menées au temps de Napoléon III et celles qui datent de la fin du xx<sup>e</sup> siècle, dues à René Goguey, Michel Reddé et Siegmund von Schnurbein.

## Alésia: les pièges (L. 1.147)



### 5. Les pièges devant Alésia

Devant Alesia, César avait fait mettre en place une série de pièges – qu’il décrit précisément : des branches débarrassées de leur feuillage et dont le bout avait été durci au feu, plantées en diagonale ou à la verticale, et des baionnettes enfoncées dans des morceaux de bois. On avait cru les retrouver partout tous les trois. En fait, les fouilles récentes ont montré que les assiégeants choisissaient pour chaque site le modèle qui paraissait le plus approprié. Les épines du Christ ne sont pas mentionnées par César, mais on en a retrouvé des exemplaires sur le site.

D’une manière générale, les modernes ont retrouvé la ligne de ce qu’ils appellent la « contrevallation », notre défense linéaire intérieure, sauf en quelques points au sud-est du mont Réa et au nord du Penneville<sup>205</sup>. Ces solutions de continuité s’expliquent peut-être par l’érosion qui a fait disparaître quelques segments, ou par l’absence de danger sur tel ou tel point (aux yeux du commandement romain, s’entend), ou encore par la brièveté du siège, qui aurait rendu inutile l’achèvement des travaux. La prudence s’impose, il vaut mieux admettre que rien n’est sûr. Ce *vallum* était parfaitement conforme à ce qui était attendu, présentant un ou plusieurs fossés, un rempart de terre et de rondins, percé de portes<sup>206</sup>.

Il était aussi précédé de chausse-trappes et les travaux récents ont montré, contrairement à ce que l’on avait cru jusqu’à présent, que chaque portion du mur n’avait pas reçu tous les pièges alignés soigneusement les uns à la suite des autres<sup>207</sup>. Au contraire, les officiers avaient fait placer ceux qu’il leur paraissait bon de choisir suivant les circonstances ; en fait, on ne trouve à chaque endroit que les cippes ou les lis ou les aiguillons.

En outre, on constate que les fossés sont au nombre d’un, parfois de deux et même de trois, là encore suivant des critères d’utilité qui ne sont pas toujours évidents pour le chercheur moderne ; il paraît imprudent de prêter à César des idées qu’il n’a peut-être pas eues<sup>208</sup>. Par ailleurs, ces fossés peuvent varier de forme ; on retrouve bien sûr la forme traditionnelle en V, mais aussi des coupes en berceau, en

U, ou en demi-colonne, d'autres à fond plat et bords légèrement inclinés. Là encore, il est délicat de dire quelle intention a présidé à ces choix.

Un examen de cette défense linéaire intérieure permettra de constater cette diversité ; rappelons que les collègues de Michel Reddé et Siegmur von Schnurbein n'ont pas repris la totalité du rempart, ce qui eût été inutile, une perte de temps. Ils ont utilisé les travaux de leurs prédécesseurs du temps de Napoléon III, les photographies aériennes prises par René Goguy et, pour le reste, ils ont travaillé sur des points limités et précis, soigneusement choisis pour leur localisation, ce qui leur a permis d'approfondir leur recherche.

En partant du sud, on commence par la montagne de Flavigny où se trouvaient les camps A et B. Pendant longtemps, on a pensé que César avait installé son quartier général dans le camp A ; des enquêtes plus récentes semblent inciter à préférer le camp B. En fait, aucun argument décisif ne pousse vers l'une ou l'autre solution. Ici, la défense intérieure (« contrevallation ») a été moins étudiée par Michel Reddé et ses collègues. Elle se composait d'une palissade posée sur son bourrelet de terre et d'un seul fossé qui suivait d'assez près le cours de l'Ozerain ; elle avait été placée un peu en arrière d'un premier rempart assez vite abandonné.

À l'ouest, au contraire, dans la plaine des Laumes, on suit sans peine le *vallum* ; il est précédé par trois fossés, le plus proche se trouvant au pied du rempart<sup>209</sup>.

Remontant vers le nord-ouest, on rencontre le mont Réa et la plaine de Grésigny, qui s'ouvre sur la vallée du Rabutin. Un espace sans découvertes, comme nous l'avons dit, est suivi par une reprise du *vallum* avec fossé au moins double ; et on y avait vu une première ligne de défense, ensuite abandonnée. Au pied de la montagne de Bussy, la défense linéaire intérieure suit de près le cours de l'Oze, juste sur sa rive droite<sup>210</sup> ; on y a observé les traces du fossé, de l'*agger* et des cippes. En arrière sont restées les traces d'une défense linéaire également délaissée. Elle se poursuit au pied du Penneville<sup>211</sup>. Mais pour le cours de l'Oze et le pied du Penneville, un seul fossé parut suffisant.

## LA DÉFENSE LINÉAIRE EXTÉRIEURE

La défense linéaire intérieure terminée, César en fit aussitôt entreprendre une autre, de même structure, plus vaste et tournée vers l'extérieur (c'est ce qui est appelé par certains « circonvallation<sup>212</sup> »). Dans ce cas, il s'agissait d'empêcher des hommes, des nouvelles et des vivres d'arriver depuis l'extérieur vers les assiégés. Il y avait là un élément de guerre psychologique dont César était conscient : sans nouvelles de l'extérieur, la vie d'un assiégé est difficile à supporter, comme en témoignent la tenue d'un conseil de guerre exceptionnel sur le mont Auxois et le discours qu'y fit l'Arverne Critognatos afin d'enrayer les premières tentations de capitulation. Ajoutons que ce travail devait éviter aux légionnaires placés sur le rempart intérieur d'être pris à revers, attaqués dans le dos. Elle mesurait, dit-il, 14 milles, ce qui fait plus de 20 kilomètres.

Cette défense linéaire extérieure a été davantage étudiée par Michel Reddé et Siegmur von Schnurbein. Il n'est pas sans intérêt, dans ce cas, de reprendre le même trajet que précédemment.

À hauteur de la montagne de Flavigny<sup>213</sup>, elle passe sur le plateau ; elle utilise une partie de l'enceinte du camp B, au centre, et elle longe de très près le camp 11 à l'est et le camp A à l'ouest. On y a identifié la trilogie *fossa-agger-vallum*, ainsi que des défenses avancées. On ne trouve en général qu'un seul fossé, sauf à hauteur du camp A.

Dans la plaine des Laumes, comme on l'a dit, les deux défenses linéaires se rapprochent et elles englobent le fortin de l'Épineuse. Le *vallum*<sup>214</sup> y était protégé par deux fossés<sup>215</sup>, dont le fameux fossé de

20 pieds (près de 6 mètres) dont a parlé César<sup>216</sup>. On y a trouvé la trace de trous de loup<sup>217</sup>. La défense linéaire extérieure se poursuit sur le mont Réa et dans la plaine de Grésigny<sup>218</sup>. Malgré une solution de continuité, on a repéré deux fossés, quatre rangées de trous de loup, et plus souvent des lis que des aiguillons<sup>219</sup>. En arrière, et au pied du mont Réa, Jacques Harmand a relevé la présence d'une première défense linéaire, plus extérieure qu'intérieure sans aucun doute.

Sur la montagne de Bussy, on retrouve le même dispositif que sur la montagne de Flavigny. La défense linéaire extérieure<sup>220</sup> monte sur le plateau ; elle s'appuie sur le camp C au centre ; elle longe, sans les toucher, les camps 18 à l'ouest et 15 à l'est. Ici aussi, le *vallum* est renforcé par des défenses avancées. Enfin, tout à l'est, à hauteur du Penneville, on suit toujours cette défense linéaire extérieure<sup>221</sup>, malgré une petite solution de continuité à hauteur du cours de l'Oze. Elle n'a qu'un fossé, et il semble que César accordait moins d'importance que Vercingétorix à ce secteur ; ou bien il jugeait inutile de faire des efforts face à un secteur plus difficilement attaquant.

Au total, on voit que les travaux effectués par les légionnaires de César devant Alésia s'inscrivent dans une histoire : le proconsul s'est inspiré des constructions qui avaient été réalisées ailleurs, notamment par Scipion à Numance, dont le siège s'acheva en 133 avant J.-C. par la victoire des Romains. Par la suite, un autre grand siège eut lieu dans le désert de Judée, à Masada, en 72-73 après J.-C. ; malgré l'énergie des défenseurs, ce fut encore une victoire des Romains. Il y a eu une continuité entre ces trois grands sièges.

À Alésia, les Romains furent beaucoup aidés par leurs travaux ; Corbulon aurait approuvé leurs efforts, lui qui disait qu'une guerre se gagne avec la pioche et pas avec le glaive. À Alésia, pourtant, la victoire ne vint pas de la poliorcétique ; elle vint de la bataille.

## CHAPITRE IX

### LE MARTEAU ET L'ENCLUME

Les historiens, s'agissant d'Alésia, sont souvent obnubilés par deux questions : la localisation du site et l'archéologie. Ils oublient ce qui fut pourtant l'essentiel pour les protagonistes : la bataille, ou plutôt les batailles car on en compte quatre. Elles entraient dans le cadre de la stratégie « du marteau et de l'enclume », voulue par Vercingétorix.

#### LES TROIS PREMIÈRES BATAILLES

Par bonheur pour les Gaulois assiégés (et surtout pour ce qu'il restait des civils qui leur tenaient compagnie), l'armée de secours arriva, et César ne dit pas qu'elle était moins nombreuse qu'annoncé. Il indique néanmoins qu'elle installa un camp principal sur une colline située à 1 000 pas des Romains<sup>222</sup>, soit à environ 1,5 kilomètre ; on admet en général qu'il s'agissait de la Montagne, au sud-ouest d'Alésia, notamment la hauteur du Grand Ruchot qui se trouve au sud de Venarey-lès-Laumes ; aucune trace n'en a été retrouvée. Les Gaulois construisirent sans aucun doute d'autres enceintes dans des endroits inconnus. Jérôme Carcopino constate que l'armée de secours eut le temps d'engager deux batailles puis une troisième, qu'il date du 25/26 septembre. Il en déduisit que l'arrivée de ces troupes se plaça vers le 20 septembre<sup>223</sup>.

#### Première bataille

La première bataille, un combat de cavalerie en plaine, tourna à l'avantage des Romains, grâce surtout aux Germains<sup>224</sup>.

Le combat eut lieu dans une plaine de 3 000 pas de large, soit environ 4,5 kilomètres ; on admet en général qu'il s'agissait de la plaine des Laumes, à l'ouest du mont Auxois. Cet engagement est décrit de manière assez succincte par César.

Les Romains venaient juste d'arriver devant le site d'Alésia et ils commençaient à peine les travaux de siège quand eut lieu cet accrochage. Des cavaliers gaulois affrontèrent des cavaliers « romains », sans doute des *socii*, autrement dit d'autres Gaulois. Ces derniers, peut-être par manque de combativité, faiblirent. Alors, César envoya des cavaliers germains leur porter secours et il rangea les légions en ordre de bataille devant son camp. La victoire changea de côté ; les Gaulois de Vercingétorix furent mis en déroute et comptèrent beaucoup de tués dans leurs rangs (on ignore combien).

Première bataille :

Les travaux étaient en cours quand eut lieu un combat de cavalerie dans cette plaine qui s'étend sur trois mille pas de longueur entre les collines et dont nous avons parlé. Des deux côtés on s'acharne avec la plus extrême vigueur. Devant les difficultés que rencontrent les nôtres, César envoie les Germains et dispose des légions devant un camp, pour éviter un coup de main de l'infanterie ennemie. L'appui des légions renforce le courage des nôtres [...] Les ennemis sont mis en fuite.

(BG, VII, 70, 1-3 ; trad. de l'auteur.)

## Changement de tactique

Les assiégés ressentirent une grande inquiétude parce qu'au jour où ils attendaient l'arrivée de l'armée de secours, celle-ci n'était pas encore là. Les chefs tinrent un conseil de guerre au cours duquel, comme il est normal, ils se divisèrent sur la tactique à suivre<sup>225</sup>. Les uns proposaient la reddition et la vie sans armes ; les autres préféraient une sortie et la mort les armes à la main. À cette occasion, un chef arverne, appelé Critognatos, fit un discours qui frappa César, un homme pourtant peu sensible. Il pensait qu'il ne fallait pas désespérer, que les renforts allaient venir. Mais, dit-il, en attendant, il fallait tenir. Dans ce but, il proposa de chasser toutes les bouches inutiles et il recommanda que les combattants se nourrissent au besoin de la chair des non-combattants. Les historiens passent en général avec discrétion sur cet appel au cannibalisme.

L'arrivée de l'armée de secours changea la situation, et surtout le moral des Gaulois. Ceux qui étaient assiégés sur le mont Auxois furent persuadés que leur camp allait l'emporter.

## Deuxième bataille

La deuxième bataille fut aussi un combat de cavalerie, qui eut lieu le lendemain de l'arrivée des renforts, au même endroit que le précédent, dans la plaine des Laumes, avec le même résultat, un échec sanglant pour les Gaulois<sup>226</sup>. Elle ressembla donc à la précédente par quelques côtés, mais les Romains avaient bien progressé entre-temps dans leurs travaux de fortification.

La cavalerie gauloise entreprit de couvrir toute la plaine de 3 000 pas dont on a parlé plus haut<sup>227</sup>. Jacques Harmand la place de l'autre côté de la Brenne ; on ne voit pas bien pourquoi, car ce n'est pas ce que dit César. Et cette fois, les préparatifs furent plus complexes. En effet, la cavalerie gauloise fut appuyée par des troupes légères à pied, des archers et des fantassins divers, qui avaient été positionnés en retrait, derrière elle, sur une hauteur, sans doute le Grand Ruchot. Les Gaulois offraient la bataille, comme on dit. Dans le même temps, les assiégés se préparaient pour effectuer une sortie : c'était le jeu du marteau et de l'enclume qui commençait.

César ne tomba pas dans le piège<sup>228</sup>.

Du côté de l'est, des assiégés, il mit ce qu'il fallait de fantassins pour les empêcher de sortir et pour tenir solidement le rempart de bois. Les hommes de Vercingétorix, empêchés de passer, durent rentrer dans la ville sans avoir rien fait, sans avoir progressé, sans avoir pu abattre la moindre portion du *vallum*. Ce fut peut-être à ce moment que les armes et les monnaies qui ont été trouvées sur ce site ont été perdues, car beaucoup d'entre elles proviennent de la région proche du mont Réa.

À l'ouest, César fit sortir ses cavaliers de leurs camps et ils engagèrent un combat acharné qui dura tout l'après-midi. Les mentalités collectives des Gaulois se révélèrent à ce moment. Ils avaient montré leur courage, ce qui était l'essentiel pour eux. De manière assez peu compréhensible pour nous, cette exhibition suffisait ; cette démonstration faite, ils pouvaient rentrer chez eux. Mais ils n'en eurent pas le loisir. Ils avaient déjà subi des pertes importantes au soir, quand César fit sortir ses cavaliers germains. Comme lors de la bataille précédente, ce furent eux qui emportèrent la décision. Ils balayèrent la cavalerie gauloise, puis ils s'en prirent aux archers et ils firent place nette.

## Deuxième bataille :

César place toute son armée devant ses deux défenses linéaires, afin qu'en cas de besoin chacun soit à son poste et sache où il se trouve. Puis il ordonne à la cavalerie de quitter les camps et d'engager le combat [...] Entre les cavaliers, les Gaulois avaient placé quelques archers et des fantassins légers qui devaient aider leurs cavaliers s'ils reculaient et soutenir l'assaut de nos cavaliers. Ils blessèrent par surprise plusieurs de nos hommes qui durent quitter le combat. Les Gaulois étaient sûrs que les leurs étaient supérieurs aux nôtres dans la bataille, et ils voyaient que nous étions submergés par leur nombre. Ceux qui étaient enfermés à l'intérieur de nos lignes et ceux qui étaient arrivés en renfort augmentaient le courage des leurs par des cris et des hurlements [...]. Alors que le combat durait depuis midi et qu'on était aux environs du coucher du soleil, les Germains se regroupèrent en rangs serrés, attaquèrent l'ennemi et le repoussèrent. Les cavaliers mis en fuite, les archers furent encerclés et massacrés. Alors, de tous les côtés, les nôtres s'avancèrent et ils poursuivirent les ennemis jusque dans leurs camps.

(BG, VII, 80, 1-8 ; trad. de l'auteur.)

Deuxième bataille, deuxième défaite pour les Gaulois.

## Troisième bataille

La troisième bataille présente une assez grande originalité dans les listes antiques<sup>229</sup> : ce fut un combat de nuit, mené par l'infanterie gauloise contre le rempart des Romains. En effet, les attaques de nuit sont rares, au point que quelques historiens ont dit que les Romains ne savaient pas les organiser. De toute façon, dans ce cas, ce furent les Gaulois qui attaquèrent. On peut néanmoins penser que le ciel était dégagé et la lune bien ronde. C'est ce qui a permis à Jérôme Carcopino de proposer une date : en cette année 52 avant J.-C., la pleine lune, certainement bien utile en ces circonstances, se plaça du 25 au 26 septembre<sup>230</sup>.

Les Gaulois, après leur deuxième échec, restèrent un jour sans se manifester. Pendant ce laps de temps, ils travaillèrent durement à fabriquer les instruments nécessaires pour franchir les fossés et attaquer le rempart, à savoir des claies, des échelles et des harpons. On ne sait pas par quel moyen, mais les assiégés du mont Auxois furent informés de leur projet.

Au milieu de la nuit, les soldats de l'armée de secours passèrent à l'attaque en poussant de grands cris, sans doute pour faire savoir aux assiégés qu'ils progressaient, mais aussi pour des raisons psychologiques : se donner du courage et faire naître la peur chez l'ennemi, ce qui était plus facile de nuit<sup>231</sup>. Dans le même temps, ils bombardaient les défenseurs avec des flèches, des balles de fronde et des pierres. Les assiégés sortirent de la ville et ils firent eux aussi le plus de bruit possible, mais en utilisant des trompettes.

Les légionnaires firent leur devoir et ceux qui étaient à proximité de la partie du rempart menacé se précipitèrent ; ils garnirent le chemin de ronde et s'abritèrent derrière les merlons. Eux aussi lancèrent des projectiles sur l'ennemi : l'objectif immédiat était d'empêcher qu'il ne prît pied sur le *vallum*. Ils utilisaient des frondes, des épieux et des *librilia*, instruments assez mystérieux. Les pièces d'artillerie, les balistes, lançaient des traits sur les assaillants. Cet assaut causa de fortes pertes des deux côtés. Les légats de César qui se trouvaient à proximité jugèrent bon d'envoyer des renforts. Des soldats qui attendaient dans les fortins, où sans doute ils ne dormaient plus, furent alors sollicités.

Le recours à de nombreuses armes de jet donna l'avantage aux Gaulois en un premier temps. Il est assuré qu'ils avaient acquis une bonne maîtrise de ces instruments et que, s'ils étaient le peuple de l'épée, ils étaient aussi et peut-être surtout le peuple de la lance. Le salut vint pourtant aux Romains de deux côtés. D'une part, les pièges que César avait fait préparer fonctionnèrent à merveille, et beaucoup de Gaulois furent ainsi mis hors de combat avant même d'arriver au contact de l'ennemi. D'autre part, le recours à des *pila muralia* se révéla également efficace. On ne sait pas bien ce que sont ces *pila muralia*. Quelques historiens ont imaginé qu'il s'agissait d'un *vallum* supplémentaire constitué par des javelots plantés dans le sol. Nous ne pensons pas qu'une telle barrière aurait eu beaucoup d'efficacité. Il semble

plutôt, mais ce n'est qu'une hypothèse, qu'on donnait ce nom à des *pila* dont l'efficacité était renforcée par un alourdissement quelconque, par exemple par l'addition d'un morceau de plomb : tombant du haut vers le bas, ils ne demandaient pas au lanceur un effort supplémentaire et acquéraient une force de pénétration plus grande.

Les soldats de l'armée de secours subirent de lourdes pertes et ne réalisèrent aucune percée. Ceux qui formaient l'armée assiégée n'eurent même pas la possibilité d'arriver au rempart. Les uns et les autres se replièrent alors. Certes, le rempart n'avait pas donné la victoire à César, mais il lui avait évité la défaite.

Troisième bataille :

Les Gaulois laissent passer un jour à fabriquer des claies, des échelles et des harpons. Puis ils quittent en silence leur camp, au milieu de la nuit, et ils attaquent nos lignes de défense qui sont en plaine. Ils poussent soudain un grand cri pour prévenir les assiégés de leur arrivée. Ils jettent leurs claies et, avec des frondes, des flèches et des pierres, ils essaient de chasser ceux des nôtres qui sont sur le rempart ; ils s'efforcent de mettre en place tout un appareil de siège. En même temps, Vercingétorix, qui avait entendu la clameur, fait donner le signal du combat au son des trompettes et il fait sortir les siens de la ville [...]. Avec des frondes, des casse-tête et des épieux, ils [les Romains] repoussent les Gaulois. La nuit gêne la visibilité et beaucoup sont blessés. De toutes parts, les machines lancent des traits. Les légats Marc Antoine et Caius Trebonius, à qui avait été confiée la défense de ce secteur, voyaient les points sur lesquels les nôtres étaient en difficulté, et ils y envoyaient des renforts pris dans les fortins placés à l'arrière. Tant que les Gaulois étaient éloignés de la défense linéaire, ils avaient l'avantage grâce au nombre des armes de jet. Ensuite, quand ils étaient plus près, ou ils se laissaient prendre aux aiguillons, ou ils tombaient dans les fosses et s'y s'empalaient, ou ils étaient tués par les javalots de muraille lancés depuis le rempart et depuis les tours. Beaucoup étaient blessés et le rempart n'avait été percé nulle part quand le jour se leva. Craignant d'être pris sur leur flanc droit si une sortie était faite depuis les camps qui dominaient la plaine, ils rentrèrent dans leurs camps. Les assiégés faisaient avancer le matériel préparé par Vercingétorix pour faire une sortie et ils comblaient les premiers fossés ; mais ils passèrent plus de temps que nécessaire à faire ces travaux, et ils apprirent la retraite des leurs avant d'avoir pu s'approcher du rempart. L'entreprise ayant échoué, ils rentrèrent dans la ville.

(BG, VII, 81-82 ; trad. de l'auteur.)

Cette troisième bataille était un troisième succès pour les Romains.

## LE VISAGE DE LA BATAILLE

John Keegan, à la suite de Charles Ardant du Picq, a montré que le soldat qui va à la bataille ressent de la peur ; il a aussi remarqué que, malgré tout, beaucoup de soldats allaient de l'avant, et donc que d'autres motifs, contradictoires, intervenaient<sup>232</sup>. Sans refaire l'histoire de toutes les guerres, nous voulons montrer quels étaient ces sentiments et surtout lesquels ont le plus poussé à l'action les Gaulois et les Romains qui se sont affrontés à Alésia.

Un certain nombre de pensées incitent le soldat à aller vers l'arrière, à fuir l'ennemi ; dans des cas extrêmes, il devient déserteur ou transfuge. Car un soldat qui va au combat ressent de la peur, par un évident instinct de conservation, même si son armée possède une écrasante supériorité : on ne sait jamais, un accident est vite arrivé. Distinguons Romains et Gaulois, même s'ils ont parfois partagé la même peur.

## Les Romains

Contrairement à ce qui a souvent été écrit, César ne négligeait pas le moral de ses hommes, leur psychologie collective. C'est ainsi qu'il a mentionné la peur à plusieurs reprises<sup>233</sup> ; il est vrai qu'il la voyait plus souvent chez les Gaulois que chez les Romains, mais elle ne lui était pas étrangère. Il l'a fait intervenir dans son récit et en particulier à l'Alésia<sup>234</sup>. Cinq facteurs – la fatigue, le climat, la faim et la soif, le bruit et la solitude du guerrier – sont susceptibles de l'aggraver, et il est intéressant de voir lesquels sont mentionnés dans l'affaire d'Alésia, au livre VII de *La Guerre des Gaules*, lesquels en sont absents. On devine que les légionnaires étaient fatigués par une longue marche, par des travaux de génie

et par plusieurs combats ; mais ils surmontaient cette faiblesse en se disant que la victoire entraînerait la fin de leurs maux<sup>235</sup>. À Alésia, le ciel ne fut pas toujours clément pour les travaux de la guerre<sup>236</sup> ; mais il ne l'était ni pour les uns ni pour les autres. La logistique présentait une importance sans doute plus grande. On sait que Vercingétorix avait pratiqué la tactique/stratégie de la terre brûlée, et que les légionnaires ne trouvaient plus de vivres. Devant Alésia, il leur restait de quoi se nourrir pour un mois et César se préoccupait au plus haut point de ce problème<sup>237</sup>. En général, le bruit compte aussi : les cris des officiers qui donnent des ordres, des blessés qui appellent à l'aide, des ennemis qui s'encouragent et le son des trompettes effraient le soldat<sup>238</sup> ; mais, ici aussi, les deux camps étaient également touchés par ce phénomène. Enfin, César a su trouver un ton très grave pour décrire la solitude du centurion qui va mourir (à Gergovie, cette fois)<sup>239</sup>.

Mais John Keegan n'a pas pensé à tout. Les mentalités des anciens avaient leurs spécificités ; ils craignaient les mauvais présages, par bonheur pour eux absents d'Alésia. La nuit est toujours un facteur aggravant de la peur ; or les Gaulois, devant Alésia, menèrent une attaque de nuit contre le rempart des Romains<sup>240</sup>. La surprise est également dangereuse ; mais là encore César ne méritait aucun reproche. L'armée ne se déplaçait pas sans *exploratores*, des éclaireurs, et des renseignements étaient pris tant au niveau tactique que stratégique<sup>241</sup>.

John Keegan a surtout négligé d'autres motifs qui encouragent les légionnaires à aller de l'avant, et d'abord la confiance qu'ils ont en leur chef, confiance particulièrement élevée quand ce commandant est un César. Dans *La Guerre des Gaules*, on ne trouve pas mention de ce sentiment, car il va de soi, il va sans dire. La capacité du général est appréciée par les soldats à l'ordre de marche et à l'ordre de bataille, qui tous deux montrent sa compétence et justifient l'appréhension ou la confiance des soldats. Savoir utiliser une hauteur pour donner de l'élan aux légionnaires quand ils devaient partir à l'assaut était aussi un élément déterminant<sup>242</sup>.

Sous l'autorité du chef se trouvait la légion. Le soldat y apprenait l'esprit de corps, autre élément positif, et éprouvait un fort sentiment d'appartenance à son unité, symbolisée par son aigle. La défense de cet emblème s'imposait à tous comme un devoir sacré et il est plusieurs fois mentionné dans *La Guerre des Gaules*<sup>243</sup>.

À l'intérieur de la légion, le soldat se trouvait pris au sein d'un groupe d'hommes avec lesquels il partageait sa vie quotidienne : ses camarades de chambrée. Il était placé sous leur regard et ne pouvait pas les abandonner sans se juger méprisable. Ce contexte a parfois produit l'héroïsme, attitude de défi face à la mort et au danger. On sait toutefois qu'un soldat pris dans un désastre ou simplement dans une situation difficile peut se conduire avec un égoïsme féroce et oublier toute obligation de solidarité.

Et ce n'est pas tout. Les aspects proprement militaires ne doivent pas être négligés. Les soldats exerçaient un métier, appris au cours des séances d'exercice, durant les mois où ils faisaient leurs classes, et ils se conduisaient en professionnels qui auraient eu en face d'eux des amateurs, certes doués, mais des amateurs tout de même. Tous ces éléments contribuaient à leur donner un moral élevé face à des barbares qu'ils jugeaient ignorants et mal commandés.

L'aspect religieux et juridique ne doit pas non plus être écarté. En entrant dans l'armée, le soldat se liait par serment. Les textes latins emploient deux mots très différents pour en parler, *sacramentum* et *ius iurandum*. Le premier a une racine précise, *sacer*, « sacré » ; il désigne donc un engagement de nature religieuse. Le second possède un contenu juridique fort, car il vient de *ius*, « droit ». On ne sait pas pourquoi à certaines époques on employait le premier, à d'autres le second.

Ajoutons à ces motivations le facteur social. Le soldat allant au combat avait le souvenir des victoires que ses ancêtres avaient remportées, éventuellement contre l'ennemi qui l'attendait. Il se sentait

le devoir de respecter la mémoire de ses pères, de se montrer digne d'eux, et un sentiment de solidarité entre lui et les morts de son clan se faisait jour. La tradition qui lui était transmise par son éducation lui imposait de se mettre au service de l'État (*virtus*) et de respecter la discipline. Il était hanté par ses fantômes venus d'un passé plus ou moins proche<sup>244</sup>.

Et puis, les combattants étaient l'objet d'autres sentiments qui les empêchaient d'aller vers l'arrière et les attiraient vers l'avant.

Ils ne reculaient que s'ils ne pouvaient pas faire autrement parce qu'une « contre-peur » avait été mise en place : la troisième ligne, occupée par les triaires, avait pour fonction de tuer ceux qui cherchaient à quitter le champ de bataille (les soldats de 1914-1918 ont connu une situation un peu analogue, quoique moins tendue, avec les gendarmes placés à l'arrière pour arrêter les fuyards).

Ils avançaient parce qu'ils étaient poussés par le désir d'être couverts de louanges (*laus*) et pour montrer à la fois leur dévouement au service de l'État et leur courage (*virtus*). Ces deux motivations sont bien présentes non seulement dans *La Guerre des Gaules* en général, mais encore dans le récit de l'affaire d'Alésia<sup>245</sup>.

En revanche, César ne mentionne pas explicitement dans ces passages le principal moteur qui animait le légionnaire, parce que c'était sans doute trop évident, trop banal. Mais il dit ailleurs comment il a distribué des esclaves pour récompenser le dévouement de ses soldats. Il s'agit du lucre, plus concrètement du butin. Au matin de chaque bataille, le soldat espérait se trouver riche le soir. Bien entendu, il arrivait parfois qu'il fût tué ; parfois qu'il ait reçu une gratification, vite dépensée en vin et en femmes ; jamais qu'il s'enrichît vraiment. Mais l'espoir était là. À notre avis, le butin était le premier moteur du légionnaire, de même que la peur était son frein majeur.

Les nobles, eux, ne se conduisaient pas comme les simples citoyens. Dans les batailles, les sentiments de chacun variaient en fonction du milieu social auquel il appartenait. Les officiers devaient donner l'exemple, encourager les hommes et ne pas les effrayer. Plusieurs commentateurs ont dit que les officiers qui se trouvaient dans Besançon en 58 avaient eu peur des Germains, et avaient transmis ce sentiment à leurs hommes. Quand on relit attentivement le texte de César, on se rend compte qu'au contraire ils ont tout fait pour leur cacher ce qu'ils appréhendaient<sup>246</sup>. Ils étaient formés et éduqués au sens de l'honneur et à l'acceptation de la mort. Assurément, l'un ou l'autre pouvait ne pas se révéler à la hauteur de son devoir. Mais, d'une manière générale, les sénateurs et les chevaliers ont su montrer une grande valeur dans les combats, au moins jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle, époque où des conflits très durs contre des barbares très agressifs ont changé les conditions de la guerre<sup>247</sup>.

Les sentiments ne sont pas identiques non plus suivant que le soldat attend l'ordre d'avancer ou qu'il se trouve au contact de l'ennemi. L'immobilité favorise toutes les peurs ; les hommes urinent ou se souillent sans pouvoir se contrôler ; pour les Romains qui ne portaient qu'une tunique, une sorte de robe, l'inconvénient était moindre. Toutefois, en voyant l'immense armée qui l'encadrait à sa droite et à sa gauche, le légionnaire pouvait garder l'espoir. Puis venait l'ordre de l'assaut. Il partait en courant, lançait son javelot (le *pilum*) puis il arrivait au contact, au corps à corps. Il voyait alors le vrai visage de la guerre, celui d'un homme qui le hait et qu'il hait, qui veut le tuer et qu'il veut tuer. Car on ne peut pas tuer un homme que l'on ne hait pas. Le combat collectif, unités contre unités, se doublait d'une multitude de combats individuels, homme contre homme. C'est alors que le bruit, les cris et les appels des blessés ébranlaient les plus vaillants.

Le corps à corps ne peut pas avoir lieu sans une préparation psychologique, et les discours d'avant bataille, dont la réalité a été discutée, étaient, à notre avis, indispensables. Le général devait dire à ses hommes qu'ils étaient les meilleurs, que leurs ennemis étaient non seulement mauvais, mais encore

faibles. Que chacun se battait pour lui-même, pour sa femme et pour ses enfants ; car, en cas de défaite, le prisonnier et les siens devenaient les esclaves des vainqueurs.

## Les Gaulois

La difficulté, avec les Gaulois, c'est que leur point de vue ne nous est pas parvenu directement, mais à travers les écrits de leurs ennemis, en particulier de César qui a très bien pu passer sous silence tel ou tel élément, ou en inventer de son propre chef. Il ne sera toutefois pas utile de trop s'attarder sur leur cas, bien qu'il ne soit pas inintéressant ; mais, de toute façon, quand ils allaient au combat, ils partageaient beaucoup de sentiments avec les Romains. Eux aussi ressentaient la peur, souffraient de la faim et des aléas du climat.

Quelques éléments leur étaient propres, liés à leur civilisation. Chez eux, il fallait manifester du courage et, si la violence n'était pas aussi présente et aussi contraignante que chez les Germains, rien ne les poussait vers une conduite pacifique (bien entendu, le « pacifisme » relèverait du plus parfait anachronisme). Ils recherchaient surtout eux aussi, comme les Romains, les louanges et redoutaient le déshonneur<sup>248</sup>.

Les liens sociaux leur imposaient également de penser aux otages que leur peuple avait remis aux autres, quels qu'ils fussent. Mais, comme nous l'avons dit, sacrifier les otages pour le bien de la cité n'était pas un choix hors de portée des dirigeants. De même, s'ils avaient prêté des serments, indispensables pour tout accord entre peuples, ils pouvaient s'arranger pour oublier leurs engagements si le bien commun l'exigeait.

Comme les Romains, ils étaient sensibles au prestige du chef. Assurément, Vercingétorix possédait du charisme ; mais César ne s'étend pas trop sur ce point et nous ignorons si ce chef de guerre plaisait aux seuls notables ou à tout le peuple<sup>249</sup>.

Ce qui motivait le plus les Gaulois, c'était leur but de guerre, un but de guerre simple et unique : défendre leur liberté et éviter l'esclavage. Ils se battaient pour la *libertas* et contre la *servitus*<sup>250</sup>. César réduit cette notion de *libertas* au refus du droit romain et de la mainmise sur les biens des Gaulois<sup>251</sup>. En fait, les ennemis de Rome ont souvent deux autres motifs majeurs de se battre, le refus du service militaire et celui du tribut. Ce dernier était particulièrement détesté, d'abord parce qu'il représentait une perte financière, ensuite parce qu'il était humiliant ; il était un signe de reconnaissance de la défaite.

La défense de la liberté, qui recouvrait en fait l'indépendance de la nation, poussait les Gaulois à oublier l'*amicitia*, l'amitié, et les *beneficia*, les bienfaits, qu'ils avaient pu recevoir du proconsul à titre individuel s'ils s'étaient trouvés à un moment ou à un autre dans son entourage, ce qui fut le cas de Vercingétorix. Il est toutefois probable que ces valeurs, romaines dans leur essence, n'étaient pas aussi contraignantes pour des Celtes.

## LA QUATRIÈME BATAILLE<sup>252</sup>

Les Gaulois ne voulurent pas attaquer de nouveau le rempart, surtout pas de jour. Ils savaient qu'ils risquaient une sortie des Romains qui les auraient pris par leur flanc droit, ce qui aurait abouti pour eux à un désastre. Il fallait autre chose. Mais quoi ? La décision découla d'une bataille en rase campagne opposant les deux infanteries ; une « bataille décisive », qui mit un terme à la guerre (nous reviendrons plus loin sur cette notion). Après des débats sans doute assez longs, les chefs gaulois adoptèrent une nouvelle tactique en tenant compte au plus haut point de la topographie, de la dispersion des Romains et de leur propre supériorité numérique<sup>253</sup>. Pour affaiblir encore plus leurs ennemis, pour les contraindre à

éparpiller leurs forces, ils entreprirent de les menacer sur plusieurs points à la fois, trois pour l'armée de secours<sup>254</sup> et un pour l'armée des assiégés du mont Auxois. Ils envoyèrent des éclaireurs et firent choix d'un terrain en légère pente qui leur permettrait de cacher leurs hommes à la vue du camp romain<sup>255</sup>.

Cette rencontre eut lieu juste après la bataille de nuit, et Jérôme Carcopino la place donc le 27 septembre, présentant cette date comme une hypothèse, il est vrai<sup>256</sup>.

Les commandants gaulois décidèrent d'abord de faire porter leur effort principal sur le point le plus faible du dispositif adverse, c'est-à-dire sur le mont Réa où deux légions, sous le commandement des légats Reginus et Rebillus, avaient été regroupées dans un seul camp mal situé, assez isolé et exposé. Ils y envoyèrent 60 000 hommes, leurs meilleurs éléments, sous la conduite de l'Arverne Vercassivellaunos, qui passait pour le plus compétent des chefs gaulois<sup>257</sup> ; ces soldats se cachèrent derrière la colline, à proximité de leur objectif. Nous ne sommes pas, au demeurant, obligés de croire César quand il donne le chiffre de 60 000 ; une fois encore, les effectifs étaient sans doute moindres.

En outre, ils disposèrent leur cavalerie dans la plaine des Laumes, de façon à menacer la partie ouest de la défense linéaire externe, qu'ils avaient déjà attaquée de nuit, mais en vain. De plus, ils rangèrent leur infanterie devant leur camp, pour offrir la bataille. Cet effectif était assez considérable : des 240 000 soldats du début, il faut déduire les 60 000 qui se trouvaient plus au nord et les morts des trois rencontres précédentes. Il devait tout de même en rester assez pour impressionner leurs ennemis.

Enfin, ils espéraient que les assiégés qui étaient placés sous les ordres de Vercingétorix s'apercevraient qu'une nouvelle attaque se préparait contre les Romains, et qu'ils interviendraient. Sur ce point, ils ne furent pas déçus puisque la porte de l'agglomération du mont Auxois s'ouvrit et que des combattants en sortirent munis du matériel nécessaire pour partir à l'assaut de la défense linéaire interne, des claies pour franchir les fossés, des harpons pour arracher les pieux du *vallum* sur quelques points, et des échelles pour l'escalader ailleurs<sup>258</sup>.

Les Romains, attaqués de plusieurs côtés à la fois, étaient en difficulté<sup>259</sup>. Pourtant, ils pressentaient que cette bataille serait la dernière, qu'elle serait décisive et qu'elle mettrait un terme à leurs misères. Ce sentiment était partagé par leurs ennemis<sup>260</sup>. Cependant, la cavalerie qui se tenait dans la plaine des Laumes ne put que gesticuler, ne put que tourner. Et l'infanterie qui avait été placée devant le camp gaulois attendit en vain une réponse à sa proposition de bataille. C'est alors que Vercingétorix fit sortir les siens, qui marchèrent contre le *vallum*. Mais ses hommes ne purent pas s'emparer de la portion du rempart qu'ils avaient attaquée.

La principale bataille se déroula entre les hommes de Vercassivellaunos et ceux qui combattaient sous les ordres des deux légats. Ces derniers subirent une attaque de leur camp ; puis ils firent une sortie et il y eut une grande rencontre en rase campagne.

Les modernes ne se sont pas toujours demandé avec assez d'attention où eut lieu ce choc majeur. Il faut tenir compte des effectifs gaulois : entre 40 000 et 60 000 hommes ; des effectifs romains : au début, 10 000 légionnaires, auxquels sont venus s'ajouter des renforts de manière incessante. Comme à son habitude, César ne donne pas de chiffres précis. Labienus fut envoyé le premier, avec 6 cohortes, soit environ 3 000 hommes ; Brutus vint ensuite avec « des » cohortes ; Fabius également ; et Labienus de même ; puis, comme cela ne suffisait pas, le même Labienus alla chercher encore 39 cohortes (quelle précision, cette fois !), soit environ 20 000 hommes. Donc tout ce que l'on peut dire, c'est que les Romains étaient plus de 33 000 et les Gaulois moins de 60 000 ; au total, les forces en présence ne devaient pas être très déséquilibrées.

Au milieu du jour – César, qui ne connaissait que l'heure solaire, parle de midi –, les Gaulois de Vercassivellaunos passèrent à l'attaque<sup>261</sup>, avant que les Romains ne fussent sortis de leur camp du mont

Réa. Ils « firent la tortue » : on donne ce nom à un dispositif souvent appliqué par les légionnaires. Les hommes sont proches les uns des autres. Ceux qui sont devant placent leurs boucliers bord contre bord ; ceux qui sont sur les côtés font de même ; ainsi, ces soldats se trouvent entourés et à l'abri d'un mur. Ceux qui sont derrière placent leurs boucliers sur leur tête, en sorte qu'ils donnent un toit à leur formation. Ainsi protégés, les Gaulois purent avancer ; ils lancèrent des javelots, des flèches et des glands de fronde sur les Romains qui apparaissaient au sommet du rempart ou qui voulaient faire une sortie. Puis ils comblèrent une partie des fossés et ils bouchèrent les pièges pour arriver au rempart et le détruire. Comme ils étaient nombreux, les hommes fatigués étaient remplacés sans difficulté.

Sachant qu'un légionnaire a besoin de 1,50 mètre pour pratiquer son escrime et que les légionnaires étaient répartis sur trois lignes, la troisième ligne faisant la moitié des deux premières, le dispositif romain devait mesurer 3 à 5 kilomètres en largeur et 5 à 6 kilomètres en profondeur. Nous avons calculé ailleurs que 5 légions en ordre de bataille occupent au moins 1,750 kilomètre en largeur<sup>262</sup>. Les Gaulois avaient eux aussi besoin d'espace, en largeur et en profondeur. Il paraît donc raisonnable d'admettre que la bataille eut lieu sans doute au nord du mont Réa, au nord de l'actuel village de Ménétreux-le-Pitois ou, à la rigueur, au nord de l'agglomération de Bussy-Rabutin.

Ce fut l'intervention de César, à l'en croire lui-même, qui fit changer le cours du destin<sup>263</sup>. Pourquoi pas, d'ailleurs ? Il observait le déroulement de la rencontre depuis son camp, un très bon observatoire. Michel Reddé a récemment proposé de localiser ce camp sur la montagne de Flavigny, de l'identifier au camp B, et cette proposition est très acceptable<sup>264</sup>. Elle convient mieux si la bataille s'est déroulée au nord de Ménétreux-le-Pitois ; moins bien si la bataille eut lieu au-delà de Bussy-Rabutin.

Le proconsul envoya donc d'abord Labienus avec les 6 cohortes mentionnées plus haut. Il lui confia une mission surtout exploratoire : il lui demanda de tâter le dispositif adverse<sup>265</sup>. Il devait secourir les hommes du mont Réa s'ils étaient en difficulté ; en cas de besoin, il devait faire retraite et ne contre-attaquer qu'à la toute dernière extrémité.

C'est alors que commença la défaite des Gaulois.

Les soldats de Vercingétorix ne réussirent pas à entamer le rempart qu'ils avaient pris pour objectif<sup>266</sup>. Ils abandonnèrent alors leur premier point d'attaque et ils entreprirent d'escalader des hauteurs. Lesquelles ? On a envisagé la montagne de Flavigny ; mais il semble plus logique qu'ils se soient dirigés vers le nord ou le nord-ouest pour soulager les combattants du mont Réa. Ils connurent un demi-succès, le seul des Gaulois dans cette affaire. En les bombardant de pierres, traits, flèches, javelots et glands de frondes, ils réussirent à chasser les légionnaires qui occupaient les tours du *vallum*. Puis, plus à l'aise, ils entreprirent de combler les fossés qui les empêchaient d'avancer. Ils réussirent même à ouvrir une brèche dans le rempart.

Dans le même temps, César arrivait sur les Gaulois du mont Réa avec 4 cohortes (2 000 hommes) et sa cavalerie, et il les prit à revers<sup>267</sup>. Labienus survint à ce moment avec les 39 cohortes mentionnées, aggravant le désastre<sup>268</sup>. Et bien sûr, c'est l'intervention de César qui changea tout, pas l'arrivée de Labienus ; c'est du moins ce que dit l'auteur de *La Guerre des Gaules*.

Sur le plateau du nord-ouest, la bataille changea de visage<sup>269</sup>. Les Gaulois cédèrent et commencèrent à reculer. Puis ils firent retraite dans un désordre croissant. Les légionnaires, l'épée à la main, commencèrent le massacre qui dura jusqu'au milieu de la nuit (en temps solaire ; on constate là, une fois de plus, que les Romains ne redoutaient pas le combat de nuit, même si ce n'était pas ce qu'ils préféraient). La bataille proprement dite avait duré douze heures, ce qui était long. Puis les cavaliers se mirent à la poursuite des fuyards, les tuant, les frappant dans le dos, ce qui était normal car des hommes qui se dérobent ne méritent rien d'autre que le mépris. Presque tous les Gaulois furent tués ou blessés.

Sedullus, chef des Lémovices – le peuple du Limousin –, fut tué au combat ; l'Arverne Vercassivellaunos fut capturé ; soixante-quatorze enseignes furent prises.

Le combat ne s'arrêta qu'en raison de l'épuisement des Romains, cavaliers comme fantassins ; quelques Gaulois en profitèrent pour fuir<sup>270</sup>. César remarqua que, si ses soldats avaient eu plus de vigueur, ils auraient anéanti leurs ennemis ; mais il ne pouvait pas leur faire de reproche, car ils avaient eu une conduite exemplaire et fait des efforts plus qu'humains.

Les hommes de Vercingétorix qui avaient assisté de loin à la bataille comprirent que la partie était perdue et ils abandonnèrent leur part de combat pour se mettre à l'abri derrière leur rempart. Les chefs voulaient réfléchir à ce qu'il convenait de faire.

À ce moment précis, tout changea : César venait de gagner la guerre des Gaules. Définitivement.

Quatrième bataille :

Il y avait au nord une colline que les nôtres n'avaient pas pu englober dans la défense linéaire en raison de son étendue ; ils avaient dû construire un camp sur un terrain peu favorable et en légère pente. Il était occupé par deux légats [...] à la tête de deux légions. Après avoir envoyé des éclaireurs dans les environs, les chefs des ennemis prélèvent 60 000 hommes pris dans les cités qui avaient la plus grande réputation de courage. Ils se mettent d'accord secrètement sur ce qu'ils feront et comment ils le feront. Ils fixent le moment de l'attaque aux environs de midi. Ils mettent à la tête de ces troupes l'Arverne Vercassivellaunos, un des quatre chefs et un parent de Vercingétorix. Il sortit du camp à la première veille et il avait presque terminé son mouvement au lever du jour. Il se cacha derrière la colline et il laissa ses soldats se reposer des fatigues de la nuit. Quand midi approcha, il se dirigea vers le camp dont nous avons parlé ; dans le même temps, la cavalerie se dirigeait vers les fortifications de la plaine et les autres troupes apparaissaient devant les camps. Ayant aperçu les siens du haut de la forteresse d'Alésia, Vercingétorix sort de la ville. Il fait porter vers l'avant les fascines, les perches, les machines sur roues, les faux et tout ce qui avait été préparé pour une sortie. On se bat en même temps sur tous les côtés et tout est tenté ; pour peu qu'un point paraisse faiblir, c'est là qu'on accourt. La troupe des Romains est répartie entre un très grand nombre de fortifications et il ne leur est pas facile de réagir sur plusieurs endroits. Les cris qui s'élèvent derrière ceux qui se battent contribuent à grandement effrayer les nôtres. [...] César qui a choisi un bon endroit peut apprendre tout ce qui se passe n'importe où et il secourt ceux qui sont à la peine. [...] La tâche est ardue surtout devant les fortifications du haut, là où nous avons dit que Vercassivellaunos avait été envoyé. La pente du terrain joue un grand rôle. Les uns utilisent des armes de jet, les autres progressent en faisant la tortue. Des hommes reposés remplacent sans arrêt ceux qui sont fatigués. Ils jettent tous de la terre contre nos fortifications ; elle permet aux Gaulois de monter vers le sommet du mur et elle cache les pièges qui avaient été enterrés. Les nôtres manquent d'armes et de forces. Ayant appris cette situation, César envoie Labienus avec six cohortes au secours de ceux qui sont à la peine ; il lui ordonne s'il ne peut pas tenir de faire un mouvement pour se retirer avec ses cohortes ; sinon, de s'en abstenir. Il va en personne auprès de ceux qui sont à la peine et il les exhorte à ne pas succomber à la fatigue. [...] Les assiégés, désespérant de réussir contre les sites de plaine, en raison de la force des fortifications, tentent d'escalader les hauteurs. Ils y portent tout le matériel qu'ils avaient préparé. À l'aide d'une pluie de projectiles, ils chassent les défenseurs des tours, comblent les fossés avec de la terre et des fascines, arrachent le rempart de bois et le parapet avec des faux. César envoie d'abord le jeune Brutus avec des cohortes, puis son légat Caius Fabius avec d'autres unités. Enfin, comme le combat devenait plus acharné, il amène en personne des hommes reposés. Il rétablit la situation et repousse les ennemis de l'endroit où il avait envoyé Labienus ; il prend quatre cohortes au fortin le plus proche, il se fait suivre par une partie de la cavalerie, et il ordonne que le reste contourne la ligne extérieure et prenne l'ennemi à revers. Comme ni les bourrelets de terre ni les fossés ne pouvaient contenir l'élan de l'ennemi, Labienus rassemble trente-neuf cohortes qu'il peut par chance faire venir des postes voisins, et il envoie des messagers à César pour l'informer de ce qu'il estime devoir faire. César se hâte [...] et les ennemis engagent le combat. [...] Les nôtres combattent avec le glaive. Soudain l'ennemi voit la cavalerie sur ses arrières. De nouvelles cohortes approchent. Les ennemis tournent le dos. La cavalerie pourchasse les fuyards. Il se fait un grand massacre.

(BG, VII, 83-87 ; trad. de l'auteur.)

Tactiquement, la bataille d'Alésia était perdue pour les Gaulois. Poursuivre la guerre ne mènerait à rien. Il fallait arrêter le conflit. Oui, mais comment ? Comment faire pour payer le moindre prix ?

## CHAPITRE X

### LES SUITES ET LA FIN

La bataille d'Alésia, à notre avis, marqua la fin de la guerre des Gaules, et elle eut d'importantes conséquences, encore sensibles dans la France actuelle. Pour clarifier le propos, il faut distinguer les conséquences immédiates des conséquences lointaines. Mais aussi il convient de justifier l'expression « bataille décisive » employée plus haut.

#### LES CONSÉQUENCES IMMÉDIATES<sup>271</sup>

Vercingétorix constata l'échec de sa stratégie. L'armée romaine n'avait pas été détruite. C'est au contraire l'armée de secours des Gaulois qui avait été anéantie. Et ceux qui s'étaient enfermés sur le mont Auxois, dans la ville d'Alésia, ne pourraient pas résister bien longtemps, à cause du manque de vivres. De toute façon, ils ne pourraient empêcher un assaut victorieux des légionnaires.

Le chef arverne eut alors une attitude admirable. L'événement est daté par Jérôme Carcopino, avec circonspection, du 27 septembre (?), le même jour que la bataille<sup>272</sup>. Nous pensons, pour notre part, que le conseil de guerre des Gaulois eut lieu au moins le lendemain, soit le 28 septembre (?), la bataille s'étant terminée à la nuit. Certes, l'historien ne doit pas distribuer des compliments et des critiques ; mais dans ce cas il est difficile de taire l'éloge : Vercingétorix réunit les membres de son conseil et « il s'offre à eux ». Il reconnaît qu'il s'est trompé et qu'il les a menés à la défaite. Il est responsable et coupable. Il offre sa vie pour réparer, autant que faire se peut, cet échec. Il propose d'être remis à César mort ou vif, au gré des assistants. Ils refusent la mort. Vercingétorix propose alors d'être livré enchaîné ou de se rendre librement. Ils refusent les chaînes. Il monte sur son cheval, paré de ses plus belles armes, et se présente devant le proconsul en suppliant ; il descend de sa monture, dépose ses armes à terre et se prosterne en attendant une décision. Il sait bien ce qui l'attend : il a trahi l'*amicitia* ; il ne peut espérer aucune faveur.

César le fit couvrir de chaînes et envoyer à Rome, où il passa de longues années dans une prison humide et sans jour. À la fin du mois de juillet de l'année 46, César rentra à Rome au terme d'une guerre civile dont il sortait en vainqueur. Il y célébra quatre triomphes, sur la Gaule, l'Égypte, le Pont et l'Afrique. Le 26 septembre 46, Vercingétorix enchaîné fut présenté au peuple romain, et tout de suite après étranglé dans sa prison. Jacques Harmand avait inventé un beau roman : en réalité, Vercingétorix aurait été un espion à la solde de César et de ce fait il aurait été épargné. En bonne méthode, cette version n'est pas acceptable, car elle contredit les textes. Et personne ne l'a acceptée.

Revenons au mont Auxois. Après la reddition de Vercingétorix, qui était aussi la reddition de ses hommes, César réfléchit au meilleur moyen de régler l'affaire. Il exigea que lui soient livrés les chefs des peuples qui se trouvaient sur le mont Auxois, en fait les membres du conseil de guerre de Vercingétorix. Puis il demanda les armes. Il est aussi certain, bien qu'il ne le dise pas, qu'il fit démanteler le *murus gallicus* d'Alésia. Il avait eu assez de mal à cause de ce rempart imprenable pour ne pas envisager que d'autres pussent en faire usage. Et c'est ce qui explique que les archéologues qui ont fouillé le site n'en ont trouvé que des restes difficiles à observer.

Quant aux soldats de Vercingétorix, il en fit deux parts. Non sans cynisme, avec l'âme d'un général qui n'a aucune illusion sur la nature humaine, il décida de rendre leur liberté aux Arvernes et aux Éduens, pour des raisons politiques, car il espérait gagner à sa cause ces deux peuples dans l'avenir. Pourtant, les Éduens l'avaient trahi, ce qui causa bien du souci à leurs descendants, jusqu'au <sup>273</sup>xx<sup>e</sup> siècle. Mais ils formaient le peuple le plus puissant de Gaule. Les autres Gaulois du mont Auxois furent distribués aux légionnaires à titre de butin pour leur servir d'esclaves. On peut proposer des chiffres sur les uns et les autres. Comme les légionnaires devaient être un peu moins de 50 000 et les Gaulois moins de 80 000, on peut estimer que les Arvernes et les Éduens étaient au nombre de 20 000, et les autres Gaulois de 40 000 à 50 000 ; 10 000 hommes avaient dû périr pendant les combats.

La mesure ne fut pas sans succès. Les Éduens et les Arvernes envoyèrent à César des ambassades pour rétablir de bonnes relations et reconnaître leur défaite. Ils livrèrent des otages. César répartit les légions dans leurs quartiers d'hiver, puis lui-même s'installa pour la saison dans la capitale des Éduens, Bibracte, au mont Beuvray. Le Sénat romain décréta vingt jours de supplications pour remercier les dieux d'avoir donné une nouvelle grande victoire aux Romains. Cette action de grâces était aussi une récompense pour César : ses mérites étaient reconnus officiellement.

## UNE « BATAILLE DÉCISIVE »

La notion de bataille décisive, introduite dans l'historiographie par le Britannique J. F. C. Fuller, est délicate à manier<sup>274</sup>. En un sens, toute dernière bataille de n'importe quelle guerre est décisive. Mais, en fait, la dernière bataille est souvent l'achèvement d'un processus engagé depuis plus ou moins longtemps. Il arrive toujours un moment où le plus faible finit par s'avouer vaincu. Autrefois, en France, dans le sillage de l'École des Annales et du marxisme-léninisme, on pensait que la guerre n'avait aucune influence sur le cours de l'histoire : la partie la plus riche finit toujours par l'emporter. Donc aucune bataille n'a d'importance, perdue ou gagnée. Mais, sous l'influence des écrits d'un autre marxiste-léniniste, Mao Zedong, et au spectacle de plusieurs « guerres du peuple », des révoltes de colonisés contre le colonisateur, cette conception a été abandonnée ; du moins, elle l'est très largement.

Il faut donc apporter des restrictions à ce concept. Les spécialistes de stratégie s'accordent en général pour qualifier de décisive une rencontre qui renverse le cours des événements. Il est alors évident que les batailles décisives sont rares ; Hervé Couteau-Bégarie avait constaté que, dans l'histoire navale de l'humanité, elles sont même très rares. Il est vrai que la mer a vu moins de batailles que la terre.

En ce qui concerne Alésia, le problème est délicat car les historiens sont partagés sur la situation de César à la veille de cette entreprise. Pour les uns, ses affaires allaient plutôt bien et il n'est pas possible d'y voir le moindre indice de difficulté. Pour d'autres, auxquels nous nous rallions, César était en pleine retraite quand Vercingétorix l'a attiré dans ce qu'il croyait être un piège mortel. Et, effectivement, après sa victoire, le proconsul a renoncé à son projet de gagner la Gaule du Sud, la province de Transalpine ; la stratégie de Vercingétorix avait été abandonnée par les autres chefs gaulois, et la menace qui planait sur les légions dans cette région avait été levée. César passa l'hiver chez les Éduens, au mont Beuvray. Et il

cessa d'écrire ses *Commentaires* sur le conflit en cours : le huitième livre de *La Guerre des Gaules* n'a pas été rédigé par lui, mais par un de ses lieutenants, Hirtius, qui a estimé que ce récit était indispensable pour comprendre l'ensemble des événements, qu'il serait utile aux historiens, et qui l'a écrit bien plus tard.

L'année 51 n'a pas connu de grande entreprise et n'a pas vu de grande menace pesant sur les Romains. Les Gaulois sont retournés à leur tradition, aux conflits entre peuples. Quelques-uns d'entre eux se sont parfois heurtés à des voisins auxquels ils reprochaient une trop grande amitié pour les envahisseurs. Mais le plus souvent ils cherchaient surtout à faire du butin. Et ces insurrections n'ont jamais eu assez d'ampleur pour devenir inquiétantes.

Les légions furent donc sollicitées contre les Bituriges, contre les Carnutes, contre les Bellovaques (l'affaire fut un peu plus chaude), contre les Éburons, contre les Pictons, contre les peuples de l'Armorique, contre les Trévires qui n'avaient pourtant pas envoyé de contingent à Alésia, et enfin contre les Aquitains. N'ayant rien retenu de l'enseignement de Vercingétorix, les Gaulois furent vaincus les uns après les autres, et la seule vraie bataille fut un siège, *Uxellodunum*. La localisation de ce site, sur le territoire des Cadurques (région de Cahors), a également donné matière à discussion ; des fouilles récentes permettent de proposer son identification avec Le Puy d'Issolud.

Quoi qu'il en soit, les assiégés finirent par se rendre, l'approvisionnement en eau ayant été coupé par les légionnaires. César, impitoyable, fit trancher à la hache les mains de tous les prisonniers, ce qui était un moyen de les faire périr plus ou moins lentement, par crise cardiaque, hémorragie, septicémie ou tétanos. Déjà, il avait d'autres préoccupations. Il savait que ses ennemis politiques, les *optimates*, se préparaient à lui intenter un procès pour abus de pouvoir. De fait, il n'avait pas toujours respecté les accords « internationaux » conclus par le Sénat, par exemple dès 58 en attaquant Arioviste qui était officiellement « ami du peuple romain » depuis 59. Il pouvait certes compter sur l'appui des populaires, mais il n'était pas assuré que ses irrégularités ne lui causeraient pas du tort. Pour obtenir une immunité, il devait négocier la possibilité de se présenter à un deuxième consulat sans se rendre lui-même à Rome ; c'était ce que l'on appelait une candidature *in absentia*. Bien sûr, ses ennemis s'y opposeraient. Dans ce cas, il ne lui resterait plus que le choix entre la mort politique et la guerre civile.

La reddition de Vercingétorix et la chute d'Alésia ont bien marqué la fin de la guerre des Gaules.

## À PLUS OU MOINS LONG TERME

Le bilan de la guerre menée par César fut effroyable pour les Gaulois. Les comptes faits par les historiens donnent entre 400 000 et 1 million de morts. Ils aboutissent à des chiffres semblables pour les prisonniers transformés en esclaves, conformément au droit « international » de l'époque. Le bilan matériel aussi fut terrible. La Gaule vaincue dut payer au vainqueur un tribut de 40 millions de sesterces, soit 10 millions de deniers. Le denier étant à cette époque une pièce d'argent de 3,86 grammes, cette somme représentait plus de 38 tonnes d'argent. Les sources disent que 800 agglomérations furent détruites. Comme il n'y avait pas autant de villes en Gaule (tout au plus une soixantaine), il faut penser que, pour établir ce chiffre, on a tenu compte des villages et des bourgs.

César tira des profits énormes de sa victoire. En distribuant des récompenses et du butin à ses soldats, en leur donnant la victoire, il en faisait ses clients, c'est-à-dire de solides soutiens pour sa carrière politique et des hommes fidèles pour une éventuelle guerre civile, qu'ils penseraient gagnée d'avance avec un tel général. Mais il garda pour lui-même une partie de ces revenus, qu'il utilisa à des travaux sur le Forum républicain ; il avait eu l'habileté de demander à Cicéron de s'en charger. C'était sans doute un moyen de propagande auprès des Romains de Rome, les seuls qui comptaient dans la vie

politique ; il voulait les séduire, ce qui était un autre aspect de ses projets. Et en outre, il fit construire le Forum qui lui doit son nom, une vaste place dominée par un temple de Vénus Genitrix, son ancêtre, ce qui était une sorte de manifeste politique.

L'année 50 fut une année d'attente et d'intenses tractations entre César, ses représentants à Rome et leurs ennemis politiques. Pour tenter d'éviter l'inévitable. La Gaule était alors le cadet de ses soucis. De 49 à 45, il fut pris dans une terrible guerre civile, contre Pompée puis, après la mort de ce dernier, contre ses fils et ses amis du clan des *optimates*. Après sa victoire finale, il ne resta à Rome que dix-huit mois avant d'être assassiné. Ce meurtre enclencha une nouvelle guerre civile d'abord entre les partisans de la monarchie, les césariens, et les défenseurs de l'aristocratie, les républicains, puis au sein du camp des césariens ; elle dura de 44 à 31 avant J.-C. En un premier temps, Octave, héritier de César, Marc Antoine, son fidèle lieutenant, et un troisième comparse, Lépide, durent éliminer Brutus et Cassius, ce qui fut fait à la bataille de Philippes, en 42 avant J.-C. (sans doute une autre « bataille décisive »). Puis ils durent se battre entre eux jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un, ce qui arriva après la bataille d'Actium, en 31 (encore une « bataille décisive »).

Année	Campagnes	Grandes batailles
49	Italie, Espagne 1	siège de Marseille
48	Grèce	Pharsale (9 août 48)
47	Égypte, Bosphore, Illyrie	
46	Afrique	Thapsus (6 avril 46)
45	Espagne 2	Munda (17 mars 45 ; suivie de siège)

Chronologie de la guerre civile césarienne

Pendant presque vingt ans, les dirigeants romains furent en guerre – en guerre civile – et la Gaule n'occupa qu'une petite place dans leurs préoccupations. Certes, l'État y envoyait des gouverneurs, mais ces derniers se demandaient surtout lequel des chefs de guerre ils devaient soutenir pour ne pas se trouver dans le camp du perdant. La province fut pourtant confiée à des personnages de premier plan, preuve de son importance, Decimus Brutus de 50 à 46, Hirtius en 45, le célèbre Marc Antoine de 42 à 40 et Octave à partir de 40. Le seul qui s'en occupa un peu fut Lucius Munatius Plancus. Ce personnage controversé, aux fidélités multiples et successives, fonda en 42 les colonies de Lyon (*Lugdunum*) et d'Augusta (*Augusta Raurica*). Il est connu par son mausolée, retrouvé à Gaète en Italie, sa ville natale. L'inscription qu'il porte rappelle ses principaux exploits, dont ces deux créations de villes.

En 27 avant J.-C., Octave devint Auguste et il partagea les provinces avec le Sénat. La Gaule tout entière tomba dans son lot et fut divisée en quatre provinces, la Narbonnaise au sud-est, l'Aquitaine au sud-ouest, la Lyonnaise entre Loire et Seine, depuis Lyon jusqu'à Brest, et la Belgique au nord, jusqu'au Rhin. Dès 20, Auguste remit la Narbonnaise au Sénat. Les statuts ne changèrent plus pendant longtemps.

Ici se pose le problème de la « romanisation<sup>275</sup> ». Ce mot a été très employé par les historiens et il a été en même temps très contesté. Il désigne un processus de transformation reposant sur une image plus ou moins mythique de Rome : les peuples barbares, vaincus, ont évolué et sont devenus romains ; en fait, ils ont souvent adapté plus qu'adopté les éléments pris aux vainqueurs d'hier. Un exemple illustrera ce propos. Les Italiens avaient pris l'habitude de placer des stèles sur les tombes de leurs morts. Les Gaulois trouvèrent que c'était une bonne pratique et ils les imitèrent. Mais leurs stèles portent des textes plus courts (ou pas de texte du tout). Les sculptures sont parfois directement inspirées de l'art romain, réaliste ; parfois, celtiques, elles négligent les proportions et la perspective.

Concrètement, ils ont d'une part et d'abord imité des aspects de la vie quotidienne : la langue latine, le droit romain, la cuisine à l'huile, le port de la toge pour les hommes et de la *stola* pour les femmes, la civilisation des loisirs, l'architecture monumentale, la sculpture sur pierre, les inscriptions pour les dieux, pour les vivants et pour les morts, etc. D'autre part et ensuite, les Gaulois ont demandé à être reconnus comme Romains par le droit, en obtenant la *civitas romana* et en recevant des organisations collectives semblables à celles qui existaient en Italie, le statut de *civitas* (ville peuplée de non-Romains dits pérégrins), puis de *municipe* (ville où les notables étaient citoyens romains) puis de *colonie* (ville où tous les hommes libres étaient citoyens romains) ; la réalité est plus complexe et a évolué, mais ce résumé suffit à la démonstration.

Devant de telles transformations des historiens ont pensé qu'elles résultaient d'une politique claire, consciente et élaborée de la part des autorités romaines, l'empereur, le Sénat, les magistrats et les gouverneurs ; c'est cette politique qu'ils ont appelée « romanisation ». D'autres historiens, et non des moindres, ont condamné le recours à ce terme. Ils rappellent d'abord qu'il est ambigu, puisqu'il désigne à la fois un processus et son résultat : « Claude a voulu développer la romanisation de la Gaule » ; « la romanisation de la Gaule était développée au début du III<sup>e</sup> siècle ». Ils constatent ensuite qu'il n'a pas d'équivalent en latin, et qu'il a été inventé dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par des Européens partisans de l'impérialisme, pour justifier par une première occidentalisation – cette « romanisation » – la diffusion des influences culturelles européennes en Afrique et en Asie. Ils ont aussi et surtout affirmé que cette politique n'a jamais existé ; on n'en possède aucune trace, que ce soit pour la Gaule, pour l'Afrique ou pour d'autres régions. Cette condamnation a été prononcée par Hans-Georg Pflaum, par Christian Goudineau, par Geza Alföldy dans un article remarquable, rédigé en allemand<sup>276</sup>, ainsi que par bien d'autres. Elle a été exprimée de la manière la plus claire et la plus radicale par sir Ronald Syme : « Le mot “romanisation” est laid et vulgaire. Pire que cela, il est anachronique et trompeur, car “romanisation” implique l'exécution d'une politique délibérée, ce qui est une conception fautive du comportement de Rome<sup>277</sup> ».

Il faut donc voir différemment l'attitude de Rome et des Gaulois. Rome n'a rien imposé ni même proposé. Mais la romanité constituait la culture dominante (ce mot est attesté en latin, peu il est vrai, mais il est présent dans les dictionnaires : *romanitas*). Elle possédait de vrais attraits, la civilisation des loisirs notamment, mais aussi des privilèges en matière de fiscalité et de justice, et bien d'autres avantages. Les hommes au pouvoir à Rome n'avaient aucun besoin de chercher à les imposer ; ils n'en avaient d'ailleurs pas le goût. Ce sont les provinciaux eux-mêmes qui ont décidé de parler latin, d'aller aux thermes, de demander des promotions juridiques, individuelles ou collectives, etc. Ils ont d'ailleurs plus ou moins accepté ce qu'ils avaient devant les yeux, et ils étaient donc plus ou moins romanisés. En outre, comme nous l'avons dit, ils ont parfois préféré adapter qu'adopter.

Quel fut le résultat ? Dans quelle mesure sommes-nous les héritiers de ce passé ?

Les Gaulois n'ont pas été contraints de renoncer à leur langue, à leur religion, à leurs institutions. On connaît des monuments aux dieux gaulois, surtout des temples très caractéristiques, des cités administrées par des *vergobrets* et des noms celtiques. Bien au contraire, la conquête a diffusé des modes qui ont mieux servi les dieux : les temples dits « gaulois » que nous pouvons voir actuellement à Autun, Meaux, etc., datent tous de l'époque romaine. Les reliefs, bas et hauts, sont le plus souvent eux aussi d'époque romaine. La mode de l'écriture, qui existait avant la conquête, s'est beaucoup plus largement répandue. Le pouvoir romain a toutefois interdit le druidisme, foyer de résistance à la romanité, et les sacrifices humains, officiellement parce qu'ils étaient jugés cruels, en réalité parce qu'ils étaient puissants et efficaces, donc craints.

Pour le reste, l'influence de Rome s'est développée lentement mais sûrement jusqu'à nous. Nous

parlons encore une langue latine. Notre justice est influencée par le droit romain. Le christianisme s'est diffusé grâce à la conquête romaine, et il imprègne encore notre vie quotidienne, même celle que mènent les plus ardents défenseurs de la laïcité. Les paysages, urbains et ruraux, ont été façonnés en partie aux deux premiers siècles de notre ère. La littérature, la philosophie et les arts que nous admirons sont imprégnés de civilisation gréco-romaine, surtout depuis la Renaissance qui, il ne faut pas l'oublier, fut renaissance de Rome. Nos valeurs font elles aussi partie de cet héritage, l'Honneur, le Courage, la Justice, le Devoir, bien d'autres encore, et aussi cette Liberté que César a vantée mais dont il a privé la Gaule.

Il est possible de regretter ce passé, ces années 58-52 et la défaite de Vercingétorix à Alésia. Mais cela ne sert à rien. Nous n'y pourrions rien changer. L'égoïsme de César et son ambition effrénée ont transformé la Gaule celtique en Gaule romaine. Et la Gaule romaine a engendré la France, notre pays.

## *Conclusion*

L'affaire d'Alésia ne fut donc pas sans conséquences, des conséquences qui sont encore perceptibles actuellement. C'est pourquoi il n'est pas indifférent de bien la comprendre et de bien l'expliquer.

La guerre avait été voulue par César, car il pensait qu'elle favorisait son ambition. Mais, de toute façon, elle aurait eu lieu, tôt ou tard. Les anciens faisaient la guerre plus souvent, mais avec moins de violence que ne la firent nos pères et nos grands-pères au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. Ils étaient poussés par des motifs économiques qui n'étaient pas ceux qui ont cours actuellement. S'ils recherchaient des biens matériels, c'était surtout à travers le butin et accessoirement à travers le tribut. Les raisons psychologiques, de psychologie collective s'entend, jouaient peut-être davantage que les autres. Les hommes avaient peur de leurs voisins, qu'ils connaissaient mal. Ils ressentaient de la haine envers ceux qui leur avaient fait du tort, et les Gaulois, depuis les pillages de Rome au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle, étaient considérés comme des ennemis héréditaires. Ils se trouvaient aussi pris dans un monde où le choix était simple, obéir ou commander ; on devine ce que préféraient les Romains. Par ailleurs, la guerre résultait d'un enchaînement : après une conquête, une autre conquête, puis une autre, et ainsi de suite. Enfin, Rome dominait une grande partie du monde de son temps, et en avait conçu une attitude qui découlait de cette position : le Sénat se sentait responsable de l'ordre du monde, c'est-à-dire du monde méditerranéen ; c'était le syndrome du gendarme. Ajoutons à ces motifs l'ambition de César, qui avait besoin d'une grande guerre victorieuse pour ramener du butin et imposer sa personne dans la vie politique.

Pour remporter cette guerre inévitable, les Gaulois disposaient de leur courage et d'un armement rare et rustique, d'une tactique dépassée et d'une absence totale de stratégie. Par malchance pour eux, ils durent affronter l'armée romaine, la meilleure de l'époque ; elle ne comptait dans ses rangs que des soldats sélectionnés pour leurs qualités, des professionnels de la guerre, bien entraînés et bien équipés. Et ils durent affronter César. Certes, ils eurent Vercingétorix, mais trop tard.

En 58, César cherchait un prétexte. Les Helvètes voulurent quitter leurs montagnes pour s'installer en Saintonge, une région plus riante. Mais ils devaient traverser la Province ou le territoire des Éduens, qui étaient alliés et, qui plus est, frères du peuple romain. Ils furent vaincus, et le prétexte pour ouvrir une grande guerre s'évanouit. Il fallait trouver un autre ennemi, et il fallut aller le chercher plus loin, dans la plaine d'Alsace : ce fut Arioviste avec ses Germains.

Ces deux entreprises ne purent servir de prétexte et, pour faire naître le vaste conflit attendu, César provoqua les plus dangereux des Gaulois, les Belges, en installant les quartiers d'hiver de ses légions à la frontière de leur territoire. En quelques mois, en 57, les armées des Belges furent anéanties. En 56, ce fut le tour des peuples de l'Océan, de l'Armorique, des Flandres et de l'Aquitaine. En 55, 54 et 53, il ne restait plus que quelques poches de résistance à éliminer ; César put se rendre deux fois en Germanie, au-delà du Rhin, et en Bretagne, au-delà de la Manche, pour montrer qu'il était un nouvel Alexandre, ce

héros qui était allé au bout du monde pour y vaincre des barbares terribles. Et lui, en plus, il était le descendant de Vénus.

Mais en 52, un Arverne, Vercingétorix, réussit l'exploit de réunir tous les peuples de Gaule qui avaient fini par comprendre que César les écrasait l'un après l'autre. Il leur fournit un nouvel armement, une nouvelle tactique et une vraie stratégie. Il réussit l'exploit de mettre César en échec, d'abord devant Gergovie, puis dans l'ensemble de la Gaule. César devait quitter sa conquête. Il allait parvenir à la Province romaine, quand il fut provoqué et attiré vers Alésia.

Premier problème : où se trouvait Alésia ? Il nous paraît raisonnable, en raison des connaissances actuelles, de l'identifier avec Alise-Sainte-Reine, dans la Côte-d'Or.

Deuxième problème : que se passa-t-il exactement ? L'affaire qui s'y déroula fut plus complexe qu'on ne le dit en général. Si l'on admire les travaux de siège, ce furent quatre batailles successives qui permirent d'emporter la décision. Vercingétorix, qui avait voulu appliquer une nouvelle tactique, l'enclume et le marteau, qui avait voulu écraser l'armée romaine entre le môle du mont Auxois et une armée de secours, commit une erreur : il n'avait pas mesuré l'efficacité de la poliorcétique romaine et les qualités des légionnaires pour la bataille en rase campagne. L'armée de secours fut mise en déroute. Il ne restait plus au vaincu qu'à se rendre, ce qu'il fit non sans grandeur.

Après Alésia, la Gaule était vaincue. Elle dut supporter les gouverneurs envoyés par Rome, payer un énorme tribut, fournir des soldats à l'armée jadis ennemie. Mais, petit à petit, les habitants découvrirent les charmes de la civilisation méditerranéenne, les avantages de son droit, et mille autres traits de vie quotidienne, individuelle ou collective, en un mot la romanité. Et c'est ainsi qu'après la défaite de Vercingétorix devant César à Alésia, la Gaule se romanisa peu à peu, que la Gaule celtique devint la Gaule romaine. Et c'est ainsi que la Gaule donna naissance à la France.

Alésia, c'est une victoire de César et des Romains, une défaite de Vercingétorix et des Gaulois. Il y eut un autre siège avec batailles qui fut une défaite de César et des Romains, une victoire de Vercingétorix et des Gaulois : Gergovie. Mais cela, c'est une autre histoire.

# NOTES

## Introduction

- [1](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, Paris, 2001, 3 vol., dont un de planches.
- [2](#)- J. Keegan, *The Face of the Battle*, 3<sup>e</sup> éd., Londres, 1992, 352 p., trad. fr. de J. Colonna, sous un titre malheureux, *Anatomie de la bataille*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1996, 324 p.
- [3](#)- Ch. Ardant du Picq, *Études sur le combat*, préf. de J. Frémeaux, Paris, 2004, XXVI-254 p., ouvrage souvent réédité depuis 1868.
- [4](#)- M. Rambaud, *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1966, 452 p.
- [5](#)- G. Zecchini, *Cassio Dione e la guerra gallica di Cesare*, 1978, 241 p.
- [6](#)- Voir, p. 207 de cet ouvrage, « Abréviations, sources et bibliographie ».

## Aux origines du conflit

- [7](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Paris, Errance, 2009, p. 69-77.
- [8](#)- Le *ius belli* est revendiqué par Arioviste : *BG*, I, 36, 1. Voir J. Vendrand-Voyer, *Normes civiques et métier militaire à Rome sous le Principat*, Clermont-Ferrand, 1983, 348 p. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 1, 6, 7 et 24 : le saint déplore la recherche du butin, mais rappelle qu'elle est conforme au droit (*belli ius* et *consuetudo bellorum*). Voir notes suivantes.
- [9](#)- Gaius, *Inst.*, II, 69.
- [10](#)- Cette discipline force l'admiration de Polybe (X, 16 sv) ; voir aussi Tite-Live, XLV, 34.
- [11](#)- Onesandros, VI, 11, et XXXV ; Flavius Josèphe, *GJ*, VI, 5, 1, et 6, 1 ; Tacite, *Agric*, XXXVIII, 1, et *H*, III, 19, 6, et 26, 5.
- [12](#)- M. Mantovani, *Bellum iustum* [en allemand], Berne, 1980, XII-149 p. ; voir surtout L. Loreto, *Il bellum iustum e i suoi equivoci*, Naples, 2001, 122 p.
- [13](#)- Pour cette partie de la biographie, voir notre livre, *César chef de guerre*, 2001, p. 38-80.
- [14](#)- K. Christ, *Caesar. Annäherungen an einen Diktator*, Munich, 1994, 398 p.
- [15](#)- Le *César chef de guerre*, *op. cit.*, p. 70-79, suit ces principes.
- [16](#)- Suétone, *Cés.*, XLV, 1.
- [17](#)- C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, 3, 1920, p. 175-220 ; E. Quinche, *Les Helvètes. Divico contre César (109 à 52 av. J.-C.)*, Paris, 1948, 196 p. ; R. Schmittlein, *La Première Campagne de César contre les Germains, 58 av. J.-C.*, Paris, 1954, 216 p. ; J. F. C. Fuller, *Julius Caesar*, 1965, p. 100-106 ; R. Étienne, *Jules César*, 1997, p. 86-87 ; D. et Y. Roman, *Histoire de la Gaule*, 1997, p. 418-421 ; G. Walser, *Bellum Helveticum*, Stuttgart, 1998, 220 p.

[18](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 71-73.

[19](#)- Tite-Live, *Per.*, 104 ; Appien, *Celt.*, XVII, voir XVI. E. Stoffel, *Guerre de César et d'Arioviste*, Paris, 1890, 163 p. ; A. Noché, « La campagne de César contre Arioviste », *Les Études classiques*, 15, 1947, p. 138-147 ; J. F. C. Fuller, *Julius Caesar*, 1965, p. 106-110 ; T. von Schoen, *Der Rabe und der Adler, Ariovist und Caesar*, 1990, 640 p. ; C. Goudineau, *César et la Gaule*, 1990, p. 166-168 ; R. Étienne, *Jules César*, 1997, p. 88 ; D. et Y. Roman, *Histoire de la Gaule*, 1997, p. 421-423.

## Les armées des Gaulois et des Romains

[20](#)- Sur les Gaulois et la guerre : J.-L. Brunaux et P. Lambot, *Guerre et armement chez les Gaulois (450-52 av. J.-C.)*, Paris, 1987, 220 p. ; F. Mathieu, *Le Guerrier gaulois du Hallstatt à la conquête romaine*, Paris, 2007, 142 p. ; J.-L. Brunaux, *Guerre et religion en Gaule*, Paris, 2003, 177 p., et *Nos ancêtres les Gaulois*, Paris, 2008, p. 77-94 ; M. Poux (dir.), *Sur les traces des Césars : Militaria tardo-républicains en contexte gaulois*, coll. « Bibracte », 14, 2008, 464 p. ; A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Paris, 2009, 526 p., en particulier p. 51-58. Nous avons consacré une introduction à ce sujet dans notre édition de *La Guerre des Gaules* parue chez Economica : César, *La Guerre des Gaules*, avec une *Étude d'histoire militaire*, Paris, 2009, VIII-232 p.

[21](#)- Notre livre, *Peuples et fédérations en Gaule, 58-51 avant J.-C. : lecture socio-juridique du Bellum gallicum*, Paris, 2009, p. 29-31.

[22](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 98-104 ; *ibidem*, p. 92-148 : guerre et religion (voir aussi, là-dessus, J.-L. Brunaux, cité plus haut).

[23](#)- Sur l'aspect juridique : A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 148-210.

[24](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 213-223.

[25](#)- *BG*, III, 22, 2-3. A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 248-249.

[26](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 316-339.

[27](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 275-316 : grande variété.

[28](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 2, 2001, p. 121-291.

[29](#)- C'est la thèse de M. Reddé, dans *Alésia*, 2, 2001, p. 6.

[30](#)- A. France-Lanord, « La fabrication des épées de fer gauloises », *Revue d'histoire de la sidérurgie*, 5, 1964, p. 315-327 ; R. Pleiner, *The Celtic Swords*, Oxford, 1993, 196 p.

[31](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 365-394.

[32](#)- Notre article, « Vénètes contre Romains, la déception », *Actes du colloque du CRUSUDMA (samedi 7 février 2009)*, *Revue internationale d'histoire militaire*, 85, 2009, p. 81-90.

[33](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, 2009, p. 340-365.

[34](#)- Excellents ouvrages : P. Fraccaro, *Opuscula*, 2, *Studi sull'età della rivoluzione romana ; scritti di diritto pubblico. Militaria*, Pavie, 1957, p. 287-336, et 4, *Della guerra presso i Romani*, Pavie, 1975, 171 p. ; J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, Paris, 1967, XXIII-538 p. ; L. Keppie, *The Making of the Roman Army from Republic to Empire*, Londres, 1984, 271 p. ; P. Sabin et alii (dir.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, Cambridge, 2007, t. I, p. 3-232 ; P. Sabin et alii (dir.), *Rome from the Late Republic to the Late Empire*, Cambridge, 2007, t. II, p. 3-232 ; P. Erdkamp (dir.), *A Companion to the Roman Army*, Oxford, 2007, 574 p. Nous renvoyons aussi à l'*Étude d'histoire militaire* qui accompagne notre édition de César, *La Guerre des Gaules*, Paris, 2009, VIII-232 p.

[35](#)- J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, Paris, 1967, p. 25-38.

[36](#)- J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome*, 1967, p. 41-51 ; P. Fraccaro, *Della guerra presso i Romani, Opuscula*, 4, Pavie, 1975, p. 99-103.

[37](#)- J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome*, 1967, p. 349-383 ; P. Fraccaro, *Della guerra presso i Romani*, 1975, p. 119-128.

[38](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 2, 2001, p. 121-291.

[39](#)- BG, III, 24 ; IV, 30, 1-2. J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome*, 1967, p. 151-198 ; A. Labisch, *Fruentum commeatusque. Die Nahrungsmittelsversorgung der Heere Caesars*, Mannheim, 1975, 225 p.

[40](#)- J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome*, 1967, p. 137-149 ; N. J. E. Austin et N. B. Rankov, *Exploratio. Military and political intelligence in the Roman world from the second Punic war to the battle of Adrianople*, Londres, 1995, p. 95-102.

[41](#)- J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome*, 1967, p. 99-134.

[42](#)- G. Horsmann, *Untersuchungen zur militärischen Ausbildung im republikanischen und kaiserzeitlichen Rom*, Boppard, 1991, 260 p. ; Y. Le Bohec, *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, Paris, 3<sup>e</sup> éd., 2002, p. 111-126.

[43](#)- E. W. Marsden, *Greek and Roman Artillery. Historical Development*, Oxford et Ann Harbor, 2<sup>e</sup> éd., 1998, 228 p.

[44](#)- P. Fraccaro, *Della guerra presso i Romani*, 1975, p. 137-160.

[45](#)- J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome*, Paris, 1967, p. 213-221 ; notre art., « La marine romaine et la première guerre punique », *Klio*, 85, 1, 2003, p. 57-69.

## Le conflit avant Alésia (57-53 avant J.-C.)

[46](#)- Sur l'ensemble, et pour plus de références, Y. Le Bohec, *César chef de guerre*, 2001, p. 214-238.

[47](#)- BG, I, 1, 1 ; Plutarque, *Cés*, XX, 4, reprend ce point de vue. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, 3, 1920, p. 242-279 ; C. Goudineau, *César et la Gaule*, 1990, p. 170-172, et *Jules César*, 1994, p. 249-253 ; R. Étienne, *Jules César*, 1997, p. 89-90 ; D. et Y. Roman, *Histoire de la Gaule*, 1997, p. 423-429 ; notre *César chef de guerre*, 2001, p. 174-191.

[48](#)- C. Peyre, « Le champ de bataille de l'Aisne (César, BG, II, 8-9) », *RÉL*, 56, 1978, p. 175-215 ; C. Goudineau, *Jules César*, 1994, p. 395 ; M. Reddé, *L'Armée romaine en Gaule*, 1996, p. 35-36.

[49](#)- G. Matherat, « La première campagne de César contre les Bellovaques et le geste *passis manibus* », *Latomus*, 58, 3, 1962, p. 1134-1150.

[50](#)- Dion Cassius, XXXIX, 3, donne un récit des événements sans grand rapport avec celui de César. On peut penser qu'il n'a pas compris sa source et qu'il a commis des confusions. R. Schmittlein, « Au sujet de l'*oppidum* de *Bratuspantium* et de la rivière *Sabis* », *Revue internationale d'onomastique*, 1963, p. 1-24 et 161-168 ; G. Boulmont, « L'emplacement de la bataille de la Sambre en 57 », *RBPh*, 1924, p. 19-34 ; L. Keppie, *Making of the Roman Army*, 1984, p. 84.

[51](#)- M. Rambaud, *Autour de César*, 1987, p. 307.

[52](#)- L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, 1929, p. 47 ; J. Vannérus, « Le nom de Tongres et ses congénères », *AC*, 1948, p. 559-570 ; A. Grisart, « César dans l'est de la Belgique : les Atuatuques et les Éburons », *LÉC*, 28, 1960, p. 129-204, fait le point ; A. Wankenne, *ibidem*, 47, 1979, p. 245-248 : vers Namur (colline du Champeau) ou Caster, à l'est de Tongres et au sud de Maastricht (fouilles récentes) ; G. Brizzi, *Storia di Roma*, 1, 1997, p. 388.

[53](#)- Sur l'inviolabilité des ambassadeurs : J.-H. Michel, « Le *Bellum Gallicum* et le système romain de la guerre », *Studia varia Bruxellensia*, 3, H. Mellaerts et alii (dir.), Louvain, 1994, p. 125-126.

[54](#)- P. Galliou, *L'Armorique romaine*, Brasparts, 1983, 309 p. ; F. Laubenheimer, *Le Temps des amphores en Gaule*, Paris, 1990, p. 53-54 ; B. Cunliffe, *La Gaule et ses voisins*, Paris, 1993, p. 96-101 ; L. Pape, *La Bretagne romaine*, Rennes, 1995, 309 p. ; O. Buchsenschutz, « Celtic France, The Atlantic Territories », *The Celtic World*, M. Aldhouse Green (dir.), Londres, 1995, p. 563-564.

[55](#)- Florus, I, 45, 6 ; Dion Cassius, XXXIX, 44. ; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, Paris, 3, 1920, p. 311-313.

[56](#)- C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, Paris, 3, 1920, p. 303-311 ; J.-P. Bost, « Les chemins de Crassus en 56 av. J.-C. », *Mél. R. Étienne* = *RÉA*, 88, 1986, p. 22-39.

[57](#)- G. Mincuco, « Il ponte sul Reno (Caes. Gall. 4, 16-19) », *InvLuc*, 17, 1995, p. 97-120. Voir notes suivantes.

[58](#)- Suggestion d'Alexandre Grandazzi, dans une conférence.

[59](#)- A. Grenier, « La découverte du Rhin », *MÉFR*, 38, 1920, p. 1 sv ; divers auteurs, « Le fleuve dans l'Antiquité », *Le Fleuve et ses métamorphoses*, actes du colloque, F. Piquet (dir.), Paris, 1994, p. 75-159.

[60](#)- Abondante bibliographie : Th. Rice Holmes, *Ancient Britain and the Invasion of Julius Caesar*, Oxford, 1907, 764 p. ; L. Laurand, « Notes sur les expéditions de César en Bretagne », *RÉL*, 13, 1935, p. 268 sv. ; S. Frere, *Britannia. A History of Roman Britain*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1967, XIV-432 p. ; C. Hawkes, *Britain and Julius Caesar, Proceedings of the British Academy*, 63, 1977, p. 125-192 ; P. B. Ellis, *Caesar's Invasion of Britain*, Londres, 1978, 144 p.

[61](#)- T. Rice Holmes, *Invasion*, 1907, p. 326-354 ; C. Hawkes, *Britain and Julius Caesar, PBA*, 63, 1977, p. 157-176 ; L. Keppie, cité, p. 86 ; C. Goudineau, *César et la Gaule*, Imprimerie nationale, Paris, 1990, p. 193-196.

## Vers Alésia (52 avant J.-C.)

[62](#)- A. Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Errance, Paris 2009, p. 95-98, pour la partie gauloise.

[63](#)- C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, Hachette, Paris, 3, 1920, p. 418-535 ; notre *César chef de guerre*, 2001, p. 242-281.

[64](#)- Tite-Live, *Per.*, 107 ; Velleius Paterculus, II, 46, 2 ; Appien, *BC*, II, 3, 22.

[65](#)- *BG*, VII, 1, 1 ; voir aussi Velleius Paterculus, II, 47, et Appien, *BC*, II, 3, 21.

[66](#)- Velleius Paterculus, II, 46, 2.

[67](#)- J. Carcopino, *Jules César*, Paris, 1990, p. 305-333 ; C. Goudineau, *César et la Gaule*, 1990, p. 201-211 ; R. Étienne, *Jules César*, Fayard, Paris, 1997, p. 96-111 ; D. et Y. Roman, *Histoire de la Gaule*, Paris, 1997, p. 443-453.

[68](#)- *BG*, VII, 1, 3 ; 5 ; 1, 8 ; 4, 4 ; 71, 3 ; 76, 2 ; 89, 1 ; Florus, I, 45, 21 ; Orose, VI, 11, 7 et 10.

[69](#)- Et pas Gien, comme on l'a écrit : L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, 1929, p. 65. Voir *BG*, VII, 2, 1.

[70](#)- Notre art., « Le clergé celtique et la guerre des Gaules. Historiographie et politique », *Latomus*, 64, 4, 2005, p. 871-881. Voir *BG*, VII, 2-3.

[71](#)- Notre art., « Vercingétorix », *RSA*, 28, 1998, p. 85-120. Nous reviendrons plus loin sur le personnage (voir note 16).

[72](#)- *BG*, VII, 4, 4 ; 6 ; Plutarque, *Cés.*, XXV, 5 ; Orose, VI, 11, 1 et 7 (fait de Vercingétorix un roi des Gaulois, mais le texte de cet auteur est confus).

[73](#)- Dion Cassius, XL, 33.

[74](#)- *BG*, VII, 4, 6 ; 5, 1 ; 57, 3 ; 75, 3 ; 76, 1-2 ; VIII, 23, 3-6 ; Florus, I, 45, 21, leur ajoute les Séquanes.

[75](#)- *BG*, VII, 5.

[76](#)- E. Thévenot, *Les Éduens n'ont pas trahi*, *Latomus*, 50, 1960, 195 p. ; J.- M. Welterlin, « Les Éduens : traîtres ou victimes ? » *ALMArv*, 14, 1987, p. 27-39.

[77](#)- Sur ce personnage, voir notre article cité, *RSA*, 28, 1998, p. 85-120. Plus récemment : C. Goudineau, *Le Dossier Vercingétorix*, 2<sup>e</sup> éd., Arles, 2009, 480 p.

[78](#)- *BG*, VII, 4, 1 ; Strabon, IV, 2, 3.

[79](#)- Dion Cassius, XL, 41.

[80](#)- *BG*, VII, 4, 7-8 ; 31, 4.

[81](#)- *BG*, VII, 4, 8.

[82](#)- *BG*, VII, 64, 5-6.

[83](#)- *BG*, VII, 64, 2-3.

[84](#)- *BG*, VII, 6,-62 ; Plutarque, *César*, XXV, 2 ; XXVI, 3 ; Dion Cassius, XL, 33-36. Notre livre, *César chef de guerre*, 2001, p. 253-266, pour davantage de références.

[85](#)- *BG*, VII, 65, 1-5.

[86](#)- Trajet proposé : vallée de l'Ardèche-col du Pal-bassin du Puy (L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, Les Belles Lettres, Paris, 1929, p. 63).

[87](#)- *BG*, VII, 9, 6. L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, 1929, p. 63 ; M. Rambaud, *Autour de César*, 1987, p. 38 ; J. Carcopino, *César*, 1990, p. 309-310 ; C. Goudineau, *Jules César*, 1994, p. 423 : La Guerche ou Château-Gordon, près de Sancerre.

[88](#)- *BG*, VII, 11, 1-2. Montargis ou Château-Landon : L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, 1929, p. 65 ; C. Goudineau, *Jules César*, Imprimerie nationale, Paris, 1994, p. 423, et *L'Archéologue*, h.s., 1, 1998, p. 22.

[89](#)- L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, 1929, p. 67 ; C. Goudineau, *Jules César*, 1994, p. 424, et *L'Archéologue*, h.s., 1, 1998, p. 23 : Neuvy-sur-Barangeon, dans le Cher, ou Gien, ou Neung-sur-Beuvron, ou encore un oppidum récemment découvert sur la route d'Orléans à Bourges.

[90](#)- *BG*, VII, 22. L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, Les Belles Lettres, Paris, 1929, p. 68-69 ; J. F. C. Fuller, *Julius Caesar*, Rutgers University Press, New Brunswick, 1965, p. 135-138 ; W. Wimmel, *Die technische Seite von Caesars Unternehmen gegen Avaricum* (*BG*, 7, 13 ff), *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Mainz*, 1973, 6, Wiesbaden, 1974, 52 p. ; J. Carcopino, *Jules César*, 1990, p. 310-312 ; D. et Y. Roman, *Histoire de la Gaule*, 1997, p. 447.

[91](#)- Polyen, VIII, 23, 9-10 ; Dion Cassius, XL, 36. A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, 1, éd. A. Picard, Paris, 1931, réimpr. 1985, p. 198-200 ; M. Gorce, *César devant Gergovie*, éd. Le Minaret, Tunis, 1942, 208 p. ; J. F. C. Fuller, *Julius Caesar*, Rutgers University Press, New Brunswick, 1965, p. 138-146 ; R. de Ravinel, « La bataille de Gergovie aux Côtes de Clermont », *ALMarv*, n° 7, 1980, p. 17-21 et n° 8, 1981, p. 17-21 ; M. Rambaud, *Autour de César*, 1987, p. 267 sv.

[92](#)- L.-A. Constans, *Campagnes de César en Gaule*, 1929, p. 74 ; L. Keppie, *The Making of the Roman Army*, Routledge, Londres, 1998, p. 87-89 ; V. Guichard, *L'Archéologue*, h.s., 1, 1998, p. 30-32.

[93](#)- *BG*, VII, 64, 7-8.

[94](#)- *BG*, VII, 66, 1-4.

[95](#)- *BG*, VII, 66, 2.

[96](#)- J.-L. Voisin, *Alésia*, Éditions de Bourgogne, Mésigny-et-Ventoux, 2012, p. 49, n. 8.

[97](#)- J. Carcopino, *Jules César*, 1968, p. 324, n. 6, et 332, n. 3.

[98](#)- *BG*, VII, 66, 2. M. Reddé, *Alésia*, Errance, Paris, 2003, p. 47.

[99](#)- *BG*, VII, 66, 3-6.

[100](#)- *BG*, VII, 66, 7-67, 1.

[101](#)- *BG*, VII, 67, 1.

[102](#)- *BG*, VII, 67, 2-4.

[103](#)- *BG*, VII, 67, 5-6.

[104](#)- *BG*, VII, 67, 7 ; Dion Cassius, XL, 39.

[105](#)- *BG*, VII, 68, 1 ; 78, 3.

[106](#)- *BG*, VII, 68, 1.

[107](#)- C'est le point de vue que nous avons toujours défendu. Il faut avoir fait une lecture rapide de nos écrits pour ne pas l'avoir vu.

[108](#)- *BG*, VII, 68, 2.

[109](#)- *BG*, VII, 68, 3.

## César et Vercingétorix (52 avant J.-C.)

[110](#)- *BG*, VII, 63, 2-3 ; 64, 1 ; 66, 7-67, 1 ; 76, 2 ; 90, 2.

[111](#)- *BG*, VII, 90, 5 (à l'assemblée de Bibracte).

[112](#)- J. Harmand, *Une campagne césarienne. Alesia*, Picard, Paris, 1967, p. 76 (cet auteur écrit le nom d'Alésia sans accent) ; L. Keppie, *The Making of the Roman Army*, 2<sup>e</sup> éd., Routledge, Londres, 1998, p. 97.

[113](#)- J. Harmand, *Une campagne césarienne. Alesia*, 1967, p. 82.

[114](#)- *BG*, VII, 63, 7.

[115](#)- *BG*, VII, 77, 11.

[116](#)- *BG*, VII, 74, 2 ; 77, 12.

[117](#)- *BG*, VII, 81, 2-3 ; 84, 4 ; 88, 2-3.

[118](#)- *BG*, VII, 85, 3 ; 86, 3.

[119](#)- *BG*, VII, 80, 5.

[120](#)- *BG*, VII, 77, 11.

[121](#)- *BG*, VII, 77, 10.

[122](#)- *BG*, VII, 70, 3 ; 77, 8 ; Plutarque, *César*, XXVII, 4.

[123](#)- *BG*, VII, 70, 3 et 6-8.

[124](#)- *BG*, VII, 78.

[125](#)- *BG*, VII, 70.

[126](#)- *BG*, VII, 75, 1.

[127](#)- *BG*, VII, 75, 2-5 ; César, en 76, 3, parle de 240 000 fantassins (« environ », il est vrai) et 8 000 cavaliers, soit 248 000 soldats ; mais le total des hommes par peuples donne 246 000 soldats.

[128](#)- Plutarque, *César*, XXVII, 3 ; Polyen, VIII, 23, 11.

[129](#)- *BG*, VII, 63, 1, 4 et 9.

[130](#)- *BG*, VII, 76, 3-4 ; voir 63, 9, sur ces personnages.

[131](#)- *BG*, VII, 76, 2 ; 80, 5.

[132](#)- *BG*, VII, 70, 3 (*communis libertas*) ; 76, 2 ; 77, 13-14 ; 89, 1.

[133](#)- *BG*, VII, 77, 3, 9, 15 et 16.

[134](#)- *BG*, VII, 77, 14.

[135](#)- *BG*, VII, 76, 2.

[136](#)- *BG*, VII, 63, 6.

## La Côte-d'Or ou le Jura

[137](#)- M. Reddé, *Alésia*, 2003, p. 109 ; J.-L. Voisin, *Alésia*, 2012, p. 165-168.

[138](#)- En dernier lieu : M. Reddé, *Alésia*, 2003, 209 p., et J.-L. Voisin, *Alésia*, 2012, 219 p.

[139](#)- P.-Y. Lambert, *La Langue gauloise*, 2<sup>e</sup> éd., Errance, Paris, 1995, p. 98-102, en particulier p. 101, pour le nom *Alesia*.

[140](#)- M. Mangin, *Un quartier de commerçants et d'artisans d'Alésia*, 2 vol., Les Belles Lettres, Paris, 1981.

[141](#)- A. Dauzat et C. Rostaing, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Librairie Guénégaud, Paris, 1963, p. 8 et 10 ; P.-Y. Lambert, cité plus haut ; X. Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Errance, Paris, 2001, p. 33 ; *Noms de lieux celtiques de l'Europe*, Errance, Paris, 2012, p. 46 ; P.-H. Billy, *Dictionnaire des noms de lieux de la France*, Errance, Paris, 2011, p. 59-60.

[142](#)- *Cartulaire de Flavigny*, n° 1.

[143](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 2, 2001, p. 69-103.

[144](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 2, 2001, p. 7 et 11-67 ; M. Reddé, *Alésia*, 2003, p. 193.

[145](#)- Christophe, *L'Énigme d'Alésia*, Paris, 1922, réimpr. 1991, 284 p. L'auteur a préféré utiliser son nom de dessinateur plutôt que son nom de chercheur, ce qui n'a pas été fait pour un ouvrage posthume, G. Colomb, *La Bataille d'Alésia*, Lons-le-Saulnier, 1950, 332 p.

[146](#)- Pour ne citer que les principales publications : A. Berthier et A. Wartelle, *Alésia*, Éditions. latines, Paris, 1990, 333 p. ; A. Brenet, *Les Escargots de la Muluccha*, Institut Vitruve, Paris, 1996, 242-XXXII p. ; D. Porte, *Alésia, citadelle jurassienne*, Cabedita, Yens-sur-Morges, 2000, 215 p., et *L'Imposture Alésia*, Books on Demand, Chatou-New York, 2004, 296 p.

[147](#)- A. Berthier dans A. Berthier et A. Wartelle, *Alésia*, Éditions latines, Paris, 1990, p. 89.

[148](#)- A. Berthier dans A. Berthier et A. Wartelle, 1990, p. 17.

[149](#)- A. Brenet, *Les Escargots de la Muluccha*, Institut Vitruve, Paris, 1996, p. 135.

[150](#)- Nous avons effectué ces calculs dans notre ouvrage *La Bataille de Lyon*, sous presse (éditions Lemme).

## La poliorcétique à Alésia, 1

[151](#)- O. Buchsenschutz, *Les Celtes de l'âge du fer*, Armand Colin, Paris, 2007, 278 p.

[152](#)- E. W. Marsden, *Greek and Roman Artillery. Historical Development*, UMI Books, Oxford et Ann Arbor, 1998, 2<sup>e</sup> éd., 228 p., et *Greek and Roman Artillery. Technical Treatises*, UMI Books, Oxford et Ann Arbor, 1998, 2<sup>e</sup> éd., 295 p.

[153](#)- *BG*, VII, 69, 1-4. C. Petit, dans M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 55-103.

[154](#)- *BG*, VII, 69, 1.

[155](#)- *BG*, VII, 69, 2.

[156](#)- *BG*, VII, 69, 3.

[157](#)- J.-L. Voisin, *Alésia*, 2012, p. 112-116.

[158](#)- Napoléon III, *La Guerre des Gaules de César*, Errance, Paris, 2001, 367 p., 30 pl. (original : 1865-1866, 2 vol.), où l'on trouve une partie du *Précis des guerres de Jules César* par Napoléon I<sup>er</sup>, p. 345-358.

[159](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 8-11.

[160](#)- Napoléon III, 2001, p. 124-134, et surtout p. 131-134. J. Le Gall, *Alésia*, Fayard, Paris, 1963, p. 53-71 ; *id.*, *La Bataille d'Alésia*, publications de la Sorbonne, Paris, 1999, p. 47-61 ; M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 2, 2001 ; M. Reddé, *Alésia*, 2003, p. 82-92 (fouilles de Napoléon III) et 127-200 (résultats de ses propres fouilles).

[161](#)- « Napoléon III et Alésia », colloque « Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III », *Cahiers de la Villa Kérylos*, 22, Paris, 2011, p. 95-108.

[162](#)- Napoléon III, *Manuel d'artillerie à l'usage des officiers d'artillerie de la République helvétique*, Orell Fussli, Zurich, 1836, XXXIII-529-7 p. ; *idem*, *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, 6 vol., Dumaine, Paris, 1846-1871 (achevé à partir de notes de Napoléon III par I. Favé) ; *idem*, *Histoire de l'artillerie*, Paris, 1849, 36 p. ; *idem*, *Précis historique sur l'arme de l'artillerie*, Pagnerre, Paris, 1849, 68 p.

[163](#)- M. Mangin, *Un quartier de commerçants et d'artisans d'Alésia*, 1981.

[164](#)- M. Mangin, « Les défenses de l'oppidum d'Alésia », *Les Celtes en Belgique et dans le Nord de la France, Revue du Nord*, numéro spécial hors série, 1984, p. 241-254.

[165](#)- M. Mangin, *ibid.*

[166](#)- P. Barral et M. Joly, dans M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, Paris, 2001, p. 123-163 ; dernières fouilles faites par O. de Cazenove : J.-L. Voisin, *Alésia*, 2012, p. 59.

[167](#)- *BG*, VII, 70, 7 (une porte) ; 73, 1 (plusieurs portes).

[168](#)- Plutarque, *César*, XXVII, 2.

[169](#)- J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 1967, p. 35.

[170](#)- *BG*, VII, 69, 5. M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 144-145.

[171](#)- *BG*, VII, 70, 4-5. J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 1967, p. 248 ; voir p. 253-255 (mont Penneville).

[172](#)- J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 1967.

[173](#)- Polybe, VI, 27-32.

[174](#)- *BG*, VII, 81, 2. J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 2001, p. 265-278.

[175](#)- Pseudo-César, *BAfr*, XLVIII, 2-3.

[176](#)- *BG*, VII, 46, 5 (devant Gergovie : le mot latin est *tabernaculum*).

## La poliorcétique à Alésia, 2

[177](#)- *Thesaurus linguae latinae*, 3, Leipzig, 1912, col. 1176 : S. Jérôme, *In Is.*, XXIX, 1 ; Rufin, *Basil. hom.*, II, 8.

[178](#)- *Thesaurus linguae latinae*, 3, 1912, col. 1176-1177.

[179](#)- M. Reddé, *Alésia*, 2003, p. 59.

[180](#)- M. Reddé, dans *Alésia*, 1, 2001, p. 489-506.

[181](#)- *BG*, VII, 73, 1.

[182](#)- *BG*, VII, 74, 2.

[183](#)- *BG*, VII, 73, 1.

[184](#)- C. Van Driel-Murray, dans M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 2, 2001, p. 363-368.

[185](#)- *BG*, VII, 69, 7 (nombre) ; 80, 2 ; 83, 3 (relief).

[186](#)- C. Petit, dans M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 55 sv.

[187](#)- S. von Schnurbein, dans *Alésia*, 1, 2001, p. 507-513.

[188](#)- M. Reddé, dans *Alésia*, 1, 2001, p. 489-506.

[189](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 409-410 et 468 (camp D) ; p. 402-407 (camp I).

[190](#)- J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 2001, p. 223 ; il se fonde sur les fouilles de l'époque de Napoléon III.

[191](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 245-268 et 270-278.

[192](#)- *Ibid.*, p. 242-248.

[193](#)- *Ibid.*, p. 350-358 et 387-388.

[194](#)- *Ibid.*, p. 167 et 176-199.

[195](#)- *Ibid.*, p. 171.

[196](#)- J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 2001, p. 119-126.

[197](#)- *BG*, VII, 69, 6.

[198](#)- *BG*, VII, 72, 4.

[199](#)- *BG*, VII, 72, 4.

[200](#)- *BG*, VII, 72, 1-3.

[201](#)- *BG*, VII, 73, 2-4. M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 437.

[202](#)- *BG*, VII, 73, 5-8.

[203](#)- *BG*, VII, 73, 9.

[204](#)- M. Reddé, *Alésia*, Paris, 2003, p. 155.

[205](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 417-445 et 467-469.

[206](#)- *Ibid.* p. 515-537.

[207](#)- *Ibid.* p. 515-537 (M. Reddé).

[208](#)- *Ibid.*

[209](#)- *Ibid.*, p. 311-349 ; p. 333, pour le fossé 3, placé contre le rempart.

[210](#)- *Ibid.*, p. 473-477.

[211](#)- *Ibid.*, p. 477-487.

[212](#)- *BG*, VII, 74, 1. On trouve le verbe *circumvallare* en *BG*, VII, 68, 3, pour ce que les modernes appellent « contrevallation ». Et ils ont bien tort.

[213](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 242-248, 268-269 et 278-280.

[214](#)- *Ibid.*, p. 359-386.

[215](#)- *Ibid.*, p. 372.

[216](#)- *BG*, VII, 72, 1.

[217](#)- M. Reddé et S. von Schnurbein, *Alésia*, 1, 2001, p. 364.

[218](#)- *Ibid.*, p. 445-467 et 469-470.

[219](#)- *Ibid.*, p. 457.

[220](#)- *Ibid.*, p. 199-231.

[221](#)- *Ibid.*, p. 477-487.

## Le marteau et l'enclume

[222](#)- *BG*, VII, 79, 1.

[223](#)- J. Carcopino, *Jules César*, 1968, p. 332.

[224](#)- *BG*, VII, 70, 1-3.

[225](#)- *BG*, VII, 77, 1-2, avec le discours de Critognatos récrit par César, suivant la tradition littéraire des Romains.

[226](#)- J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 1967, p. 300-303.

[227](#)- Sur ce dispositif : *BG*, VII, 79, 1-4.

[228](#)- *BG*, VII, 80, 1-9 ; Dion Cassius, XL, 40.

[229](#)- *BG*, VII, 81-82 ; Dion Cassius, XL, 40. J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 1967, p. 303-307.

[230](#)- J. Carcopino, *Jules César*, 1968, p. 332, et n. 3.

[231](#)- Le bruit – cris et sons de la musique – est très présent dans ces quatre batailles : *BG*, VII, 81, 1 ; 81, 2 ; 81, 3 ; 84, 4 surtout ; 88, 2.

[232](#)- J. Keegan, *Anatomie de la bataille* (trad. de l'anglais par Jean Colonna), Pocket, Paris, 1995, 3<sup>e</sup> éd., 324 p. ; P. Sabin, *The Face of Roman Battle*, *JRS*, 90, 2000, p. 1-17 ; J. E. Lendon, *Soldats et fantômes* (trad. de l'anglais par Guillaume Villeneuve), Tallandier, Paris, 2009, 489 p.

[233](#)- *BG* I, 39 ; II, 41, 8 ; 43, 2 ; VI, 37, 8 ; 41, 3-4.

[234](#)- *BG*, VII, 77, 11.

[235](#)- *BG*, VII, 85, 3 ; 86, 3.

[236](#)- *BG* VII, 24, 1 ; 27, 1.

[237](#)- *BG* VII, 17, 3-4 ; 32, 2.

[238](#)- *BG* VII, 84, 4-5.

[239](#)- *BG* VII, 47, 6-7 ; 50, 4.

[240](#)- *BG*, VII, 81-82 ; Dion Cassius, XL, 40.

[241](#)- *BG*, VII, 72, 1. Les *exploratores* sont présents à presque toutes les pages du *BG*.

[242](#)- *BG*, VII, I, 24 (bataille contre les Helvètes).

[243](#)- *BG*, IV, 27, 3-4 (débarquement en Bretagne) ; V, 37, 5 (massacre des troupes de Sabinus et Cotta).

[244](#)- J. E. Lendon, *Soldats et fantômes*, 2009.

[245](#)- À Alésia : *BG*, VII, 80, 5.

[246](#)- *BG*, I, 39.

[247](#)- Arrien, *Tactica*, XII, 1. Thèse défendue par E. Birley, approuvée par É. Frezouls ; voir notre *Armée romaine sous le Haut-Empire*, Picard, Paris, 2002, 3<sup>e</sup> éd., p. 37-44.

[248](#)- *BG*, VII, 76, 2.

[249](#)- Voir cependant *BG*, VII, 63, 6.

[250](#)- *BG*, VII, 76, 2 ; 77, 13 ; 89, 1 (pour la *libertas*) ; 77, 3, 9, 15 et 16 (contre la *servitus*).

[251](#)- *BG*, VII, 77, 14.

[252](#)- *BG*, VII, 83-88 ; Plutarque, *César*, XXVII, 7 ; Dion Cassius, XL, 40. J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, 1967, p. 307-328.

[253](#)- *BG*, VII, 83, 1-3.

[254](#)- *BG*, VII, 83, 7-8.

[255](#)- BG, VII, 83, 4 : *exploratores*, mot utilisé aussi pour les Romains.

[256](#)- J. Carcopino, *Jules César*, 1968, p. 331.

[257](#)- BG, VII, 83, 5-6.

[258](#)- BG, VII, 84, 1.

[259](#)- BG, VII, 84, 2.

[260](#)- BG, VII, 85, 3 ; 86, 3.

[261](#)- BG, VII, 85, 4-6.

[262](#)- *La Bataille de Lyon*, à paraître chez Lemme.

[263](#)- BG, VII, 87, 1-3 ; 88, 1-2.

[264](#)- BG, VII, 85, 1. M. Reddé, *Alésia*, 2003, p. 155-158.

[265](#)- BG, VII, 86, 2.

[266](#)- BG, VII, 86, 4-5.

[267](#)- BG, VII, 87, 4.

[268](#)- BG, VII, 87, 5.

[269](#)- BG, VII, 88, 2-5 ; Plutarque, *César*, XXVII, 7.

[270](#)- BG, VII, 88, 6 ; Plutarque, passage cité.

## Les suites et la fin

[271](#)- BG, VII, 89-90 ; Dion Cassius, XL, 40.

[272](#)- J. Carcopino, *Jules César*, 1968, p. 331.

[273](#)- É. Thévenot, *Les Éduens n'ont pas trahi*, Latomus, 50, 1960, 195 p.

[274](#)- J. F. C. Fuller, *Les Batailles décisives du monde occidental* (trad. de l'anglais par Michelle Herpe-Voslinsky), 3 vol., Berger-Levrault, Paris, 1981-1982.

[275](#)- Voir notre article, « Romanisation ou romanité au temps du Principat : question de méthodologie », *RÉL*, 86, 2008, p. 127-138.

[276](#)- G. Alföldy, « Romanisation. Grundbegriff oder Fehlgriff ? Überlegungen zum gegenwärtigen Stand der Erforschung von Integrationsprozessen im römischen Weltreich », *Limes XIX. Proceedings of the XIX<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies (Pécs, Hungary, September 2003)*, Z. Visy, Pécs, 2005 p. 25-56.

[277](#)- La traduction est de l'auteur. Texte de R. Syme : « The term "Romanization" [...] is ugly and vulgar, worse than that, anachronistic and misleading. "Romanization" implies the execution of a deliberate policy. That is to misconceive the behavior of Rome. »

# ABRÉVIATIONS, SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

## 1. Abréviations

*AC* : *L'Antiquité classique*

*ALMArv* : *Annales latini montium Arvernorum*

*ANRW* : *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*

*BG* : *Bellum gallicum*

*CRAI* : *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*

*InvLuc* : *Invigilata lucernis*

*JRS* : *Journal of Roman Studies*

*LÉC* : *Les Études classiques*

*MÉFR (A)* : *Mélanges de l'École française de Rome (Antiquité)*

*RA* : *Revue archéologique*

*RBN* : *Revue belge de Numismatique et de Sigillographie*

*RBPh* : *Revue belge de Philologie*

*RE* : *Real-Encyclopädie*

*REA* : *Revue des Études anciennes*

*RÉL* : *Revue des Études latines*

*RSA* : *Rivista Storica dell'Antichità*

## 2. Textes

Les sources autres que les textes sont présentées dans les ouvrages de la bibliographie qui suit.

César, *Guerre des Gaules* ou *Bellum gallicum*, VII, 66-89.

Diodore, IV, 19 ; V, 24.

Tite-Live, *Periochae*, CVIII.

Strabon, IV, II, 3.

Velleius Paterculus, II, 47, 1.

Florus, I, 45, 20-26 (très confus).

Tacite, *Annales*, XI, 23, 7.

Plutarque, *César*, 27.

Polyen, VIII, 23, 11 (concis).

Dion Cassius, *Histoire romaine*, XL, 39, 3-41.

Orose, VI, 11, 6-11 (un peu confus).

Pour l'ensemble des textes, voir P.-M. Duval, *Sources de l'histoire de France*. 1. *La Gaule*, Picard (Paris) 1976, p. 239-295 (pour l'essentiel).

Le texte principal est de César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, édition L. Constans, 1926, (CUF, Paris) réimpr. 1967, 2 vol., repris dans Jules César, *Guerre des Gaules*, édition et commentaires de C. Goudineau, (Paris) 1994, 463 p. ; la traduction comportant trop de faux-sens, nous avons proposé une autre version à l'usage des historiens : César, *La Guerre des Gaules*, avec une *Étude d'histoire militaire*, Economica (Paris) 2009, VIII-232 p. La fiabilité de César a été contestée par M. Rambaud, *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, 1966, 2<sup>e</sup> édit. (Paris), 451 p. ; elle a été défendue par M. Gelzer, *Caesar Politician and Statesman*, 6<sup>e</sup> édit., 1968, p. 171 et n. 4.

À l'opposé, Dion Cassius, en cours de publication dans la Collection des Universités de France, dite Guillaume Budé (Paris), pourrait avoir suivi un anonyme, qui était soit Asinius Pollion, soit plutôt Aelius Tubero, d'après la meilleure étude qui lui a été consacrée, celle qui est due à G. Zecchini, *Cassio Dione e la guerra gallica di Cesare*, *Scienze storiche*, 19, (Milan) 1978, 241 p. ; voir aussi I. McDougall, « Dio and his sources for Caesar's Campaigns in Gaul », *Latomus*, 50, 1991, p. 616-638. Son intérêt vient surtout de ce que cette source était hostile à César.

Éditions d'autres auteurs dans la Collection des Universités de France : Florus, *Œuvres*, édit. P. Jal, 1967 ; Plutarque, *Vies*, IX, *César*, édit. M. Flacelière et E. Chambry, 1975 ; Orose, *Histoires*, édit. M.-P. Arnaud-Lindet, 1990-1991.

### 3. Bibliographie

#### • Recherche bibliographique

J. Kroymann, « Caesar und das *corpus caesarianum* in der neueren Forschung : Gesamtbibliographie 1945-1970 », *ANRW*, 1, 3, 1973, p. 457-487.

L. Raditsa, « Julius Caesar and his writings », *ANRW*, 1, 3, 1973, p. 417-456.

#### • La guerre dans l'Antiquité en général

J. F. C. Fuller, *Decisive Battles*, (Londres) 1954 et 1955, X-561 p.

J. Keegan, *The Face of the Battle*, 3<sup>e</sup> édit., (Londres) 1992, 352 p., trad. fr. de J. Colonna, sous un titre malheureux, *Anatomie de la bataille*, 3<sup>e</sup> édit., (Paris) 1996, 324 p.

P. Sabin, « The face of Roman Battle », *JRS*, 90, 2000, p. 1-17.

G. Brizzi, *Le Guerrier de l'Antiquité classique : de l'hoplite au légionnaire*, trad. fr., (Paris-Monaco) 2004, 258 p. ; nouv. édit. en italien, *Il guerriero*, (Bologne) 2008, 238 p.

Y. Le Bohec, « Le visage de la guerre pour les civils dans l'Antiquité. Victor de Vita et les Vandales », *RSA*, 37, 2007, p. 153-166 (pour une période plus tardive).

#### • Sur la Gaule

C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, 1908 (Paris), vol. 1 et 2.

J.-J. Hatt, *Histoire de la Gaule romaine*, 1970 (Paris), 407 p.

C. Goudineau, *César et la Gaule*, 1990 (Paris), 365 p.

O. Buchsenschutz, « The Celts in France », dans *The Celtic World*, édit. M. J. Green, (Londres) 1995, p. 552-580, et *Les Celtes*, 2007 (Paris), 278 p.

P.-Y. Lambert, *La Langue gauloise*, 1995 (Paris), 240 p.

D. et Y. Roman, *Histoire de la Gaule*, 1997 (Paris), 791 p.

A. Ferdière, *Les Gaules*, 2005 (Paris), 447 p.

J.-L. Brunaux, *Nos ancêtres les Gaulois*, 2008 (Paris), 212 p. ; ce titre a été très utilisé, notamment par A. Chamson en 1958, dans une 17<sup>e</sup> édit. (!), par J. Hilaire, en 1964, par R. Gralhon en 1980, par R. Grimaud en 2001, et pour un colloque en 1980.

Y. Le Bohec, *Peuples et fédérations en Gaule (58-51 avant J.-C.) : lecture socio-juridique du Bellum gallicum*, 2009 (Paris), 51 p.

## • Sur l'armée gauloise

J.-L. Brunaux et B. Lambot, *Guerre et armement chez les Gaulois*, 1987 (Paris), 220 p.

F. Creuzenet, « Les Gaulois à Alésia (Alise-Sainte-Reine). Nouveaux éléments », *RA*, 44, 1993, p. 211-220, « Fouilles d'En-Curiot. Un nouveau *murus gallicus* à Alésia », *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur*, 8, 1995, p. 3-15, et « Fouilles d'En-Curiot à Alésia. Premiers éléments sur le *murus gallicus* et les différentes phases de l'occupation gallo-romaine », *ibidem*, 9, 1996, p. 2-12.

R. Pleiner, *The Celtic Sword*, (Oxford) 1993, 196 p.

J.-L. Brunaux, *Guerre et religion en Gaule*, Paris, 2001, 180 p.

J.-L. Brunaux, *Les Gaulois*, (Paris) 2005, 314 p.

F. Mathieu, *Le Guerrier gaulois du Hallstatt à la conquête romaine*, (Paris) 2007, 142 p.

A. Deyber, *Les Gaulois en guerre. Stratégies, tactiques et techniques. Essai d'histoire militaire (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.)*, (Paris) 2009, 526 p.

## • Sur Vercingétorix

C. Jullian, *Vercingétorix*, 1911, 2<sup>e</sup> édit., (Paris) 1965, édit. P.-M. Duval, 319 p.

J.-B. Colbert de Beaulieu, « Les statères d'or épigraphes de Vercingétorix », *RBN*, 101, 1955, p. 45-53.

J. Carcopino, *Jules César*, 6<sup>e</sup> édit., (Paris) 1990, p. 306-307.

*Vercingétorix et Alésia*, édit. A. Duval, (Paris) 1994, 392 p.-391 ill.

Y. Le Bohec, « Vercingétorix », *RSA*, 28, 1998, p. 85-120.

P.-M. Martin, *Vercingétorix*, (Paris) 2000, 260 p.

G. Zecchini, *Vercingetorige*, (Rome-Bari) 2002, 130 p.

C. Goudineau, *Le Dossier Vercingétorix*, 2<sup>e</sup> édit., (Arles) 2009, 466 p.

## • Sur l'armée romaine

P. Fraccaro, *Opuscula*, 2, *Studi sull'età della rivoluzione romana ; scritti di diritto pubblico. Militaria*, (Pavie) 1957, p. 287-336, et 4, *Della guerra presso i Romani*, (Pavie) 1975, 171 p. (fondamental).

J. Harmand, *L'Armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, (Paris) 1967, 538 p. (indispensable).

- E. Gabba, *Esercito e società nella tarda Repubblica romana*, (Florence) 1973, XII-626 p.  
 L. Keppie, *The Making of the Roman Army from Republic to Empire*, (Londres) 1984, 271 p.  
 A. Goldsworthy, *The Roman Army at War, 100 BC-AD 200*, (Oxford) 1996, p. 53-60.  
 P. Sabin *et alii* (ed.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare, 2, From the Late Republic to the Late Empire*, (Cambridge) 2007, p. 3-232.  
 P. Erdkamp (ed.), *A Companion to the Roman Army*, (Oxford) 2007, 574 p.  
*Sur les traces de César. Militaria tardo-républicains en contexte gaulois*, édit. M. Poux, *Bibracte*, 14, 2008, 464 p.

## • Sur César

- La bibliographie consacrée à César est sans fond.  
 E. Groebe, (*Iulius*) *Caesar*, *RE*, 10, 1, 1918, col. 186-259, n° 131 (très utile).  
 J. F. C. Fuller, *Julius Caesar, Man, Soldier and Tyrant*, 2<sup>e</sup> éd. (New York) 1991, 336 p.  
 K. Christ, *Caesar*, (Munich) 1994, 398 p., 16 fig. (indispensable).  
 Y. Le Bohec, *César*, Que sais-je ? n° 1049, (Paris) 1994, 128 p. ; *César chef de guerre*, (Paris-Monaco) 2001, p. 485-493.  
 R. Étienne, *Jules César*, (Paris) 1997, 323 p.  
 W. Will, *Caesar, Der neue Pauly*, 2, (Stuttgart) 1997, col. 908-916.  
 E. Baltrusch, *Caesar* [en allemand], (Darmstadt) 2007, 264 p. En allemand.

## • Sur Alésia

- Napoléon III, *La Guerre des Gaules de César*, (Paris) 2001, 367 p. 30 pl. (original : 1865-1866, 2 vol.), où l'on trouve une partie du *Précis des guerres de Jules César*, par Napoléon I<sup>er</sup> (p. 345-358).  
 C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, 3, (Paris) 1920, p. 418-535.  
 L.-A. Constans, *Guide illustré des campagnes de César en Gaule*, 1929 (Paris), p. 96-105.  
 J. Toutain, *La Gaule antique vue dans Alésia*, 1932 (La Charité-sur-Loire), 227 p., et *Alésia gallo-romaine et chrétienne*, 1933 (La Charité-sur-Loire), 200 p.  
 J.-B. Colbert de Beaulieu, « La localisation d'Alésia et la numismatique », *Ogam*, 8, 1956, p. 111-136, et « Les monnaies gauloises au nom des chefs mentionnés dans les *Commentaires* », *Mélanges A. Grenier, Latomus*, 58, 1, 1962, p. 419-446.  
 J. Harmand, *Une campagne césarienne, Alesia*, (Paris) 1967.  
 J. Carcopino, « Alésia et les ruses de César », (Paris) 1970, 2<sup>e</sup> édit., 250 p. ; « *Per extremos fines Lingonum* », *RÉA*, 71, 1969, p. 57-64.  
 J. Le Gall, *Alésia*, 1980 (Paris), 223 p.  
 J.-L. Voisin, « Alésia » et « Gaulois », *Dictionnaire du Second Empire*, édit. J. Tulard, (Paris) 1984, p. 24-27 et 561-562 ; *Alésia*, (Dijon) 2012, 219 p.  
 A. Deyber, « La bataille d'Alésia : les raisons d'un choix », *Revue historique des armées*, 167, 2, 1987, p. 67-73  
 J. Le Gall, *Fouilles d'Alise-Sainte-Reine, 1861-1865*, (Paris) 1989, 322 p.  
 R. Goguy, « Alésia : les travaux de César sur la montagne de Bussy », *CRAI*, 1991, p. 43-51 ; « Photographie aérienne et travaux militaires romains à Alésia et Mirebeau », *Militaires romains en Gaule civile*, éd. Y. Le Bohec, (Lyon) 1993, p. 35-44.  
 O. Buchsenchutz et A. Schnapp, « Alésia », *Les Lieux de mémoire*, éd. P. Nora. 3, *Les France*, 3, *De l'archive à l'emblème*, (Paris) 1992, p. 272-315.

J. Le Gall, *La Bataille d'Alésia*, (Paris) 1999, 102 p.

M. Reddé et S. von Schnurbein (éd.), *Alésia : Fouilles franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, (Paris) 2001, 3 vol.

Y. Le Bohec, *César chef de guerre*, (Paris-Monaco) 2001, 511 p. ; « Napoléon III et Alésia », colloque *Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III*, *Cahiers de la Villa Kérylos*, 22, 2011 (Paris), p. 95-108.

M. Reddé, *Alésia*, (Paris) 2003, 209 p.

R. Goguy, *Alésia vu du ciel*, (Alise-Sainte-Reine) 2008, 24 p.

J.-L. Brunaux, *Voyage en Gaule*, (Paris) 2011, 294 p.

Pour la thèse jurassienne :

A. Berthier et A. Wartelle, *Alésia*, (Paris) 1990, 333 p.

A. Brenet, *Les Escargots de la Muluccha*, (Paris) 1996, 242-XXXII p.

D. Porte, *Alésia, citadelle jurassienne*, (Yens-sur-Morges) 2000, 215 p. ; *L'Imposture Alésia*, (Chatou-New York) 2004, 296 p.

# Index

[aiguillons 1](#)  
[Alaise 1](#)  
[ALEXANDRE1234](#)  
[ALEXANDRE LE GRAND1](#)  
[Alise-Sainte-Reine 12345678910111213141516](#)  
[alisia 1](#)  
[Alisiensis12](#)  
[alliance 1](#)  
[Allobroges1234567](#)  
[amateurs 1](#)  
[ambacts 1](#)  
[Ambibares1](#)  
[Ambiens1](#)  
[AMBIORIX, chef éburon 1](#)  
[Ambivarètes1](#)  
[amicitia 1](#)  
[Aquitains1](#)  
[archéologie 1](#)  
[ARIOVISTE123456789101112](#)  
[armée de secours 1](#)  
[armement 12](#)  
[Armorique 12](#)  
[Arvernes 123456789101112131415161718192021222324252627282930313233](#)  
[Atrébates1](#)  
[Atuatuca1](#)  
[Atuatuques1234](#)  
[AUGUSTE123](#)  
[Aulerques1](#)  
[Aulerques Brannovices1](#)  
[Aulerques Cénomans1](#)  
[Aulerques Éburovices1](#)  
[Auteuil \(plaine d'\) 1](#)  
[Avaricum123](#)  
[Avranches 1](#)  
[Baléares12](#)  
[baliste 12](#)  
[Bar-sur-Aube 1](#)  
[Bar-sur-Seine 1](#)  
[bataille de cavalerie 1](#)  
[bataille décisive 12345](#)  
[bataille en rase campagne 1](#)  
[bataille navale 1](#)

*Belges*[1234567](#)  
*Bellovaques*[1234](#)  
*bellum iustum*[12](#)  
*bellum iustum piumque*[1](#)  
BERTHIER, André [123456789](#)  
Besançon [1](#)  
Bibracte, capitale des Éduens [1234](#)  
BITUIT, roi arverne [1](#)  
*Bituriges*[12345678](#)  
*Blannoviens*[1](#)  
*Boïens*[1](#)  
Bourges [123](#)  
*Bratuspantium*[1](#)  
BRENET, Antoinette [1](#)  
Bretagne (île de) [123](#)  
*Bretons*[1](#)  
BRUTUS[123](#)  
butin [1234](#)  
*Cadurques*[123456](#)  
*Calètes*[1](#)  
camp [12345](#)  
CAMULOGÈNE[123](#)  
cannibalisme [1](#)  
CARCOPINO, Jérôme [123456789101112131415161718192021](#)  
*Carnutes*[1234567](#)  
CASIVELLAUNOS, chef breton [1](#)  
*castra*[1](#)  
CATON[1](#)  
cavalier [1](#)  
*celeritas*[12](#)  
CELTILLOS, père de Vercingétorix [1](#)  
*Cenabum* (ou *Genabum*)[12](#)  
Cévennes [1](#)  
CICÉRON[12345](#)  
*Cimbres*[1](#)  
cippes, *cippi*[1](#)  
circonvallation [12](#)  
CLODIUS[123](#)  
COLOMB, Georges [1](#)  
combat de nuit [1](#)  
COMM L'ATRÉBATE[123](#)  
*concilium*[1](#)  
contre-guérilla [12](#)  
contre-peur [1](#)  
contrevallation [123456](#)

Corbeil [1](#)  
CORBULON [1](#)  
*Coriosolites* [1](#)  
corps à corps [1](#)  
COURTÉPÉE, Claude [1](#)  
CRASSUS [12345](#)  
*Crétois* [12](#)  
CRITOGNATOS [1234](#)  
débarquement [1](#)  
défense linéaire [1234567](#)  
défense ponctuelle [1](#)  
DELACROIX, Alphonse [12](#)  
DELAMARE, Xavier [12](#)  
DESJARDINS, Ernest [1](#)  
Dien Bien Phu [1](#)  
Dijon [123](#)  
DION CASSIUS [12345678910111213141516171819](#)  
diplomatie [1](#)  
droit de la guerre [1](#)  
DUMNORIX [1](#)  
DUNAND, Henri [1](#)  
*Eburons* [123456789](#)  
éclaireur [12](#)  
*Éduens* [123456789101112131415161718](#)  
effectifs [1234](#)  
*Éleutètes* [1](#)  
En-Curiot [123](#)  
Epasnactos [1](#)  
ÉPOREDORIX [12](#)  
esclave [1](#)  
*Espagnols* [1](#)  
ESPÉRANDIEU, Émile [1](#)  
espion [1](#)  
exercice [123](#)  
expéditions [1](#)  
FABIUS [1](#)  
Fain-les-Moutiers [1](#)  
Flandres [1](#)  
FLAVIUS SILVA [1](#)  
fossé [12](#)  
fuite feinte [1](#)  
FULLER, John Frederick Charles [12345678](#)  
*Gabales* [1234](#)  
Gergovie [12345678910111213](#)  
Germanie [1](#)

GOBANNITIO, oncle de Vercingétorix [1](#)

GOGUEY, René [12345678](#)

*Gorgobina* (ou *Gortona*) [12](#)

GOUDINEAU, Christian [123456789101112131415](#)

Grand Ruchot [1234](#)

Grenelle (plaine de) [1](#)

Grésigny (plaine de) [12](#)

guerre civile [1](#)

guerre de religions [1](#)

guerre psychologique [12](#)

*gutuater*[1](#)

HARMAND, Jacques [1234567891011121314151617181920212223242526272829303132](#)

*Helvètes*[123456789101112](#)

*Helviens*[1234](#)

HÉRIC, moine [12](#)

HIRTIUS[12](#)

hospitalité [1](#)

Illyrie [12](#)

INDUTIOMAR, chef trévire [1](#)

insurrection [123](#)

*ius fetiale*[1](#)

JULLIAN, Camille [123456789](#)

KEEGAN, John [12345678](#)

KEPPIE, Lawrence [1234](#)

La Chaux-des-Crotenay [123456](#)

La Croix-Saint-Charles [12](#)

LABIENUS[123456789101112](#)

LAMBERT, Pierre-Yves [12345](#)

lance [1](#)

Langres [12](#)

Laumes (plaine des) [1234567](#)

LAUREAU, Pierre [1](#)

LE GALL, Joël [12345](#)

LECOUTEULX, Jacques-Félix [1](#)

légion [123](#)

*Lémovices*[123](#)

Les Laumes [1234](#)

*Lexoviens*[1](#)

liberté [1234](#)

*Lingons*[12345678910](#)

LITAVICCOS, chef éduen [1](#)

LITAVICUS[1](#)

localisation [123](#)

LUCTER LE CADURQUE[12](#)

LUERN, roi averne [1](#)

Lutèce [1](#)

Lyon [1234](#)

*maceria*[1](#)

MAILLARD DE CHAMBURES, Charles-Hippolyte [1](#)

*Mandubiens*[12345](#)

MANGIN, Michel [123456](#)

MAO ZEDONG[1](#)

MARC ANTOINE[123](#)

marteau et enclume [12](#)

Masada [12](#)

*Médiomatrices*[1](#)

Melun [1](#)

*Ménapes*[1](#)

Ménétreux-le-Pitois [123](#)

MILON[123](#)

monnaie [1](#)

Mont Auxois [123456789101112131415161718192021222324](#)

Mont Beuvray [12345](#)

Mont Penneville [123456](#)

Mont Réa (ou Rhéa) [12345678910111213](#)

Montagne de Bussy [123456](#)

Montagne de Flavigny [123456789](#)

Montbard [12](#)

Morbihan [1](#)

*Morins*[12](#)

MUNATIUS PLANCUS (LUCIUS) [1](#)

*murus gallicus*[123](#)

NAPOLÉON III [1234567891011121314151617181920212223242526272829303132333435](#)

NEPTUNE[12](#)

*Nerviens*[1234567](#)

*Nitiobriges*[1](#)

non-bataille [1](#)

*Noviodunum*[12](#)

*Numides*[123](#)

OCTAVE[12](#)

offrir la bataille [12](#)

*optimates*[1234](#)

ordre de marche [1](#)

Orléans [123](#)

*Osismes*[1](#)

otage [1](#)

Paris [1234](#)

*Parisiens*[1](#)

PETIT, Christian [12](#)

*Pétrocores*[1](#)

*Pictons*[1234](#)  
*pila muralia*[12](#)  
PLINE L'ANCIEN[12](#)  
PLUTARQUE[123456789101112](#)  
Pô (plaine du) [1234](#)  
poliorcétique [12](#)  
POLYBE[123](#)  
POMPÉE[1234](#)  
populaires [12](#)  
portrait-robot [1](#)  
Pouillenay [1](#)  
poursuite [1](#)  
présage [1](#)  
proconsulat [12](#)  
province [1](#)  
Province romaine (vallée du Rhône, Provence, Languedoc) [123456789101112](#)  
pull and push [12](#)  
QUICHERAT, Jules [1](#)  
RAMBAUD, Michel [12345678](#)  
*Rauraques*[1](#)  
Ravenne [12](#)  
REBILLUS[1](#)  
recrutement [1](#)  
REDDÉ, Michel [12345678910111213141516171819202122232425262728293031323334353637383940414243444546474849](#)  
reddition [1](#)  
REGINUS[1](#)  
*Rèmes*[1234](#)  
retraite [12](#)  
révolte [1](#)  
*Riédons*[1](#)  
romanisation [1](#)  
romanité [1](#)  
Rome [1234567891011121314151617181920212223](#)  
*Rutènes*[123](#)  
*Samnites*[1](#)  
*Santons*[1](#)  
SCHNURBEIN, Siegmur von [1234567891011121314151617181920212223242526272829](#)  
SEDULLUS, chef lémovice [1](#)  
*Ségusiaves*[123](#)  
SÉNÈQUE[1](#)  
*Sénons*[12345](#)  
Sens (*Agedincum*) [123](#)  
*Séquanes*[123456789101112](#)  
serment [1](#)  
SERTORIUS[1](#)

siège [123](#)  
*socii*[12](#)  
soudures [12](#)  
Sos [1](#)  
*Sotiates*[12](#)  
*stimulus*[1](#)  
STOFFEL, Eugène [123](#)  
stratégie [123456](#)  
*Suessions*[12](#)  
*Suèves*[123](#)  
suppliant [1](#)  
supplications [1](#)  
Syam-Cornu [1](#)  
tactique [1234](#)  
terre brûlée [1](#)  
*Teutons*[1](#)  
TITURIUS[12](#)  
TOGIRIX[1](#)  
Tonnerre [1](#)  
TOUTAIN, Jules [1](#)  
Transalpine [1234](#)  
Transpadane [1](#)  
*Trévires*[12345](#)  
*tribulus*[12](#)  
tribut [1](#)  
triomphe [1](#)  
*Turons*[12](#)  
*Ubiens*[12](#)  
*Unelles*[12](#)  
Uxellodunum [1](#)  
*vallum*[1](#)  
*Véliocasses*[1](#)  
*Vellaves*[1](#)  
*Vénètes*[123456789101112](#)  
VÉNUS[1234567](#)  
VERCASSIVELAUNOS[123456789](#)  
Vienne [1](#)  
Vire [1](#)  
VIRIDOMAR[1](#)  
VIRIDOMAROS[1](#)  
VITRUE[1](#)  
Vivarais [12](#)  
VOISIN, Jean-Louis [12345](#)  
*Volques Arécomiques*[1234](#)

## DU MÊME AUTEUR

*L'Archéologie militaire de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Presses de l'ENS, 1979.

*La Troisième Légion Auguste*, éd. CNRS, 1989.

*Les Unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et Numidie sous le Haut-Empire*, CNRS, 1989.

*L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, éd. Picard, 1989, 2<sup>e</sup> éd. 1998.

*Histoire militaire des guerres puniques*, éd. du Rocher, 1996.

*César, chef de guerre*, éd. du Rocher, 2001.

*L'Armée romaine sous le Bas-Empire*, éd. Picard, 2006.

*L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la crise du troisième siècle*, éd. du Rocher, 2009.

## DANS LA COLLECTION « L'HISTOIRE EN BATAILLES »

Arnaud Blin, *Wagram. 5-6 juillet 1809*, 2010.

Pierre Bouet, *Hastings. 14 octobre 1066*, 2010.

Christophe Prime, *Omaha Beach. 6 juin 1944*, 2011.

Jérôme de Lespinois, *Bataille d'Angleterre. Juin 1940-mai 1941*, 2011.

Hélène Harter, *Pearl Harbor. 7 décembre 1941*, 2011.

Xavier Hélary, *Courtrai. 11 juillet 1302*, 2012.

Damien Baldin et Emmanuel Saint-Fuscien, *Charleroi. 21-23 août 1914*, 2012.

Sylvain Gouguenheim, *Tannenberg. 15 juillet 1410*, 2012.

Retrouvez tous nos ouvrages  
sur [www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)